

11 25025

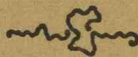
Bucarest et La Roumanie

par

Le Dr. Hans Kraus et L. Bachelin

~~4~~
~~mf~~

~~38762~~
~~81689~~
69



BUCAREST

SOCEC & C-IE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Prix Fr. 3.—

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE
WEIL, JOSEPH et C^{ic}

Grand Dépôt

de

~ TOUTE ESPÈCE D'INSTRUMENTS ~
DE MACHINES AGRICOLES ET INDUSTRIELLES

7, Rue Smardan BUCAREST Rue Smardan, 7

MAISON ZERLENTI

~ CHARRUE EN ACIER ~
AVEC VERSOIRS D'ACIER

„Patent Compound“
CUIRASSÉ ET INDESTRUCTIBLE

Garnitures
pour bateuses Char-
rues universelles
Moissonneuses simples
et
avec appareil
pour lier les gerbes
Semeuses en lignes

Semeuses
pour semer en large
Herse flexibles
Batteuses pour
le Maïs
Meules de Moulin
Courroies anglaises
de première qualité

* Solidité et bon fonctionnement garantis *

Conditions de payement avantageuses

Au bibliophile M. Radu Clucera

L. Bachelin

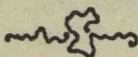
Buc. 7-II-1927

Bucarest et

La Roumanie

par

Le Dr. Hans Kraus et L. Bachelin



BUCAREST

SOCEC & C^{IE}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1902

BD 282043

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITĂRĂ
BUCUREȘTI

COTA. I 155 945

849/04

RC 265/12

54885. J. V. Socec, Bucarest.

B.C.U. Bucuresti



C20044653

PRÉFACE

La nouvelle édition de ce livre que nous offrons aujourd'hui au public poursuit le même but que celle parue en allemand, en 1896 : elle est destinée d'une part à renseigner les lecteurs des journaux sur toutes les questions importantes qui concernent la Roumanie, d'autre part à servir de guide aux voyageurs qui passent à Bucarest un séjour plus ou moins long.

Les auteurs ne s'imaginent point avoir rempli cette double tâche de façon à satisfaire à toutes les exigences, mais ils seraient très satisfaits d'avoir fourni au public, un recueil d'informations, utile à consulter en bien des cas.

Quant à la répartition de la matière (à part quelques chapitres ajoutés sur le mouvement littéraire et artistique), nous l'avons laissée telle quelle ; nous avons, pour éviter des répétitions, exposé dans le Chapitre IV (Les Droits civils et les Partis politiques), le mouvement politique jusqu'en 1895, avènement au pouvoir de M. D. Stourdza, et complété cette notice jusqu'en 1902

dans la seconde partie, par une note insérée aux pages 156 et suivantes.

Tel qu'il est ce petit livre est une esquisse qui rendra quelques services, en attendant une étude plus complète sur la Roumanie.

Bucarest, juillet 1902.

Les Auteurs.

La Roumanie

1. Le Peuple et l'État

Le nom de Roumanie est une appellation relativement récente, attendu qu'elle n'a guère été employée officiellement que depuis 1859, à partir de la réunion des Principautés Danubiennes en un seul Etat, sous le règne du prince Couza. Par son origine toutefois, ce nom se rapporte aux anciens Romains, descendants des légionnaires qui se sont installés au nord du Bas-Danube, après la conquête de la Dacie par Trajan, en 107 de notre ère. Venus de toutes les parties de l'empire, ces colons ont fini, en se greffant sur la population indigène, (que les savants font tour à tour slave, celtique ou scythique), par constituer le rejeton le plus jeune et le plus oriental du grand arbre généalogique des races latines.

La nouvelle province n'avait pas deux siècles d'existence qu'elle fut exposée aux incursions des Goths et gravement menacée. L'empereur Aurélien (270—275), rebuté par les difficultés de s'y maintenir, se vit dans l'obligation de l'abandonner à son sort, afin de concentrer ses forces à défendre les frontières de l'empire, enfermées par le Danube. Mais ce retrait des légions derrière les rives du fleuve ne signifie pas que toutes relations eussent cessé du coup entre les provinces romaines limitrophes et l'ancienne Dacie-Trajanè. On peut

d'autre part affirmer avec certitude que l'ordre donné par Aurélien aux habitants de la Dacie de venir s'établir en Moesie au sud du Danube (dans la Bulgarie d'aujourd'hui), n'a été suivi que par l'armée, les colons militaires, le monde officiel et quelques gens riches : le gros de la population dont l'existence matérielle n'était point liée au maintien de l'Empire romain, resta assurément dans le pays, et elle y demeura jusqu'au moment où les invasions des Huns, des Germains, des Avars et des Slaves l'obligèrent d'aller chercher un refuge dans les vallées moins accessibles des Carpathes. Et si les montagnes ne servaient pas d'abri à une culture romaine, bien avancée déjà, elles furent tout au moins l'asile de la langue et de la nationalité romanes.

Ce fut dès lors pendant tout le moyen âge, du II^e au XIII^e siècle, comme si les Roumains se fussent retirés de la scène du monde. De là le silence des historiens sur leur compte, jusqu'au moment où ils réapparaissent réorganisés en deux Etats : la Monténie en 1290 et la Moldavie en 1355.

Il est certain, en tout cas, que le romanisme a rencontré des circonstances plus favorables à son maintien et à son développement au nord du Danube qu'au sud. La Moesie, conquise déjà sous Auguste, un siècle avant la Dacie, a eu beau avoir fait partie de l'Empire jusqu'à la fin du IV^e siècle, elle n'a pas pu résister au choc des invasions ou immigrations barbares. C'est précisément la prospérité que cette province, plus ancienne déjà, avait acquise pendant la période antérieure qui causa sa ruine : les villes florissantes qu'elle offrait au pillage tentèrent à un tel point les peuples barbares qui, tour à tour, traversaient le Danube, qu'ils n'en laissèrent bientôt rien subsister que des décombres abandonnés, seuls vestiges de la belle civilisation détruite.

Dans ces luttes, l'élément romain succomba très tôt en Moesie au double envahissement des Slaves d'une part, et des Néo-Grecs d'autre part ; car tandis que les empereurs byzantins favorisèrent, à dater de Justinien notamment (527—565) l'immigration néo-grec-

que qui pénétra des ports dans l'intérieur, les Bulgares fino-slaves conquièrent enfin le pays, et dès le VII^e siècle s'y installèrent en maîtres, avec leur idiome comme langue nationale.

Au commencement du XI^e siècle, il est vrai, les Asanides se donnent encore pour les «chefs des Valaques de l'Hémus», parce qu'ils se mirent à la tête des anciens Moesiens de race romaine réfugiés dans les montagnes. Après les avoir excités à la révolte, ils soulevèrent aussi les Bulgares à la revanche contre Basile II «le Bulgaricide» qui avait si cruellement subjugué le pays aux Byzantins. Vainqueurs, ils parvinrent ainsi à fonder, en 1085, un état indépendant sous la dénomination de *Regnum Bulgaro-Vlachorum*, royaume Bulgaro-Valaque. Mais cet état qui fut déjà détruit par les Osmanlis au XIV^e siècle, avait, en dépit de son nom, un caractère plutôt bulgaro-slave que roman ; et la race dont les Asanides s'étaient servie pour le fonder, n'a pas eu dans la suite la moindre influence sur son développement historique et national.

Nous croyons très possible que, au temps de la migration des peuples, une partie des anciens Moesiens romains ait été rejetée par les envahisseurs barbares au nord du Danube et que, voyant leur patrie ravagée, ils soient allés fortifier l'élément romain établi dans les montagnes de la petite Valachie et dans les vallées des Carpathes. Mais il ne nous paraît pas admissible, d'autre part, que le nouvel empire néo-bulgare ait pu fournir d'autres renforts aux Romains de l'ancienne Dacie Trajane, attendu qu'en Moesie même l'élément roman alla s'effaçant, au point qu'il tomba toujours davantage dans l'oubli ; on en vint jusqu'à ignorer son existence et l'Europe a dû en faire la découverte à nouveau à notre époque. Et c'est Thumann qui, par ses études parues en 1774, a signalé aux savants de l'Occident de nouveau la présence de nombreuses enclaves roumaines en Macédoine, en Thrace, en Thessalie ; toutes, il est vrai, fortement influencées par l'élément néo-hellénique. Mais c'est de nos jours seulement que les Roumains de la

Péninsule balcanique, connus sous le nom de Zinzares ou sous le sobriquet de Koutzo-Valaques ¹⁾, «Valaques boiteux», ont commencé à reprendre conscience de leur nationalité et à affirmer leur existence ethnique.

Un tout autre sort était réservé aux Romains du nord, à ceux que les migrations avaient refoulés des plaines du Danube dans les contreforts des Carpathes. Ils furent plus heureux que leurs frères, séparés d'eux par les invasions et dispersés au sud du fleuve. Favorisés par les événements, des siècles se passèrent avant qu'un Etat fortement organisé ne vint mettre main basse sur eux et les absorber. Le flot tumultueux des invasions slaves a eu beau les cerner de toutes parts, il n'est pas parvenu à les balayer ou à les dénationaliser. Ils résistèrent plutôt par inertie, que par énergie et subsistèrent, donnant raison au proverbe roumain «l'eau passe et le rocher demeure»; et cependant la langue slave ²⁾ qui fut le véhicule du christianisme en Orient, s'était ancrée chez eux dans l'Eglise, un domaine de la vie publique, où le terrain gagné n'est pas rétrocédé facilement.

Réduite par les circonstances principalement à l'élevage du bétail, cette population n'a pas tardé à se distinguer des populations de la plaine vouées à la vie pastorale par ces aptitudes sociales, particulières aux

¹⁾ Le nom de *Valaque* ou de *Vlach* provient vraisemblablement du mot grec moderne Βλαχος qui désigne simplement une population de langue étrangère. Etymologiquement il se rapproche du mot *Wälsch* des Allemands et *Wales* des Anglais, pris, eux aussi, dans la même acception. Il rappelle également les appellations de *Wallons* en Belgique, de *Valais* en Suisse, et de *Vals* dans le Tyrol. Bien qu'à l'origine il ne s'attachât à la dénomination de Valaque et de Valachie aucune intention blessante, les Roumains modernes considèrent ce terme comme un sobriquet péjoratif. Il en est à peu près de même du mot *Welsch* appliqué aux Français par les Allemands.

²⁾ Tandis que la langue des Roumains de Moésie présente de nombreuses intrusions grecques dans le vocabulaire, celle des Roumains de Dacie est plus riche en slavismes, sans que toutefois ces divers apports étrangers puissent effacer le caractère bien romain et l'unité linguistique des deux idiomes frères, le daco-roumain et le macédo-roumain.

populations montagnardes, et elle s'est organisée en clans, par tribus sous la conduite de chefs indigènes, les *voïvodes* ou les *knèzes*. Impossible de préciser aujourd'hui avec exactitude quels étaient au début les rapports politiques de ces chefs romans avec l'Etat magyar dont le centre de gravité était alors dans la plaine de la Theiss et du Danube. Un fait est certain toutefois, c'est qu'il eut beau envoyer dans les contrées peuplées de Romans des colons dépendant de la Couronne, colons allemands pour la plupart, et y faire prévaloir avec une insistance de plus en plus marquée ses droits de suzeraineté, il ne parvint pas à étouffer l'expansion du romanisme.

Et chose curieuse, c'est pendant la période même où la Hongrie tendait déjà à englober dans sa sphère d'action les provinces les plus éloignées de la Transylvanie et du Marmarosch que ces régions mêmes sont devenues des pépinières de groupements nationaux ayant un caractère éminemment roumain. Car c'est des montagnes de Fogarasch et du Marmarosch qu'est partie, en effet, l'impulsion qui a eu pour conséquence la formation des Principautés danubiennes qui se constituèrent dans la suite. C'était vers la fin du XIII^e siècle, après que les Mongols, une soixantaine d'années auparavant, eurent pénétré en Silésie, mis fin au royaume des Cumans établis entre le Danube et les Carpathes, et laissé désertes et sans maîtres les régions méridionales et orientales des hauts plateaux de Transylvanie. Des princes roumains profitèrent des circonstances pour prendre possession de ces contrées.

C'est ainsi que la Valachie aurait eu pour fondateur Rodolphe le-Noir, Radu-Negru, qui, parti de Transylvanie avec une nombreuse suite, s'en vint, en 1290, s'établir dans la haute vallée de Campulung. Soixantedix ans plus tard, un magnat du Marmarosch, Dragosch, selon les uns, ou son fils Bogdan selon les autres, fonda la Moldavie, avec Suceava (en Transylvanie) pour capitale et s'étendant dans la plaine. Même si l'existence de ces deux princes n'est pas attestée par des docu-

ments historiques d'une authenticité incontestable, le fait qu'il s'est formé à la fin du XIII^e siècle des Etats roumains sur le sol de la Roumanie actuelle, est incontestable et demeure attaché aux noms de ces deux personnages, légendaires ou non¹⁾.

Il est également avéré que les deux Principautés dont la formation est d'ailleurs connexe avec des événements historiques²⁾ qui se produisirent dans la Hongrie voisine, prirent rapidement un développement considérable et s'étendirent bien au-delà de leurs limites actuelles. Nous pouvons enfin constater nous-mêmes que, jusqu'à nos jours, elles ont su conserver, même si leurs frontières ont été réduites, leur originalité nationale et leur existence politique à part, en dépit de leurs luttes avec les Etats voisins, malgré les envahissements turcs qui commencent dès la fin du XIV^e siècle, à devenir de plus en plus menaçants.

Un fait qui a joué un rôle capital pour le maintien du roumanisme au sud des Carpathes, c'est l'introduction de la langue liturgique, une réforme qui date du XVII^e siècle, due en Valachie à Mathieu Bassarab, et en Moldavie à son contemporain Vasile-le-Loup. Grâce à cette mesure, les Principautés danubiennes purent se soustraire à l'influence slave qui avait conservé jusque là, dans la langue

¹⁾ Les dernières études de M. Hasdeu sur l'histoire primitive des Roumains, tendent à prouver que les fondateurs des deux Principautés étaient issus de la famille des Bassarab. Introduction au tome IV de *l'Etymologicum magnum Romaniae* p. 168.

²⁾ Au nombre de ces événements, il faut citer l'établissement de colons allemands dans la Transylvanie, à la suite des Chevaliers teutoniques (1211—1225), ainsi que l'affermissement de la puissance hongroise dans le Marmarosch à l'aide des colons allemands, sous la conduite de Louis-le-Grand (1342—1382). Ces deux faits historiques ont contribué à déterminer les Roumains de ces contrées, menacés dans leur existence de pasteurs nomades, à émigrer, vers le Sud et l'Est dans les régions voisines restées sans maîtres, au sein des montagnes limitrophes de Transylvanie et de Hongrie. Comme dans d'autres cas analogues, ce mouvement d'émigration a pu contribuer, en fortifiant l'autorité des chefs, devenus conducteurs de tribus, à préparer la transition de l'état patriarcal à une organisation sociale mieux assise.

même de l'Eglise, un point d'appui et une base d'opération. Quant aux protectorats exercés tour à tour, soit par la Russie, soit par l'Autriche, ils n'ont guère été plus favorables à l'émancipation nationale des Principautés que la suzeraineté turque ne leur a été contraire; car la Porte exerçait plutôt une suprématie économique que politique sur le pays, toujours prête à lui reconnaître ses libertés, sauf à lui réclamer impérieusement le tribut. Mais les pénibles expériences que les Principautés ont faites au cours de quatre siècles sous la dépendance de l'étranger, n'ont pas peu contribué à favoriser et fortifier l'idée de leur réunion en un seul Etat durable et indépendant¹).

Mais aucun des puissants voisins, ni la Porte, ni les grandes puissances chrétiennes, n'étaient disposés à soutenir les aspirations des Roumains vers l'émancipation. La formation d'un Etat libre et indépendant sur les rives du Bas-Danube, dont la possession était convoitée de toutes parts, n'entraînait guère dans leurs combinaisons. Mais les patriotes roumains profitèrent de l'humiliation de la Russie après la guerre de Crimée et de la prépondérance réacquise à la France pour préparer, par l'élection du colonel Jean Alexandre Couza, nommé prince de Moldavie le 15 janvier 1859 et prince de Valachie le 5 février, l'union personnelle, d'où devait résulter bientôt la réunion politique des deux Principautés. Déjà au mois de novembre de la même année, l'union est affirmée en principe par l'introduction d'une Constitution commune aux deux Etats; mais de fait l'union n'a été reconnue que deux ans plus tard, époque à laquelle elle fut consacrée par les Puissances qui donnèrent au nouvel Etat le nom de *Principautés-Unies*.

Jean Alexandre I Couza tomba déjà après sept ans d'un règne fort troublé à l'intérieur, mais en somme fécond en progrès de toutes sortes. Il est évident que

¹) Quant à l'état de la Roumanie sous le régime des Phanariotes et sur le réveil du sentiment national, voir plus loin l'*Histoire de la ville de Bucarest*.

des réformes aussi radicales que la suppression des privilèges et titres nobiliaires, l'abolition du servage, la répartition des terres aux paysans, la séparation de l'Eglise roumaine du Patriarcat, la confiscation des biens conventuels, etc., ont dû indisposer presque toutes les classes de la société et créer au prince des ennemis parmi les personnes les plus influentes. Un complot ourdi pour le déposer ne tarda pas à éclater et un beau matin il fut surpris dans son sommeil et contraint, sans qu'il y eut de sang répandu, à apposer sa signature à l'acte d'abdication, tout préparé, qu'on lui présenta.

Le 20 avril 1866, le prince Charles de Hohenzollern fut élu par plébiscite au trône vacant. Quelques semaines après, il arriva dans le pays. C'est au début de son règne que fut proclamée, le 12 juillet 1866 (30 juin v. s.) la nouvelle Constitution à laquelle il jura fidélité et qui, à peine modifiée dans la suite, est devenue le pacte fondamental de l'Etat roumain. Très libérale, fondée sur le principe des droits du peuple les plus étendus, cette Constitution a pour modèle la constitution belge et garantit aux citoyens des biens précieux, la liberté de conscience, la liberté de la presse et des assemblées, la liberté de l'enseignement, mais renferme aussi, quant au droit d'acquisition et de propriété des biens ruraux, des restrictions qui, avec le temps, se montreront insoutenables et absolument contraires au développement économique du pays.

La situation du nouveau prince, monté sur le trône sous le nom de Carol I, fut au début des plus difficiles. Contrebalancer les excès des partis, maintenir le prestige de la couronne, faire prévaloir l'autorité de la loi et de l'ordre, — si malaisée que fût cette tâche, le Prince s'y voua avec autant de sagesse que de persévérance, de sorte qu'avec l'an 1866 a commencé pour la Roumanie une période de tous points bénie et féconde, au cours de laquelle le pays s'est développé à l'intérieur, tout en gagnant en prestige à l'extérieur. Pas de domaine matériel ou spirituel dans lequel n'aient été réalisés des progrès extraordinaires et de remarquables conquêtes. Ajou-

tons que la participation de la Roumanie à la dernière guerre d'Orient a permis au jeune Etat de sacrer son indépendance dans un glorieux baptême de sang. Et, bien qu'elle ait combattu à côté de la Russie, son action a été si décisive qu'elle pût obtenir de la Porte et faire sanctionner au Traité de Berlin en 1878 son émancipation définitive de la suzeraineté ottomane. Comme couronnement à cette oeuvre, le $14\frac{1}{26}$ mars 1881, la Principauté a été proclamée *Royaume* par un vote unanime de la représentation nationale, un fait qui fut aussitôt reconnu par les puissances. Elle forme dès lors un Etat libre qui, d'après le recensement de 1894, compte sur 134,185 kilomètres carrés une population de 5,408,249 habitants, dont 50,48 % du sexe mâle et 49,52 % de sexe féminin, et $\frac{1}{5}$ environ pour les villes et $\frac{4}{5}$ pour les campagnes.

II. La Royauté et la Dynastie

Par la Constitution de 1866, la Roumanie a été érigée en monarchie indivisible héréditaire, et constitutionnelle; les femmes étant exclues de la succession au trône, celle-ci a été assurée aux descendants mâles du roi Carol I, ou, à défaut, aux descendants mâles de ses frères par droit de primogéniture.

Le Roi est personnellement irresponsable; mais les ministres qu'il nomme et licencie peuvent être mis sous jugement sur une décision prise aux deux tiers des voix par l'une ou l'autre des deux Chambres législatives. C'est devant la Haute Cour de justice, la cour de cassation, qu'ils ont dans ce cas à répondre de leurs actes ou de leur administration.

Le Roi est en outre le chef suprême de l'armée dont il a raison d'être fier. Il possède de plus le droit de grâce et d'amnistie, qui peut s'étendre à toutes les pénalités, sauf à celles prononcées par la Haute Cour contre des ministres responsables pour violation de la loi ou de la Constitution.

Le fondateur de la dynastie roumaine est le se-

cond fils du prince Charles-Antoine de Hohenzollern, mort en 1885, S. A. R. le prince Charles-Eitel-Frédéric Zéphyrin Louis de Hohenzollern, né le $8/20$ avril 1839 au château de Sigmaringen, l'antique résidence de sa race. Comme Prince et Roi de Roumanie, il a pris le nom de Carol I. Appelé au trône par pébliciste le $8/20$ avril 1866, il a apporté de son berceau natal, à sa nouvelle patrie, avec un amour inné pour l'art et la science, un esprit calme et réfléchi, un jugement sage et indépendant qui, unis à une fidélité inébranlable au devoir, ainsi qu'à un dévouement sans borne aux grands intérêts de la Roumanie, l'ont mis à même de remplir la haute mission qui l'attendait et de devenir le régénérateur d'un pays encore éprouvé par les effets rétroactifs d'abus invétérés et d'un régime à l'orientale. Si la Roumanie occupe aujourd'hui un rang honorable parmi les nations civilisées de l'Europe, et si elle représente un élément d'ordre et de paix dans la Péninsule balcanique, c'est à son roi surtout qu'elle en est redevable.

La $3/15$ novembre 1869, Charles I épousa, au château de Wied la princesse Elisabeth de Wied-Neuwied, née le $17/29$ décembre 1843, et bien connue dans les lettres sous le nom de Carmen Sylva. Par sa vive compréhension pour le caractère national, par son amour pour le costume, les moeurs et le folklore roumains, elle a beaucoup contribué à rendre la dynastie populaire dans le pays. Malheureusement le seul fruit de cette union, la princesse Marie, née le 8 septembre 1870, est morte déjà à l'âge de 4 ans et demi. A défaut d'autres descendants mâles, il fallut songer à régler la question de la succession au trône. C'est ce qui eut lieu: le Prince Léopold de Hohenzollern, frère aîné du Roi, fut désigné comme héritier au trône; c'est en cette qualité qu'il a assisté aussi avec ses deux fils, Charles et Ferdinand, aux fêtes du couronnement célébré à Bucarest avec une grande magnificence, le $10/22$ mai 1881.

Mais quelques années après, le prince Léopold, succéda comme fils aîné à son père Charles-Antoine, en qualité de prince et de chef de la maison Hohenzollern-

Sigmaringen et renonça de ce fait à son droit de succession au trône de Roumanie. Son fils aîné Guillaume en fit autant pour conserver son titre de prince héréditaire de Hohenzollern. C'est alors que par un décret royal du $6/18$ mars 1889 le second fils du prince Léopold, le prince Ferdinand (Victor-Albert-Meinrad) né le $12/24$ août 1865, a été déclaré, conformément à la Constitution, héritier présomptif du trône, avec le titre de *Prince de Roumanie*.

Quant à la religion, la famille royale se rattache, par la reine Elisabeth à la confession protestante, par le roi Charles et le prince Ferdinand à l'Eglise catholique, tandis que les enfants nés du mariage de ce dernier avec la princesse Marie d'Edimbourg ont été, conformément aux prescriptions constitutionnelles, baptisés dans la religion orthodoxe orientale.

La princesse Marie, fille aînée du prince Albert d'Edimbourg, actuellement duc de Saxe-Cobourg et Gotha, est née le 29 octobre 1875, et son union avec le prince Ferdinand de Roumanie a été célébrée à Sigmaringen le $4/16$ janvier 1893. Depuis elle a donné naissance, le 15 octobre 1893, au prince Carol, le 11 octobre 1894 à la princesse Elisabeth; de sorte que la dynastie se compose actuellement du roi Charles et de la reine Elisabeth, du prince Ferdinand et de la princesse Marie leur neveu et nièce et de leurs petits-neveux, les deux enfants de ces derniers.

III. Le Gouvernement et le Parlement

Le pouvoir législatif s'exerce par trois organes : la Couronne, la Chambre des députés et le Sénat, sans l'assentiment et l'accord desquels aucune loi ne peut être promulguée.

Le pouvoir exécutif repose entre les mains du Roi, mais il l'exerce par l'intermédiaire de ses ministres, responsables de leurs actes de gouvernement vis-à-vis de lui et des Chambres, de telle sorte que chaque décret

royal doit porter la signature au moins d'un des ministres.

Le ministère roumain comprend les portefeuilles suivants :

a) *La Présidence du conseil.* Ce rôle appartient dans la règle à celui qui a été chargé par le roi de former un cabinet. Le titulaire peut, tout en étant président du conseil, administrer un ministère quelconque, ceux-ci étant égaux en rang.

b) *Le Ministère de l'intérieur.* Il régit toute l'administration politique intérieure et a sous sa direction la police du sûreté, le service sanitaire et vétérinaire, ainsi que les postes et les télégraphes.

c) *Le Ministère des affaires étrangères.* Il régit les ambassades et les consulats et a pour tâche de tenir au courant les registres des Ordres roumains.

d) *Le Ministère de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et des domaines,* duquel relèvent également l'exploitation minière, la pêche et la chasse, ainsi que les écoles professionnelles pour l'industrie, le commerce, l'agriculture, et les autres institutions modèles.

e) *Le Ministère des cultes et de l'instruction publique* duquel dépendent toute l'organisation scolaire, tant publique que privée et l'organisation ecclésiastique tant de l'église de l'Etat que des autres confessions.

f) *Le Ministère de la justice.*

g) *Le Ministère des travaux publics* auquel sont rattachés l'administration des chemins de fers de l'Etat avec un budget distinct et le service maritime national qui en dépend.

h) *Le Ministère de la guerre.*

i) *Le Ministère des finances,* qui administre en outre les divers monopoles du sel, des tabacs, de la poudre, des allumettes, des cartes à jouer, placés chacun sous une direction générale distincte.

Comme il n'existe plus en Roumanie d'aristocratie proprement dite depuis l'abolition des privilèges boyeresques, sous le règne du Prince Couza, l'emploi de titres nobiliaires, tels que prince, comte, baron, etc., est

nul et non avenu aux termes de la Constitution. Aussi le Sénat, bien que recruté parmi les grands propriétaires, ne saurait-il passer, comme en Angleterre, ce pays par excellence du système représentatif à deux degrés, pour une Chambre des lords proprement dite; il se compose des huit évêques du pays, des deux délégués des universités de Bucarest et de Iassy et de 110 mandataires des districts, ainsi que du prince héritier qui en fait partie de droit à dater de sa 25^e année révolue. Le Sénat joue du reste le rôle pondérateur des Chambres hautes dans les autres pays.

Par sa constitution même, électeurs et élus ne pouvant être que de grands propriétaires ou des dignitaires de l'Etat, le Sénat se trouve composé d'éléments plus posés et montre naturellement des tendances plus conservatrices que la Chambre des députés, issue des couches plus larges de la population, plus influencées aussi par les fluctuations politiques du jour. Le premier collège électoral qui a le droit d'élire 60 sénateurs, se compose des propriétaires fonciers ayant au moins 2000 francs de revenus fonciers par année; le second collège qui a le droit d'élire 50 sénateurs, comprend les propriétaires ruraux ayant un revenu de 800 à 2000 francs, ainsi que les industriels et les commerçants payant patente de première et seconde classe. Ont de plus droit de vote dans le premier collège sénatorial les présidents et les vice-présidents anciens et actuels des deux chambres, les ministres et les représentants diplomatiques, les députés et les sénateurs ayant à leur actif au moins deux périodes législatives, les présidents et les membres de la Haute Cour de justice et de la Haute Cour des comptes, les procureurs généraux aux cours d'appel, les officiers supérieurs à partir du grade de colonel, les membres de l'Académie roumaine et enfin les docteurs et les licenciés ayant occupé pendant six ans des fonctions d'Etat en vertu de diplômes universitaires.

Dans le second collège également sont libérés du cens prévu ci-dessus: les juges ayant six années de ser-

vice, tous les docteurs et licenciés n'ayant pas droit de vote dans le premier collège, tous les ingénieurs diplômés, les architectes, les pharmaciens et les vétérinaires, enfin les professeurs des écoles moyennes, les pensionnaires de l'Etat avec une pension d'au moins 1000 fr. par an.

Pour être éligible au Sénat, il faut remplir, outre les conditions générales prescrites pour la capacité politique, (être citoyen roumain, jouir d'une réputation irrépréhensible, posséder ses droits civils, résider dans le pays) avoir atteint 40 ans révolus et disposer d'un revenu avéré d'au moins 9400 francs. Mais la loi prévoit également quelques exemptions pour l'éligibilité au Sénat. Les exemptions du cens sont à peu près les mêmes que celles concernant le droit d'électeurs dans le premier collège sénatorial.

Pour être éligible à la Chambre des députés qui comprend 183 membres, il n'existe en revanche aucune restriction de fortune ou de profession.

Il suffit de remplir les conditions générales d'éligibilité indiquées plus haut et d'avoir atteint la 25^e année. Comme pour le Sénat, les élections se font par district, mais par trois collèges au lieu de deux. Le premier collège qui a à élire 75 représentants, se compose des grands propriétaires fonciers, urbains et ruraux, pouvant justifier d'un revenu d'au moins 1200 francs. Le second collège, exclusivement urbain, nomme 70 députés. Il embrasse les électeurs de toutes les communes urbaines des districts payant un impôt direct d'au moins 20 frs., ainsi que ceux qui pratiquent les professions libérales (artistes, écrivains), les officiers en réserve, les pensionnaires de l'Etat, ainsi que tous les citoyens pouvant prouver qu'ils ont passé complètement leurs classes primaires. Le troisième collège qui ne nomme que 38 députés, est de beaucoup le plus nombreux. Il comprend, outre la grande masse de la population rurale, soit plus des quatre cinquièmes des habitants, tous les citoyens possédant leurs droits civils et politiques, sans posséder le droit d'électeur dans un autre collège. Ne sont toutefois

admis à voter directement dans ce collège que ceux qui peuvent justifier d'un revenu annuel de 300 frs. et qui savent lire et écrire. Ajoutez-y encore les prêtres et les instituteurs communaux, ainsi que les fermiers payant un fermage d'au moins 1000 frs. par an. Tous les autres électeurs du troisième collège, ainsi que ceux qui ne veulent ou ne peuvent user de leur droit de remettre directement leur suffrage, élisent par cinquante électeurs, un délégué qui va voter dans le chef-lieu du district où l'élection s'effectue.

Le mandat législatif est de quatre ans pour les députés et de huit ans pour les sénateurs. S'il n'intervient pas entre temps une dissolution (ce qui, soit dit en passant, a toujours été le cas jusqu'ici), le Sénat subit une réélection partielle au bout de quatre ans, pour la moitié de ses membres. Ceux qui doivent se retirer sont désignés par le sort et l'on procède à une nouvelle élection.

La session ordinaire des Chambres commence le $15/27$ novembre et se termine le $15/27$ février. Mais le roi a le droit de la proroger et de convoquer des sessions extraordinaires. Il a aussi le droit de dissoudre l'une ou l'autre des assemblées, ou toutes deux à la fois, et d'ordonner de nouvelles élections parlementaires.

IV. Les droits civils et les partis politiques

Aucun Etat moderne n'a réalisé au cours d'une vie d'homme, soit pendant 40 à 50 années, des progrès aussi considérables que les Principautés Danubiennes, autrement dit la Roumanie. De deux provinces vassales de la Turquie, soumises au régime arbitraire de l'étranger, exploitées par la cupidité des boyards indigènes autant que par les parvenus phanariotes ou levantins, a fini par naître un Etat indépendant ; et cet Etat n'est surpassé par aucun autre pays de vieille culture en Europe sous le rapport des libertés inscrites dans la constitution ; de sorte qu'il dispose aujourd'hui, tant à l'in-

térieur que vis-à-vis de l'extérieur, de toutes les garanties de durée, de progrès et de prospérité.

Sans doute, et cela était dans la nature des choses, l'essor qu'il a pris a été trop rapide pour permettre à la grande masse de la population, de s'assimiler aussitôt tant d'innovations saisies au vol, tant de conquêtes remportées à la hâte. Ce n'est pas en quelques années qu'un peuple pourra faire chair de sa chair et sang de son sang ce que d'autres ont mis des siècles à acquérir. Rien d'étonnant donc si des contrastes entre le vieux et le neuf sont encore fort sensibles en Roumanie, aussi accusés dans la vie politique que dans la vie sociale. La Constitution a beau garantir à tous les citoyens l'égalité devant la loi, la liberté individuelle, l'inviolabilité de la personne et de la propriété, les grandes inégalités sociales que créent la culture et la fortune ont pour conséquence qu'un petit nombre seulement jouissent de certains droits importants que la Constitution reconnaît à tous. Qui donc en dehors de cette petite minorité, laquelle dans les élections forme le facteur essentiel, use et profite de la liberté de la presse, de la liberté d'association et d'assemblée ? Pas les paysans assurément eux qui constituent l'élément le plus nombreux et le plus important pour le présent et l'avenir économique du pays. Mais ce n'est qu'après qu'ils auront été amenés à l'indépendance matérielle qu'ils parviendront à leur tour à la pleine compréhension et au libre exercice de leurs droits civils et politiques.

Les pouvoirs politiques sont ainsi concentrés entre les mains d'une minorité relativement petite, réduite à quelques personnes à qui leur fortune, leur éducation et leur position sociale assurent un rang supérieur. C'est à cette cause évidemment qu'il faut attribuer le fait que les luttes des partis, auxquelles la grande masse de la population assiste avec une indifférence manifeste, prennent souvent le caractère de rivalités entre les personnalités dirigeantes ; et les membres du Parlement, la plupart du temps, sont guidés en prenant position, par les avantages que le député ou le sénateur attend de la victoire du groupe

ou de la direction à laquelle il se rattache momentanément.

Mais même si ces défauts du parlementarisme sont plus accentués en Roumanie que dans d'autres États constitutionnels, il serait injuste de les juger trop sévèrement dans un temps, où chez des peuples d'ancienne culture la lutte pour le pouvoir use et épuise les forces et le talent des meilleurs, en de vains débats parlementaires. Dans ces conditions, on ne saurait reprocher ces défaillances à un État dont la résurrection politique relève de l'histoire contemporaine.

Ajoutez qu'en Roumanie il n'existe aucun parti réactionnaire, empressé de tirer profit des luttes stériles, où souvent le succès d'un groupe passe avant l'intérêt réel qui est en jeu. C'est qu'il n'y a pas en Roumanie de parti rétrograde proprement dit, et toute tentative d'attenter aux principes généraux de la Constitution susciterait une résistance de tous les partis qui s'y opposeraient avec autant d'unanimité que d'énergie. Les désignations de *libéraux* et de *conservateurs*, comme dénomination des partis, sont loin d'avoir ici le même sens que dans d'autres États parlementaires. Elles n'ont guère qu'une signification historique. C'est ainsi que les libéraux remontent par leur origine à la génération de 1848; ils sont les fils de cette époque enthousiaste, où nombre de jeunes Roumains élevés en France s'éprirent des idées généreuses de la révolution de février, et, sans bien tenir compte des différences de milieux, les transplantèrent sur le sol roumain.

Il est tout naturel qu'à l'égard de ces novateurs, prêts à tout bouleverser, la grande majorité des boyards qui tenaient à défendre leurs privilèges de caste, aient passé pour conservateurs. Mais aussitôt que cette noblesse et ses privilèges eurent été abolis en 1864, il ne s'est produit de la part des conservateurs aucun mouvement réactionnaire contre cette mesure. Il est à remarquer aussi qu'avec l'âge et la pratique de la vie, les anciens révolutionnaires de 1848 ne tardèrent pas à tempérer leur ardeur, et le fait que nombre de leurs



Nr. 425025

38762

C2004653

anciens adversaires passèrent de leur côté, n'a pas peu contribué à fonder un parti de gouvernement de plus en plus fort qui a pris dès lors le nom de parti *national-libéral*. L'aile gauche de ce parti a, il est vrai, trop souvent oublié dans la suite qu'un radicalisme débordant ou une poussée en avant trop violente provoque facilement un effet en retour ou un recul, surtout si l'état d'esprit du public et l'opinion générale ne sont pas préparés à embrasser et à réaliser de nouvelles théories progressives. Par bonheur, ces éléments avancés du parti national-libéral qui avaient pour étoile l'idéal politique de C. A. Rosetti, un tribun populaire désintéressé, aussi remarquable orateur que journaliste émérite, avaient en revanche comme contre-poids pondérateur Jean Bratiano qui, par son esprit calme et dominateur, sut tenir les turbulents en respect. Ayant, par une conversion aussi honorable pour son intelligence politique que profitable à son pays, passé de la démagogie républicaine au monarchisme constitutionnel, c'est lui qui, par ses capacités de gouvernement, est devenu le chef de son parti et a su le rendre apte au pouvoir. Pendant douze ans, sauf une interruption de quelques mois, (du 12 avril au 21 juillet 1881), pendant lesquels son frère Démètre Bratiano prit sa place, il a occupé le poste de premier ministre (1876—1888). C'est sous sa présidence que se sont déroulés les plus glorieux événements du règne: la participation de la Roumanie à la guerre russo-turque, que les Roumains appellent avec raison la guerre de l'Indépendance; la proclamation de l'indépendance de la Roumanie; la reconnaissance de la Roumanie comme État indépendant par le Congrès de Berlin; l'élévation de la Roumanie à la royauté; la solution définitive de la question danubienne si grosse d'inquiétudes et de difficultés pour le jeune État. Dans tous ces événements, Jean Bratiano s'est montré un homme d'État aussi dévoué à sa patrie qu'habile à gouverner. Il est juste d'ajouter qu'il avait à côté de lui un autre personnage politique, Michel Cogălniceano, mort la même année que lui, un homme de l'ancienne école qu'il convient de citer sur-

tout à cause de son active participation aux grandes réformes introduites sous le prince Couza et des insignes services diplomatiques qu'il a rendus dans la suite à son pays. Un mérite dont il faut faire tout particulièrement honneur à Bratiano, c'est le fait que malgré les préjugés politiques de la plupart de ses compatriotes élevés à Paris, il a courageusement suivi l'initiative indiquée par le roi en matière de politique étrangère. Se conformant aux besoins réels du pays plutôt qu'à ses inclinations, il s'est prêté, à partir de 1883, à un rapprochement plus étroit avec la Triple Alliance.

La dissidence dans le parti libéral, provoquée par Démètre Bratiano qui passa avec ses adeptes dans l'opposition, n'a pas brisé du coup l'autorité gouvernementale du cabinet J. Bratiano. Mais lorsqu'en avril 1888 Jean Bratiano fut obligé de se retirer, moins par suite de ses propres fautes que par suite des mauvaises habitudes que ses partisans avaient contractées en possédant trop longtemps le pouvoir, une réconciliation eut lieu entre les libéraux dissidents et ceux qui étaient restés fidèles au drapeau. Après la mort des deux frères, la direction du parti national-libéral passa aux mains de M. D. Stourdza qui fut longtemps le partisan dévoué et le bras droit du premier ministre. C'est M. D. Stourdza qui, le 16 oct. 1895, après la retraite du cabinet Catargi-Carp, — un cabinet junimiste-conservateur —, fut chargé de constituer le nouveau ministère national-libéral dans lequel entra aussi M. Statesco, comme ministre de la justice, à côté du premier ministre, la personnalité la plus influente et la plus considérée du parti, tandis que M. N. Fleva, issu de l'école de C. A. Rossetti, prit le portefeuille de l'intérieur. Tribun populaire et brillant parlementaire, il a exercé une influence moindre comme homme d'Etat. Déjà pendant les dernières années du ministère Bratiano, il apparaît comme le représentant le plus distingué du parti radical-démocratique, ou pour mieux dire comme le chef des mouvements démagogiques. Aussi bien n'a-t-il pas tenu longtemps en place dans le cabinet Stourdza. Sa démission, pro-

voquée par des adeptes de M. Stourdza, eut pour conséquence la formation d'un nouveau groupe de libéraux dissidents qui fondèrent aussitôt un journal la *Dreptatea* (la Justice), leur organe, et commencèrent une violente campagne d'opposition contre les libéraux restés au pouvoir, auxquels ils jetèrent à la face l'ancienne désignation dépréciante de «Collectivistes». Comme meneur de son groupe, M. Fleva a eu l'occasion de déployer tout son talent d'agitateur lorsque le gouvernement de M. Stourdza, ayant mis à exécution les décisions du Saint-Synode dans la fameuse question du Métropolitain, eut mécontenté la grande masse de la population. Le mouvement inauguré par les Flévistes était soutenu aussi par l'opposition conservatrice et prit rapidement des proportions inquiétantes. Il s'agissait de réviser la sentence de destitution prononcée par le Saint-Synode contre le métropolitain-primat Ghenadie. Mais le cabinet Stourdza s'était trop avancé dans cette affaire pour reculer et arriver à un compromis ; il préféra se retirer avant l'ouverture de la session parlementaire 1896—1897 et céder la place à un ministère de transition, dont la formation fut confiée à M. Aurelian, l'ancien président de la Chambre. Grâce à l'entremise de M. L. Catargi, chef de l'opposition conservatrice, qui se prêta patriotiquement à favoriser les transactions du nouveau gouvernement, l'affaire du Métropolitain-primat, qui avait tant passionné les esprits, put trouver une prompte et satisfaisante solution. Mais la question réglée, M. Aurelian et son ministère ne réussirent pas à se maintenir au pouvoir contre l'influence plus puissante de M. Stourdza, démissionnaire, qui avait le gros du parti libéral derrière lui. Aussi bien, la grande majorité des Chambres s'attendait-elle, dès le début, à voir prochainement le chef reconnu du parti reprendre la présidence du Conseil. C'est ce qui eut lieu en avril 1897. Mais par ce retour au pouvoir, l'opposition, créée entre le groupe des jeunes libéraux, massés autour de M. Aurelian, et la grande majorité du parti qui marche avec M. Stourdza, n'a pas été supprimée, et la discussion de l'Adresse, au début de la dernière session par-

lementaire 1897—1898, n'a pas manqué de révéler, d'une façon très sensible, les divergences qui existent entre les uns et les autres.

Au point de vue économique, le parti national-libéral s'est appuyé toujours essentiellement sur les classes commerçantes et industrielles qui, en peu de temps, ont pris un rapide essor. Il préconise de ce fait le système protectionniste, tandis que l'ancien parti conservateur a trouvé son point d'appui en premier lieu dans la grande propriété; c'est pourquoi il se préoccupe du sort de l'agriculture et de la population rurale. Au cours des vingt dernières années toutefois, les conservateurs ont perdu le caractère d'aristocratie boyarde qu'ils tenaient de leur origine. Les nationaux-libéraux, de leur côté, n'ont plus rien de commun que des attaches historiques avec le doctrinarisme révolutionnaire de 1848.

Sous la direction d'hommes politiques d'une irréprochable honnêteté, tels que Manolache Costache Epu-reano, mort en 1880, et Lascar Catargi, les conservateurs ont eu déjà, à la fin de 1870 et au commencement de 1871, à sauver la situation; il s'agissait d'une part de réfréner les excès parlementaires de la majorité libérale dans la question Strousberg, le rachat des chemins de fer, et d'autre part de réprimer les démonstrations contre les Allemands, suscitées par des francophiles bucarestois; car si le gouvernement de Jean Ghika, ne les avait pas provoquées, il s'était en tout cas montré impuissant à les empêcher. La population de la capitale, ameutée par les turbulents, a failli mettre le prince Charles, si dévoué à son œuvre, dans la pénible situation d'abdiquer. Mais le cabinet Catargiu, formé à la hâte le 23 mars 1871, réussit à écarter ce péril et à se maintenir avec quelques remaniements jusqu'au 16 avril 1876. C'est sous ce ministère que la Roumanie a signé son premier traité de commerce passé avec l'Autriche-Hongrie —, un acte par lequel l'indépendance politique du pays a été implicitement et indirectement reconnue.

Un facteur important de l'évolution politique du pays a été la formation d'un parti nouveau, d'un groupe

issu du parti conservateur, mais différant de celui-ci sous plusieurs points essentiels, et formé de jeunes gens ayant fait leurs études universitaires en Allemagne. Les membres de ce groupe sont sortis d'une association littéraire, la *Junimea* fondée à Iassy en 1864, qui s'occupait avant tout de traduire en roumain les chefs-d'œuvre des littératures allemande et anglaise. Ayant porté leur activité dans le domaine politique, les adeptes de l'association gardèrent néanmoins le nom de Junimistes dans l'intention bien arrêtée de se montrer vraiment novateurs dans ce domaine également et d'imaginer et de faire prévaloir un ensemble de réformes financières, sociales et agraires, une politique nouvelle. Actuellement les Junimistes reconnaissent pour chef M. P. P. Carp. Ils sont d'accord avec les conservateurs en ce qu'ils tiennent aux libertés politiques acquises et ne cherchent qu'à les faire pénétrer dans la vie pratique. C'est là le but qu'ils préfèrent aux théories progressives qui ne sont ni comprises ni immédiatement nécessaires au pays. D'autre part, ils se séparent des anciens conservateurs, encore teintés d'aristocratie, et toujours jaloux de leurs prérogatives d'antan, par l'intérêt qu'ils portent aux besoins de la population, et la politique de réformes démocratiques qu'ils préconisent. Ils sont par contre les adversaires déclarés du chauvinisme national, dont les libéraux ont pris le monopole après la guerre contre la Turquie, sous prétexte que l'indépendance aurait été faite uniquement par eux, alors qu'elle a été l'œuvre de tous. En politique extérieure, ils ont été les premiers qui aient établi une ligne de conduite constante, en défendant l'idée de s'appuyer sur l'Allemagne et sur l'Autriche-Hongrie, la triple alliance future, tandis que les conservateurs et les libéraux ont préconisé pendant longtemps avec chaleur une politique opportuniste, se réservant dans chaque cas de prendre le parti qui conviendrait le mieux aux circonstances du moment. Mais en automne 1883, Jean Bratiano reconnut lui-même, avec cette perspicacité d'homme d'Etat qui le distingue, l'importance exceptionnelle d'un rapprochement plus intime avec les puissances

du centre, et aussitôt les Junimistes déclarèrent que, pour être conservateurs, ils ne feraient pas avec ceux ci de l'opposition quand même, au cabinet Bratiano, qu'au contraire, ils l'appuieraient dans la politique extérieure, tout en se réservant de le combattre sur le terrain de la politique intérieure. Les conservateurs ont trouvé, en revanche, des alliés dans le petit groupe de M. G. Vernesco composé de libéraux dits *sincères*, puis dans le groupe des dissidents libéraux qui, mécontents de la direction donnée au parti, se rallièrent, soit pour des motifs personnels, soit pour des questions de principe, à MM. Démètre Bratiano et Fleva, pour faire au gouvernement de Jean Bratiano une opposition à outrance et sans merci. Malheureusement les trois groupes qui constituaient l'opposition unie, n'ont pas seulement combattu le ministère pour sa politique extérieure, mais sont allés, dans leur politique subversive, jusqu'à s'en prendre à la couronne et à la personne du chef de l'Etat qui, d'après la Constitution, devait être en dehors et au-dessus des contestations de partis. Mais les éléments hétérogènes dont se composait l'opposition unie, ne permettaient pas une transformation de ce groupe en parti de gouvernement, au programme un et bien arrêté. Aussi après la retraite du ministère Bratiano, au printemps 1888, ne sont-ce pas les dissidents unis, mais les Junimistes qui ont été appelés à former le cabinet Rosetti-Carp. Dès le début, il se signala par une innovation, en publiant dans le *Moniteur officiel*, en lieu et place des programmes d'usage, une série de projets de lois sur des réformes financières, économiques et agraires, destinés à être soumis aux délibérations de Chambres. C'est ce ministère également qui, aussitôt après l'ouverture du nouveau parlement, proclama devant les Chambres le principe que, la Roumanie, en vertu de sa situation géographique entre les puissances de l'Occident et de l'Orient, ne pouvait pas, si elle le voulait, sauvegarder son existence dans un conflit éventuel, prendre le rôle d'une puissance neutre, d'un spectateur indifférent, mais qu'il était pour elle d'un intérêt politique et national de

se rattacher d'une façon durable à la Triple Alliance. C'est à l'occasion d'une interpellation que M. P. P. Carp, alors ministre des Affaires étrangères, développa cette opinion, qui ne trouva pas de contradicteurs parmi les personnalités influentes du parti conservateur. Celui-ci avait, entre temps, rompu son alliance avec les libéraux dissidents, C'est alors que pour affermir la majorité parlementaire, il fallut appeler aussi au gouvernement les conservateurs et que le ministère Rosetti Carp fut remanié de façon à y faire entrer MM. Al. Lahovary, le leader le plus influent de la droite, et le général Mano, comme président, ainsi que M. G. Vernesco en sa qualité de chef du groupe, allié aux conservateurs. Mais déjà après quelques mois, ce dernier provoqua la démission du cabinet; après quoi en avril 1889, M. L. Catargi fut chargé de constituer un nouveau ministère. Ce nouveau cabinet fut un nouvel essai de concentration. Avec M. L. Catargi comme président, il fut composé de M. Vernesco et de Junimistes. Quant à la politique extérieure, il suivit la ligne indiquée précédemment. Mais ce cabinet, pas plus que celui purement conservateur du général Mano et que celui du général Floresco, un ministère de transition recruté d'éléments hétérogènes, ne purent se maintenir longtemps. Ce n'est qu'en 1891 que M. L. Catargi parvint à s'entendre avec M. Carp, le chef des Junimistes et à adopter, dans ses principaux points, le programme junimiste. Alors se constitua un ministère qui, disposant d'une majorité suffisante dans les Chambres, put former un gouvernement actif et viable. M. Carp y prit le portefeuille des Domaines, de l'Agriculture et du Commerce, tandis que ses partisans M. M. Ghermani prit le ministère des Finances où il s'est distingué par de rares mérites, et M. Marghiloman celui de la Justice. Ce ministère de compromis Catargi-Carp, un ministère conservateur-junimiste, se mit aussitôt à l'œuvre et travailla avec zèle à réaliser les divers points demeurés en souffrance du programme junimiste de 1888.

Parmi les plus importantes lois et mesures, qu'il vota

il faut citer le parcellage des domaines de l'Etat et la vente de ces terres aux paysans, avec la création d'un fonds d'amortissement qui s'y rattache, le règlement de la valuta par l'introduction de l'étalon d'or, la réforme de la loi sur l'enseignement, la création de la loi sur les mines, ainsi que celle sur l'inamovibilité des juges, sans parler d'autres réformes, telles que le dégrèvement des communes rurales des obligations des votes par intermédiaire et la création de la gendarmerie rurale.

Le ministère Catargi-Carp, à part un changement de personne sans importance dans le ministère de la guerre, est resté au pouvoir du mois de Janvier 1892 au milieu d'Octobre 1895, sans qu'une dissolution des Chambres fût nécessaire. Une pareille durée est un phénomène unique dans les annales de la Roumanie qui fait honneur à la bonne entente de ce ministère sous lequel les relations avec la Triple Alliance se sont encore affermies.

Après que le ministère Catargi-Carp se fut spontanément retiré du pouvoir en octobre 1895, c'est le chef du parti national-libéral, M. D. Stourdza qui a été appelé à former un nouveau gouvernement, comme nous l'avons déjà dit tantôt.

Outre les partis et les groupes parlementaires cités jusqu'ici, il faudrait mentionner encore le groupe de M. G. Pano, composé d'un petit nombre de radicaux ralliés, pour l'heure, aux conservateurs. Ajoutons que les socialistes jusqu'ici représentés par un seul député, M. Mortzun, font des efforts pour obtenir encore d'autres sièges dans la représentation nationale. On sent aussi poindre un parti agraire qui se propose de se dévouer surtout aux intérêts de la petite propriété.

V. Circonscriptions administratives et judiciaires du pays.

Après la réunion des Principautés, le pays a été réparti, selon le modèle des départements français, en 32 circonscriptions administratives et judiciaires qui ont

été maintenues jusqu'à nos jours, avec cette différence toutefois que les deux districts de la Bessarabie, Cahul et Ismaïl, échus à la Russie de par le traité de Berlin en 1878, ont été remplacés par ceux de Tulcea et de Constanța dans la Dobrogea. C'est le préfet, placé sous les ordres immédiats du ministre de l'Intérieur, qui est le chef de l'administration politique et de la police du district. Il a à ses côtés un conseil élu par la population.

Chaque chef-lieu de district est le siège d'un tribunal qui forme la première instance juridique. Comme les départements français se subdivisent en arrondissements, les districts roumains se partagent en sous-préfectures (plasi) avec un sous-préfet pour chef et tout au moins une justice de paix. Nous donnons ci-après par ordre alphabétique les noms des districts de la Roumanie dont 17 sont compris dans l'ancienne Valachie en deçà du Milcov, 13 dans l'ancienne Moldavie au-delà du Milcov et 2 dans la Dobrogea; nous y joignons l'indication de la superficie, de la population, ainsi que les noms des chefs-lieux avec le chiffre de leurs habitants.

DISTRICTS	SUPER- FICIE	POPU- LATION	CHEFS-LIEUX	POPU- LATION
Argesch	4 668	190.764	Pitesti	13.730
Bacau	3.639	180.202	Bacau	14.567
Botochan	3.397	161.160	Botochan	31.750
Braila	4.459	132.155	Braila	51.116
Buzeu	5.048	208.338	Buzeu	19.423
Constanza	7.150	109.591	Constanza	10.418
Covorlui	2.860	130.845	Galatz	58.359
Dimbovitza	3.602	191.588	Tirgovischte	8.582
Dolj	6.807	328.060	Craiova	38.690
Dorohoi	2.507	145.414	Dorohoi	11.032
Falciu	1.992	86.345	Husch	14.305
Gorji	4.669	159.623	Tirgu-Jiu	5.483
Ialomitza	8.183	164.560	Calarasch	10.034
Iassy	3.029	171.731	Iassy	66.224
Ilfov	5.280	477.598	Bucarest	232.009
Mehedintsi	5.239	231.393	Turn-Severin	16.370
Muscel	2.970	107.554	Câmpolung	11.244
Neamtzu	5.969	133.159	Piatra	17.230

DISTRICTS	SUPER- FICIE	POPU- LATION	CHEFS-LIEUX	POPU- LATION
Olt	2.927	129.545	Slatina	6.431
Prahova	4.789	278.704	Ploiesti	37.391
Putna	2.967	136.743	Focschani	19.907
Rîmnicu-Sărat	3.354	126.648	Rîmnic-Sarat	11.879
Roman	2.472	104.400	Roman	15.387
Romanatz	4.500	184.294	Caracal	10.846
Suceava	1.715	119.184	Fălticeni	9.049
Tecuci	2.663	110.733	Tecuci	10.535
Teleorman	4.899	214.080	Turn-Magurele	7.632
Tulcea	8.450	116.088	Tulcea	19.062
Tutova	2.427	107.911	Berlad	22.110
Vâlcea	4.218	175.563	Rîmnic-Vâlcea	5.802
Vaslui	2.347	102.302	Vaslui	8.155
Vlasca	4.694	185.984	Giurgiu	15.839

D'après ces mêmes données du ministère des Finances, statistique du mois de décembre 1894, l'ensemble de la population s'élève à 5,404,249 nationaux, 141,867 étrangers, 248,470 sans patrie, la plupart des juifs non naturalisés, soit 829,688 habitants pour les 32 chefs-lieux de district du royaume. D'après le recensement de la population de 1889, la Roumanie n'avait que 5,036,342 habitants, dont 4,152,642 pour les 2.943 communes rurales, 745,779 pour les chefs-lieux des districts et 139,921 pour les 39 autres villes du pays; d'où il ressort que la population citadine très minime par rapport à la population rurale, se trouve surtout concentrée dans les chefs-lieux de district.

La justice doit être rendue, aux termes de la Constitution, selon les lois en vigueur; des commissions juridiques ou des tribunaux extraordinaires sont interdits par l'art. 104 de la Constitution. Les cas criminels viennent devant les cours d'assises dont les jurés se réunissent à intervalles réguliers dans les chefs-lieux de district, sièges du tribunal. C'est devant les assises également que se jugent les délits de presse, les délits politiques, à l'exception des crimes de lèse-majesté commis par la presse contre le roi, la famille royale ou des souverains étrangers. Il en résulte que la compétence de la justice

inamovible et des tribunaux permanents se borne, en somme, à connaître les crimes ordinaires et les litiges de droit civil.

Les justices de paix ou tribunaux de rayon sont des tribunaux d'un seul juge dont la compétence s'étend à des cas de droit civil simples, réclamant une prompte solution, faciles à liquider, ainsi qu'à des délits secondaires contre la personne et la propriété. En cas d'appel contre les jugements des tribunaux de rayon, c'est au tribunal du chef-lieu du district respectif que l'on recourt. Celui-ci sert également de cour de première instance pour les cas où le juge de paix est incompetent dans le procès de droit civil ou de droit commercial, ainsi que pour les procès pénaux moins graves et qui ne relèvent pas des assises et du jury. Ce sont les tribunaux qui défèrent aux cours d'assises de leur district les cas qui les concernent, après avoir fait une enquête préalable et émis une ordonnance qui sert de base au réquisitoire du procureur. En cas de recours contre les sentences des tribunaux en matière de droit civil, ainsi que contre les jugements des cours d'assises pour nullité de procès, c'est aux cours d'appel que l'on s'adresse. Il y en a quatre en Roumanie, Craiova, Bucarest, Galatz et Iassy. Comme cour suprême fonctionne la Cour de cassation, avec siège à Bucarest. Ses sentences, ne pouvant être soumises à aucune révision, présentent pour l'avenir l'importance d'un principe juridique admis, ayant, comme précédent, presque force de loi.

C'est de vive voix que les affaires se traitent devant les tribunaux. Cependant dans les procès de droit civil et de droit commercial un peu compliqués, il serait difficile de se passer d'un avocat capable et influent. Les procès sont toutefois d'autant plus longs et coûteux qu'il y a, bien des possibilités de renvois et d'ajournements dont profitent les avocats, — attendu que leurs services ne sont pas rénumérés selon un tarif fixe et bien établi.

A part le code de commerce, élaboré d'après divers autres codes similaires, toute la législation civile et

pénale de la Roumanie a pour base le code Napoléon. La peine de mort cependant, prévue dans le code Napoléon, a été supprimée dans le code pénal roumain et commuée en travaux forcés à perpétuité.

La coutume d'envoyer les criminels condamnés aux travaux forcés dans les salines de l'Etat, ne semble pas répondre à ce qu'on en attendait. Sans parler des fréquentes révoltes des condamnés, la surveillance et la discipline sont difficiles à maintenir dans cette agglomération d'individus tarés et, au point de vue financier, le produit du travail n'a pas donné des résultats satisfaisants, de sorte que la question d'abandonner ce mode d'utiliser les bras des condamnés ne tardera pas à être prise en considération.

L'indépendance des juges est garantie par la loi sur l'inamovibilité des hauts fonctionnaires des tribunaux, une loi élaborée par M. M. Marghiloman, sous le ministère Catargi-Carp et votée par les Chambres dans la session 1894/95. Un projet de loi de M. E. Statesco, présenté à la session 1895/96, prévoit la création de tribunaux communaux dans toutes les communes où il n'y a pas de juge de paix. Ces tribunaux communaux seraient composés par le maire comme président et deux juges nommés parmi les ressortissants de la commune. Ils auraient à juger des contestations s'élevant jusqu'à 30 francs au maximum, et leurs jugements — sur des cas secondaires ne dépassant pas la valeur de 5 francs — seraient sans appel, tandis qu'il y aurait recours possible au tribunal de district dans des procès portant sur des sommes plus considérables.

VI. L'Église et l'École.

La religion d'État de la Roumanie, c'est la confession grecque orientale. Jusqu'en 1864, le pays demeura soumis en matière ecclésiastique, au patriarcat de Constantinople. A cette date, la Roumanie déclara son église indépendante et posa ainsi le fondement d'une

église nationale soustraite aux influences et aux ingérences intéressées de l'étranger. Le mérite de cette conquête appartient principalement à M. Cogalniceano qui fut le grand homme d'Etat de la période réformatrice inaugurée par le prince Couza. Parallèlement à cette conquête s'opéra sans difficulté la sécularisation des biens conventuels. Très nombreux dans le pays, provenant la plupart de fondations pieuses, les monastères, avec les immenses territoires qu'ils possédaient, avaient été, d'après les volontés des testateurs, mis sous le patronage et l'invocation des Lieux-Saints. De ce fait, ils étaient administrés par des moines grecs qui oublièrent peu à peu les clauses attachées à ces legs et à ces dotations commis à leur garde, pour en détourner les revenus au profit du patriarcat de Constantinople, et transformer d'anciennes fondations créées pour les pauvres et les malades en asiles bienveillants à la dévote paresse des moines. L'affirmation, très fréquente chez les écrivains, qu'avant 1864 un tiers de la propriété foncière avait passé aux mains des couvents, est sans doute quelque peu exagérée; cela n'empêche pas que c'est par la confiscation des biens monastiques qu'ont été constitués les Domaines de l'Etat; mais celui-ci en faisant main basse sur ces propriétés, a dû aussi prendre à sa charge les obligations qui s'y rattachaient, souvent mal remplies par les moines, notamment en ce qui concerne le soin des malades et des pauvres. Cette opération a fourni en outre au jeune Etat les garanties financières qu'il lui fallait pour faire face aux dépenses qu'exigeait son rapide essor dans tous les domaines; elle lui procura aussi la possibilité (et c'était l'unique moyen), de répartir des terres aux paysans qui n'en possédaient pas, sans violer d'autres droits de propriété.

En dépit de la confiscation des biens conventuels, l'Etat, pour avoir désaffecté un grand nombre de monastères, en a cependant laissé subsister une certaine quantité, de sorte qu'en 1886 on en compte encore 68 (y compris les ermitages), habités par 841 moines et 1835 nonnes.

Notons à ce propos que l'Église d'Orient ne reconnaît qu'une seule et unique catégorie de moines, les Basiliens; elle ignore absolument la diversité des ordres et des règles monastiques de l'Église d'Occident, n'admettant pour les moines et les nonnes, qu'une seule règle qui est censée remonter à Saint Basile, règle très rigoureuse quant à l'observance des carêmes, mais fort douce à l'égard de la liberté individuelle.

Quant aux dogmes, l'Église nationale roumaine ne diffère pas des autres églises des pays de même confession. Toute l'administration intérieure est confiée au Saint Synode qui est présidé par le Métropolitain-Primat et composé du Métropolitain de Moldavie et des évêques de Husch, de Roman, du Bas-Danube, d'Argesch, de Ploiesti, de Rimnic-Valcea, ainsi que des archimandrites de différents diocèses comme membres. Ce corps ecclésiastique constitue la plus haute instance dans les questions administratives et disciplinaires de l'Église. La convocation du Saint-Synode qui se réunit au moins deux fois par an, est faite par le ministre de l'instruction publique et des cultes qui a droit d'assister aux séances comme représentant de l'Etat, et sa présence est si nécessaire qu'aucune décision prise en son absence n'est valable.

L'élection des métropolitains et des évêques s'effectue par un vote des Chambres réunies, et les titulaires sont choisis parmi les archiprêtres et les évêques *in partibus*. Comme d'après les canons de l'Église orthodoxe, les évêques sont astreints au célibat, ils ne peuvent être issus que des ordres monastiques. Les prêtres séculiers par contre, sont tenus de se marier pour obtenir une fonction. Pour l'éligibilité aux hautes charges, on exige, en principe, des titres théologiques, le diplôme de licencié ou de docteur en théologie. Malheureusement on a dû modifier la loi sur ce point par crainte de ne pas trouver des titulaires éligibles à un moment donné. C'est grâce à cette modification de la loi, introduite par M. Take Ionesco, que S. S. Mgr. Ghenadie a pu être élu Métropolitain-primat, alors qu'il ne possédait

ne doit pas les titres universitaires requis précédemment. Jusqu'à ces derniers temps, on ne réclamait pas en somme du clergé une grande préparation: connaître la Bible, les canons, la liturgie et le cérémoniel suffisait. Ce dernier point surtout était considéré comme essentiel; le public laïque d'ailleurs, la grande masse des fidèles tient, avant tout, à l'exécution scrupuleuse des pratiques établies, parmi lesquelles l'observance des jeunes et des carêmes très longs et très rigoureux, selon la tradition orientale, occupe la place principale.

Ajoutons que pour les soins spirituels, la Roumanie est répartie en 3665 paroisses: 366 avec 596 églises pour les communes urbaines, 3299 avec 6165 églises pour les communes rurales. Le nombre des prêtres, diacres et sacristains, voués au service de la religion nationale, s'élevait en 1897 à 7838 personnes.

Quant à l'instruction publique, elle relève de l'Etat; il n'est pas de gouvernement ou de parlement qui ne s'en soit activement occupé ces dix dernières années. Cependant le temps écoulé depuis que les différentes lois scolaires ont été mises en vigueur, bien qu'elles aient été rédigées d'après les meilleures lois de l'étranger, est trop court pour qu'elles aient pu produire les fruits qu'après un plus long usage on aurait pu attendre d'elles. C'est notamment le cas pour l'instruction publique primaire et élémentaire dans les communes rurales où la fréquentation des écoles laisse beaucoup à désirer: les enfants de 7 à 14 ans qui devraient profiter de l'enseignement public obligatoire et gratuit qu'on leur impose, n'en usent pas en nombre réglementaire, soit parce que les locaux sont insuffisants, soit ensuite de la pauvreté et de l'indolence de la population campagnarde qui renonce à l'avantage qui lui est offert. C'est ainsi que d'après les statistiques officielles de l'année scolaire 1896—1897, 355,393 enfants auraient dû fréquenter les écoles rurales, alors que 122,014, soit 34,4⁰/₁₀₀ ont profité de l'instruction publique: parmi les filles 18,489 seulement sur 288,402, soit 6,4⁰/₁₀₀, se sont conformées aux prescriptions de la loi. La situation est un

peu meilleure, quant à la fréquentation des écoles dans les communes urbaines: en 1891/92 37,378 sur 53,927, garçons soit 69,6⁰/₀, 22,109 sur 51,546 filles, soit 42,9⁰/₀, ont fréquenté les écoles. En 1895—96, ces deux chiffres se sont élevés à 46,834 pour les garçons et 31,029 pour les filles.

C'est à l'organisation relativement récente de l'instruction publique obligatoire et à la fréquentation irrégulière des écoles élémentaires qu'il faut attribuer le nombre considérable d'illettrés qu'il y a encore dans le pays. D'après le recensement de 1889, on n'a trouvé que seuls 37,3⁰/₀ de la population dans les communes urbaines et 7,9⁰/₀ dans les communes rurales savent lire et écrire, et le nombre des illettrés pour tout le pays s'élevait à 4,367,372 sur 5,038,342, soit 87,4⁰/₀ de la population totale. En défalquant de ce chiffre d'illettrés les enfants au-dessous de 10 ans, soit 1,227,000, il reste encore 3,110,000 habitants au-dessus de 10 ans, ne sachant ni lire ni écrire. Comme cette même année la statistique nous donne le chiffre de 649,999 élèves inscrits aux écoles élémentaires, il en résulte que sur la population âgée de plus de 10 ans, 1 sur 5 seulement sait lire et écrire.

Les écoles élémentaires et primaires dans toutes les communes rurales de la Roumanie s'élevaient, d'après les dernières données, au nombre de 3275, parmi lesquelles cependant 500 seulement seraient à même de remplir le programme complet de l'instruction publique populaire. Ce chiffre est évidemment insuffisant pour satisfaire aux besoins d'un véritable enseignement public élémentaire et obligatoire; ajoutez à cela que nombre des écoles, même dans les communes urbaines, sont installées dans des locaux qui n'étaient point destinés à ce but et, dans la plupart des cas, ne correspondent aucunement aux exigences d'une école. Dans les communes rurales, la situation est pire encore. La plupart d'entr'elles n'ont pas les moyens de se payer une école bâtie dans de bonnes conditions et satisfaisant aux exigences de la loi, de sorte que les élèves sont installés

dans des locaux impropres et insalubres. C'est ainsi qu'en 1894 les écoles rurales suffisaient à peine à recevoir 188,741 élèves, alors qu'il y en avait 643,305 qui obligatoirement devaient les fréquenter. C'est pour cette raison que dans la session parlementaire de 1895—96. M. Poni, ministre de l'instruction publique et des cultes, a proposé aux Corps législatifs la création d'un fonds d'écoles de 30 millions, affecté uniquement à procurer aux communes pauvres les crédits nécessaires pour bâtir des édifices scolaires convenables.

Quant au corps enseignant, formé dans les écoles normales, il possède une instruction et les capacités répondant aux exigences les plus modernes; mais il est trop peu nombreux, tant instituteurs qu'institutrices, pour suffire, malgré lois et règlements, aux besoins d'un enseignement élémentaire obligatoire, tel qu'il existe, plutôt en projet et sur le papier, qu'en réalité.

Comme écoles moyennes préparant aux études spéciales ou supérieures, la Roumanie possède des lycées de premier degré, appelés gymnases, à quatre classes, et des lycées du deuxième degré, à sept classes. Les certificats de sortie des premiers permettent d'entrer dans la cinquième classe des seconds et suffisent à l'admission dans les écoles forestières, commerciales ou agricoles du pays, qui dépendent du ministère des domaines. A la sortie du lycée les élèves se présentaient naguère aux épreuves du baccalauréat qui, subis avec succès, leur ouvraient les portes des Universités de Bucarest et de Jassy, ainsi que de l'Ecole des ponts et chaussées de Bucarest. Aujourd'hui, à partir de la nouvelle loi scolaire votée dans la session de 1897—98, le baccalauréat est supprimé et remplacé par un certificat de sortie des lycées, réorganisés eux-mêmes de façon à compter huit classes, et à partir de la cinquième, deux sections: une pour les études classiques, l'autre pour les études scientifiques (Gimnasiu real).

Quant aux Ecoles militaires, très bien organisées, elles sont du ressort du ministère de la guerre.

Il nous reste encore un mot à ajouter sur les

Ecoles des beaux-arts qui dépendent du ministère de l'instruction publique et des cultes. Il y en a deux, l'une à Bucarest fondée en 1864 et l'autre à Jassy, de date plus récente.

Bucarest possède également un Conservatoire qui date aussi de l'année 1864 et a pour mission principale de préparer des musiciens et des acteurs pour le théâtre national.

VII. La Défense nationale

Bien que ses premiers éléments datent du prince Couza, l'armée roumaine, telle qu'elle est organisée aujourd'hui, mise à la hauteur des exigences de notre temps, avec ses cadres, son armement et ses forces effectives, est essentiellement l'œuvre du Roi Charles, son chef suprême. L'ancienne milice, préposée à la garde des frontières, avait laissé de glorieux souvenirs, ancrés dans la mémoire du peuple. Ne pas les respecter eut été un tort. Aussi bien les lois militaires de 1876, 1882, 1883 et 1891 ont-elles visé surtout à faire de l'ancienne milice territoriale une armée nationale, reposant sur le principe du service militaire obligatoire. En temps de guerre, la Roumanie peut mettre sur pied 207,718 hommes, en cas de besoin extrême elle peut en appeler encore 200,000 sous les armes. En temps de paix, l'effectif s'élève à 42,000 hommes, 3020 officiers et 360 employés administratifs, un nombre proportionnellement moindre et moins coûteux à l'Etat qu'il ne l'est pour beaucoup d'autres armées en Europe. Les systèmes armée permanente et milice nationale ont été très heureusement combinés, en tant que déjà dans l'armée permanente, il existe une répartition des hommes en deux catégories, ceux qui font le service en permanence et ceux qui n'en font que périodiquement. Tous les Roumains sont soumis au service militaire. Le recrutement se fait à 21 ans et s'applique également à tous les étrangers qui ne peuvent pas prouver qu'ils ont rempli leurs obligations militaires dans

leur pays. La durée du service est de trois ans pour toutes les armes des troupes permanentes, tandis que les corps appelés périodiquement au service, doivent servir quatre ans dans la cavalerie, et cinq ans dans l'infanterie (*dorobantzi*). Ce temps écoulé, les soldats sont licenciés, mais tenus au service actif encore sept ans, après lesquels ils passent à la réserve qui ne compte que deux années. Les licenciés et les réservistes n'ont en temps de paix pour seule obligation militaire, qu'à participer aux manœuvres. La seconde classe (*mitzie*) de l'armée roumaine se compose des milices, recrutées parmi les hommes aptes au service depuis l'âge de 30 à 36 ans (révolus) et dont les soldats en temps de paix ne sont tenus qu'à prendre part aux exercices qui ont lieu chaque dimanche dans leur commune. La troisième et dernière classe se compose du *landsturm*, de la garde nationale de laquelle tout citoyen fait partie jusqu'à sa 46-me année revolue et qui ne peut être appelée sous les armes que dans des cas extrêmes, en vue de la défense nationale.

Le noyau de l'armée est constitué de 34 régiments d'infanterie (*dorobantzi*) répartis de façon à ce qu'il y ait toujours un bataillon de ligne (troupe permanente) et deux bataillons de milice territoriale par régiment. La Roumanie possède en outre six bataillons de chasseurs à quatre compagnies permanentes, qui, comme les *dorobantzi*, sont armés du fusil à répétition Manlicher au calibre de 6 $\frac{1}{2}$ mm.

La cavalerie roumaine se compose de 17 régiments dont 6 de *roșiori* et 2 de *calarași* à 3 escadrons sur 1 de troupe territoriale, plus 9 régiments de *calarași* à 4 escadrons de troupe territoriale et 1 escadron de troupe permanente.

En fait d'artillerie, la Roumanie possède 8 régiments à 5 batteries d'artillerie de division et de campagne; 4 régiments d'artillerie de corps à 3 batteries attelées et 2 batteries à cheval, une batterie de montagne annexée au II-me corps d'armée de Bucarest, enfin 2 régiments d'artillerie de position pour la ligne de

fortifications Galatz-Namoloasa-Focsani et la ceinture des fortifications de Bucarest.

Le génie comprend 2 régiments dont l'un, celui de Bucarest, se compose de 2 bataillons à 4 compagnies de sapeurs et 1 bataillon de chemin de fer; l'autre, celui de Focsani, se compose de 2 bataillons de sapeurs et d'un bataillon de pontonniers.

4 compagnies sanitaires, 4 compagnies d'artisans, 5 compagnies d'intendance et 4 escadrons du train complètent l'effectif de l'armée roumaine, à laquelle il faudrait ajouter les corps de gendarmes, soumis au ministère de l'intérieur, et composés de 3 escadrons et 2 compagnies. Les gendarmes ruraux, organisés militairement aussi, dépendent également du ministère de l'intérieur.

L'effectif total, ainsi réparti, s'élève à 207.718 hommes, qui se décomposent en :

Infanterie permanente et chasseurs	40.732
Infanterie territoriale et licenciés	123 616
Cavalerie	11.321
Artillerie avec 432 pièces	12.643
Troupes du génie	6.429
Gendarmerie à cheval	693
Gendarmerie à pied	220
Troupes sanitaires et intendance (<i>non combat-</i> <i>tants</i>)	12.064

L'armée permanente est divisée en 4 corps d'armée, avec commandement à Craiova (I), Bucarest (II), Galatz (III) et Iassy (IV), et la division distincte de la Dobrodja avec commandement à Constantza. Chacun des 4 corps d'armée se compose de deux divisions de 2 brigades chacune; chaque brigade comptant 4 régiments de dorobantzes, un bataillon de chasseurs et une brigade de cavalerie de deux à trois régiments, une division d'artillerie de campagne, un régiment d'artillerie de position et les contingents respectifs de troupe sanitaire, administratives et de train. La division de la

Dobrodja se compose de deux régiments de dorobantzes et d'un régiment de cavalerie.

Jeune encore, la flotte militaire de la Roumanie possède un cuirassé, « Elisabeth » de 1300 tonnes et un croiseur, « Stefan-cel-Mare » (350 tonnes);

21 vaisseaux jaugeant 2842 tonnes, avec une force de 9601 chevaux et 56 pièces d'artillerie. Outre cela, la police fluviale du Danube dispose à Sulina, sur la rive roumaine du fleuve de 6 canonnières, d'un torpilleur et de deux pontons à mines.

VIII. Finances. Dette publique et Système monétaire

Jusqu'à la fin de l'année 1881/82, moment où la Roumanie a été élevée au rang de royaume, les recettes et les dépenses se balançaient à 120,766,214 lei. Dans le budget de 1897/98 cette somme est de 215,153,000 lei, soit une augmentation de 78,5 0/0. La Dette a grandi dans la même proportion et en 1881 elle était de 571,050,374 lei; à la fin de 1897/98, elle se trouve augmentée du 114,2 0/0 et portée à 1,223,000,000 ¹⁾. Il convient d'observer que de cette somme 812,04 millions avaient déjà été affectés dès le 21 mars (v. s.) 1894 à des œuvres productives, représentant une plus value économique pour le pays, de sorte que malgré l'augmentation du budget et de la dette publique, la situation financière de la Roumanie mérite à tous égards d'être considérée comme des plus satisfaisantes. Des années 1888/89 à 1893/94, les recettes ordinaires ont non seulement couvert les dépenses courantes de l'Etat, mais laissé encore de respectables excédents; en voici le détail pour les exercices en question:

¹⁾ L'exercice commence le 1/13 avril et se termine le 21 mars (12 avril). Les comptes sont bouclés pour chaque exercice 6 mois après son expiration, soit le 30 septembre/12 octobre de chaque année.

	RECETTES	DÉPENSES	EXCÉDENTS
1888/89	161,802,214.33	161,173,462.69	628,751.64
1889/90	159,849,207.43	158,770,924.43	1,078,283.—
1890/91	170,353,795.96	162,116,869.50	8,236,926.46
1891/92	180,147,096.24	168,404,894.46	11,742,201.78
1892/93	182,095,596.22	178,532,003.86	3,563,592.30
1893/94	219,597,335.76	199,261,159.42	20,336,176.34

En 1894/95 et en 1895/96 la Roumanie n'a eu que des récoltes médiocres; il s'est produit en outre une baisse sur le prix des céréales. Ces circonstances défavorables ont eu pour effet une diminution sur les recettes: impôts, domaines de l'Etat, chemins de fer et monopoles s'en sont ressentis. Aussi les bilans de ces exercices bouclent-ils par des déficits ¹⁾. Sans compter que les excédents des années précédentes contrebalancent avec avantage ces déficits, il convient d'ajouter que pour l'exercice 1896/97 le gouvernement a réussi à obtenir un excédent de 3,21 millions en encaissant, il est vrai, d'anciennes réserves, entre autres le fonds d'amortissement de la dette publique, institué par le ministre Catargi-Carp.

Le budget de 1897/98 est équilibré sur la somme de 215,153,000 lei. Nous donnons ci-après le tableau complet des différents chapitres de ce budget, en mettant en parallèle les mêmes chapitres de l'année du couronnement:

A. RECETTES

	1897/98	1881/82
Impôts directs	33,610,000.—	26,830,000.—
» indirects	61,160,000.—	45,935,000.—

¹⁾ Ces déficits additionnés pour les deux exercices de 1894/95 et 1895/96 s'élèvent à 27,02 millions, attendu que les recettes pour 1894/95, soit 199,620,405 lei, étaient de 10,303,499 lei et celles de 1895/96, soit 180,085,235 lei, de 16,655,449 lei inférieures aux dépenses pour les exercices respectifs.

Monopoles	50,170,000.—	1)
Ministère des Domaines	25,383,000.—	19,212,590.—
» des Travaux publics	16,838,000.—	8,167,980.—
» de l'Intérieur	10,242,000.—	4,015,500.—
» des Finances	4,570,000.—	3,913,000.—
» de la Guerre	1,325,000.—	744,000.—
» des Affaires étrangères	160,000.—	115,000.—
» de l'Instruction publique et de Cultes	200,000.—	—
» de la Justice	200,000.—	250.—
Divers	11,153,000.—	11,717,894.—

B. DÉPENSES

	1897/98	1881/82
Dette publique	79 215,109.—	47,766,230.—
Ministère de la Guerre	44,470 335.—	26,322,114.54
» des Finances	25,324,927.—	11,070,363.19
» des Cultes et de l'Instruction publique	27,084,423.84	11,007,738.—
» de l'Intérieur	18,510,787.—	8,467,738.54
» des Travaux publics	5,642,070.—	8,565,440.50
» de la Justice	6,613,196.—	4,220,433.—
» des Domaines	6,146,898.—	2)
» des Affaires étrangères	1,635,181.—	1,496,953.94
Conseil des ministres	66 500.—	59,360.—
Crédits supplémentaires	1,443,572.85	789,854.29
	2 15,153,000.—	120,766,214.—

Bien que la Dette publique, comme nous l'avons déjà mentionné, se soit accrue depuis 1881/82 de 114,2⁰/₀, les dépenses exigées par l'Etat n'ont augmenté dans ce laps de temps que de 65,4⁰/₀, d'après le tableau ci-dessus. Ce fait, très profitable au développement financier de la Roumanie et qui est tout à l'avantage du crédit, est dû d'abord au remboursement des anciens

1) En 1881/82 on rangeait encore les revenus des monopoles de l'Etat sous la rubrique des *impôts directs*.

2) En 1881/82, le ministère des Domaines, du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture formait encore une seule administration avec celui des Travaux publics. Mais déjà alors on tenait un compte séparé sur les revenus des Domaines de l'Etat.

emprunts contractés à un taux élevé, puis aux conversions successives de la rente et enfin à la baisse de l'intérêt dont l'État a bénéficié dans l'émission de ses nouveaux emprunts. C'est ainsi que pendant les années 1889 et 1890 les titres des chemins de fer 1880 à 6⁰/₀ ont été transformés au grand soulagement du fisc en titres à 4⁰/₀, et dans la session parlementaire de 1897/98 les Chambres ont accordé au ministre des finances le rachat de la rente perpétuelle à 5⁰/₀ de 1875, des obligations rurales à 6⁰/₀ et des rentes amortissables à 5⁰/₀ de 1881 à 1888, soit la transformation de ces titres en titres à 4⁰/₀.

Une fois cette opération financière menée à bonne fin, la dette roumaine sera réduite à un type unique, la rente à 4⁰/₀, à l'exception des titres des chemin de fer du tronçon Suceava-Roman garantis à 7¹/₂ ⁰/₀ et des titres d'Etat à 5⁰/₀ des années 1892, 1893 et 1894 qui ne sont pas encore convertissables. Quant à l'amortissement de la dette, il se fait par annuités régulières, d'après le système introduit par le ministre Catargi-Carp, au moyen du parcellage des domaines de l'Etat, dont la vente produit des rentrées fixes qui sont versées dans une caisse spéciale.

Sans appartenir à la convention latine, la Roumanie a introduit, déjà sous le règne de Couza, le système monétaire français avec le franc (leu) à 100 centimes (bani) pour unité. Bien que des pièces de 20 et de 10 francs en or aient été mises en cours, c'est l'étalon d'argent qui est resté jusqu'à ces derniers temps en usage dans l'intérieur du pays, à côté de l'étalon d'or appliqué surtout au trafic avec l'étranger. Ce bimétallisme a dû produire des fluctuations sur la valeur de l'or et causer bien des désagréments dans le commerce en général. C'est pour y mettre un terme que M. Ghermani, ministre des finances, a introduit en 1888 l'étalon d'or. Les billets de banque émis par la Banque nationale à 20, 100 et 1000 frs. peuvent dès lors, en tout temps, être échangés contre de l'or, en quelle quantité que ce soit, tandis que le billon frappé par la Monnaie

roumaine à 5, 2, 1 et $\frac{1}{2}$ franc en argent, ainsi que les pièces de cuivre à 10, 5 et 2 bani, n'est accepté par les caisses publiques que jusqu'à une certaine somme, mais ne subit aucune déperdition par l'agio dans les transactions à l'intérieur du pays.

IX. Agriculture. Élevage du bétail. Pêcherie et Chasse

L'agriculture est la principale source de richesse de la Roumanie. Ce qu'elle rend comme revenus marque le degré naturel de productivité du pays. Avec l'essor qu'à pris l'exportation des céréales ces dernières trente années, on a vu s'augmenter le bien-être national, grandir le crédit de l'État et progresser la Roumanie dans tous les domaines de la culture moderne. C'est à cette amélioration de sa situation économique et financière que la Roumanie doit aussi d'être devenue un élément d'ordre, de paix et de civilisation aux confins de l'Orient.

Malgré les progrès réalisés, il est à remarquer cependant que l'agriculture et surtout l'élevage du bétail sont susceptibles encore de grands perfectionnements en Roumanie, de sorte que l'on peut attendre du pays une production agricole beaucoup plus forte dans l'avenir. L'évolution historique des Principautés danubiennes, avec l'aristocratie boyarde en haut de l'échelle sociale et les paysans réduits au servage en bas, avait créé entre la grande masse du peuple, ne possédant rien et la classe privilégiée un abîme qui n'est point encore comblé, mais qui, en disparaissant peu à peu, assure à la Roumanie une situation agronomique de plus en plus prospère.

Aussitôt que sous le prince Couza, en 1864, les privilèges des boyards eurent été abolis et les serfs émancipés, l'État avisa au moyen de répartir des terres aux paysans et continua dès lors à le faire. Mais la régularisation définitive de ces répartitions n'a été faite

que par la loi sur le parcellage des domaines de l'État, proposée par M. Carp en 1888. Cette loi prévoit que les grands domaines de l'État, jusqu'alors affermés, seront, à l'exception des forêts, des terres attenantes aux écoles d'agriculture et aux fermes-modèles, affectés à constituer la propriété rurale des paysans: et dès 1889, date à laquelle la loi agraire a été votée, on a par degré parcellé 900,000 hectares en lots de 5 hectares. Ces lots sont cédés à des prix des plus avantageux et avec des facilités de paiement extraordinaires (à raison de 32 annuités de 6 0/0 du prix d'achat) aux familles paysannes pauvres, de sorte que 180,000 d'entr'elles sont devenues propriétaires aujourd'hui. Les 100,000 hectares qu'il restait encore à parceller, devaient être divisés en lots plus grands, de 10 à 25 hectares, et être vendus aux enchères à la population rurale, de façon à favoriser aussi la classe moyenne des paysans, représentée jusqu'en 1864 par les *moşneni*, ces descendants d'anciens guerriers, anoblis par les princes et dotés par eux de façon à devenir de petits boyards.

Mais une loi, proposée par M. Palladi, le ministre des domaines subséquent, a mis un terme à la vente de ces lots plus grands, en fixant qu'aucune parcelle ne dépasserait désormais la contenance de 5 hectares, mais que l'État pourrait en céder, non seulement aux paysans indigents, mais aussi aux instituteurs et aux prêtres des campagnes. L'annuité a été à cette occasion réduite à 4 1/2 0/0 (dont 4 pour l'intérêt et 1/2 0/0 pour l'amortissement), et le terme pour éteindre la dette a été porté de 32 à 60 ans.

Sur les domaines de l'État, comme sur la plupart des domaines privés, on applique un système de ferme qui, par suite du terme trop court fixé par les contrats (5 ans généralement, jamais plus de 10) doit nécessairement conduire à un régime d'épuisement pour les terres. N'étant pas assuré de garder la terre plus de 5 ou de 10 ans, le fermier n'a cure d'améliorer le sol et ne saurait d'autre part trouver le temps de s'occuper d'é-

levage, Il se borne donc à tirer du domaine qu'il loue tout ce qu'il peut, sans se soucier des suites.

Il convient d'ajouter cependant que ces dernières années, il s'est produit sous ce rapport de sensibles progrès. Nous ne parlerons pas des Domaines de la Couronne qui, sous l'administration distinguée de M. J. Kalindéro, ont toujours pu servir d'exemple; mais il est réjouissant de voir que beaucoup de particuliers s'appliquent de même, non seulement à pratiquer l'agriculture d'une façon plus rationnelle, mais accordent aussi aux productions laitières et aux industries agricoles l'attention qu'elles méritent. Les fermes-modèles, organisées par M. Carp quand il était ministre des Domaines, ne manqueront pas non plus d'exercer avec le temps leurs effets bienfaisants.

C'est au défaut de bras par rapport à l'immense étendue des terres cultivables ainsi qu'aux difficultés que la loi met à la colonisation étrangère (elle n'est permise et favorisée qu'en Dobroudja) qu'il faut attribuer le fait que l'agriculture est en Roumanie plutôt extensive qu'intensive, et que le sol est loin encore d'avoir atteint son maximum de productivité.

L'introduction d'instruments et de machines agricoles perfectionnés, permettant de travailler la terre avec plus de soin et moins de bras, a toutefois provoqué une amélioration notable des cultures et augmenté du même coup considérablement leur rendement par hectare, malgré l'extension des labours à de plus grands espaces.

Quant à l'extension des terres cultivées, nous donnons ici les chiffres de l'année 1867 et de l'année 1896, qui montrent dans quelle progression elle s'est effectuée pendant les dernières 30 années:

	MAIS	FROMENT	ORGE	AVOINE	SEIGLE	MILLET	COLZA
1867 .	1,068.162	875.740	283.449	60.058	122.168	56.682	12.811
1896 .	1,939.080	1,505.210	607.700	281.870	243.400	70.950	34.310

La superficie affectée aux céréales a donc été

portée dans ce laps de temps de 2,486.000 à 4,683 020 hectares; elle a donc presque doublé. Pour la moyenne de la production par rapport à la surface cultivée et quant à l'augmentation de la production, nous relevons les chiffres suivants, se référant aux deux dizaines de 1867 à 1876 et de 1887 à 1896:

<i>Cultures</i>	<i>Superficie en hectares</i>	<i>Récolte en hectolitres</i>	<i>Par hectare</i>
MOYENNES 1867—1876			
Maïs	1,198.506	15,450,953	13 89
Froment	970.177	10,303.129	10,76
Orge	337.295	4,061.642	12 08
Avoine	84.810	1,091.443	13.03
Blé-Seigle	122.448	1,126.135	9.22
Millet	81.390	686.565	8.76
Colza	42.218	465.584	11.91
MOYENNES 1887—1896			
Maïs	1,808.705	22,599.837	12 46
Froment	1,389 359	20,261.180	14.48
Orge	554.251	6,875.120	14.11
Avoine	229.802	3,900.270	16 83
Blé Seigle	189.715	2,684.142	13.80
Millet	98 251	668.304	6.54
Colza	67.154	588.789	9.33

C'est l'année 1887 qui, pour le froment, a fourni la plus forte récolte par hectare, soit 18,42 hectolitres; l'année la plus mauvaise a été 1876 avec 7,07 hectolitres. Le maïs a produit au maximum 21,18 hectolitres en 1886 et au minimum 6 hectolitres en 1894¹⁾. C'est

¹⁾ Pour la récolte de 1897, on en évalue comme suit la production par rapport à la superficie cultivée: *froment* 1,595,087 hect. et 12,884,300 hectolitres; *orge* 677,225 hect. et 7,479,700 hectolitres; *seigle* 225,770 hect. et 2,394,300 hectolitres; *avoine* 228,137 hect. et 3,471,900 hectolitres.

le colza qui présente les plus grandes fluctuations, tant pour la superficie cultivée que pour le rendement: c'est ainsi qu'en 1891, on en a ensemencé 183.451 hectares et deux années plus tard seulement 18.690; le rendement a varié de 1,11 hectolitre par hectare (1874) à 25,26 (1870).

Quant aux plantes fouragères, on leur affecte en moyenne 45,000 hectares qui produisent en moyenne 17 à 18 hectolitres pour hectare. Les prairies naturelles rendent à peu près autant et couvrent environ 500 000 hectares, y compris les nombreuses saulaies et la steppe qui paraissent englobées dans ce chiffre officiel.

Le tabac est cultivé par l'administration du Monopole en plants de qualité inférieure et en quantité limitée. Il en est de même pour le lin et le chanvre, bien que la culture en soit libre, mais ces deux excellentes plantes textiles sont loin d'avoir acquis pour la Roumanie l'importance qu'elles ne tarderont point d'acquérir avec le temps. La culture de la betterave, en revanche, s'est beaucoup développée ces derniers temps, par suite de la protection douanière et des primes d'exportation accordées à l'industrie sucrière d'origine indigène, en train de s'installer et de prospérer.

La vigne occupe une très grande importance dans l'agronomie de la Roumanie, les vins y étant exquis et très recherchés; mais le vignoble a subi des pertes considérables par le phylloxera qui s'étend de plus en plus, faute d'être combattu énergiquement. D'après les statistiques officielles, il y aurait eu en 1895 189.103 hectares de vigne qui auraient produit 3,372.630 hectolitres de vin. Le pays, très propre à la viticulture, pourrait, en faisant un choix plus soigneux des cépages et en donnant plus de soin à la vinification, devenir un pays d'exportation de premier ordre. La vigne fructifie jusqu'à des hauteurs relativement considérables sur tous les contreforts des Carpathes. Sans doute il faudrait plus de méthode dans la façon de fabriquer et de traiter les vins, et des caves mieux installées. Actuellement l'exportation se limite à quelques crus plus légers à

destination de la France et plus récemment de l'Allemagne. Les crus les plus renommés sont ceux de la haute Moldavie, les Cotnari non loin de Iassy, puis ceux de Dragaşani dans le district de Rimnic Valcea, de Nicoresti (district de Tecuci) et d'Odobesti (district de Putna). Ces derniers temps, le gouvernement accorde à la culture de la vigne une attention toujours plus grande; il s'occupe d'introduire des plants américains pour servir de porte-greffe qu'il distribue aux propriétaires qui en font la demande, et il était temps de prendre ces mesures, car si le vignoble n'est pas renouvelé et puissamment protégé contre le phylloxéra, il succombera sous peu au fléau.

Ce que nous venons de dire de la vigne peut s'appliquer aussi à la pomiculture. Presque dans tout le pays les arbres fruitiers prospèrent, le terrain leur étant partout favorable. Mais soit négligence ou inexpérience, les paysans ne s'intéressent pas à l'arboriculture. Ils s'en tiennent au prunier qui n'a besoin d'aucun soin et pousse partout; ils le plantent en vergers qui représentent pour beaucoup de paysans et de propriétaires un revenu qui n'est pas à dédaigner. En 1895, on estime que l'on a récolté 1,716,909 hectolitres de pruneaux lesquels sont presque en totalité distillés pour produire la liqueur populaire, la *tzuica*. C'est une liqueur, faible en alcool et agréable au goût, mais plutôt nuisible à la santé, à cause des quantités d'acide prussique et d'huiles empyreumatiques qu'elle renferme, provenant les uns et les autres des appareils primitifs de distillation que les paysans emploient encore presque partout.

Quant à l'élevage du bétail, il ne s'est guère développé, comme nous l'avons dit, à cause du système de fermage et parce que les paysans ne disposent de prairies que pour autant que le propriétaire veut bien leur en céder. A ces circonstances intérieures, ajoutez les épizooties importées de Russie, très fréquentes autrefois, et les tarifs autro hongrois qui, sous prétexte d'épizootie, ont prohibé longtemps l'exportation du bétail roumain, et vous comprendrez que l'élevage du bétail

n'ait pu prospérer, ni devenir une ressource agricole importante. Grâce à un régime vétérinaire plus rigoureux, on est parvenu à limiter les épizooties qui jadis se produisaient avec une régularité déconcertante. Il s'en est suivi que la Roumanie a pu conclure une convention commerciale plus favorable avec l'Autriche-Hongrie. Ainsi ont été écartés en partie les obstacles qui entraient l'exportation du bétail roumain et empêchaient du même coup l'élevage d'être rémunérateur.

La dernière statistique officielle sur les principaux animaux domestiques nécessaires à l'agriculture ou faisant article d'exportation a été établie en 1890 et présente les chiffres suivants :

Espèces	Chiffre total	Par kilom. carré	Sur 100 habit.
Chevaux	594,962	4,5	11,8
Mulets et ânes	6,440	—	—
Boeufs et buffles	2,520,380	19,2	50,2
Moutons	5,002,390	38,2	99
Porcs	926,124	7,1	18,6
Chèvres	208,990	1,6	4,1

La pêche enfin fournit à l'alimentation populaire un énorme apport, surtout dans les baltes, aux bords des lacs et des lagunes du Bas-Danube. Ces pêcheries appartiennent en majeure partie à l'Etat qui jusqu'à ces derniers temps les affermaient à des entrepreneurs qui les soulouaient ou les exploitaient au risque de les appauvrir, tant ils se souciaient peu de conserver le poisson, pourvu que le profit actuel fût gros. Aussi M. Carp a-t-il profité de son passage au ministère des Domaines pour organiser les pêcheries de l'Etat en régie et faire voter un règlement sur la matière, interdisant la pêche en temps de frai, et préparer un projet de loi général sur la pêche, projet qui a été élaboré à l'aide M. le Dr. Antipa. Et il valait bien la peine de s'occuper de cette question, car la Roumanie a exporté en 1895 en poissons frais, fumés, salés, séchés et marinés pour une valeur de 4 millions, chiffre qui pourrait facilement être

quadruplé en pratiquant la pêche plus rationnellement et en trouvant d'autres débouchés.

Pour la chasse, on l'a abandonnée jusqu'à ces dernières années, comme la pêche, au bon plaisir des chasseurs, sans s'inquiéter de mesures à prendre en vue de conserver et d'augmenter le gibier. Aussi celui-ci était-il en train d'être décimé, grâce à l'incurie de l'administration et au braconnage que pratiquent les paysans. Il faudra des années sous doute pour repeupler le pays comme il convient, car il paraît par sa conformation naturelle être très giboyeux et la chasse y représenter une richesse économique importante. C'est à M. Carp qu'est dûe également la *loi sur la chasse* dont les bons effets ne se feront sentir qu'au bout de quelques années, à condition que l'on en surveille de plus près l'exécution. Malgré les ravages faits dans le gibier, on rencontre encore dans la région des Carpathes des cerfs, des chevreuils, des chamois, des sangliers, des coqs de bruyère et des tétras; dans la plaine et les collines des lièvres, des faisans et plus rarement des gélinoles; dans le *Baragan*, cette vaste plaine au nord du Bas-Danube, ainsi que dans quelques parties de la Dobrodja, un vaste steppe privé d'eau, la grande et la petite outarde, un gibier aussi précieux qu'intéressant à chasser. La chasse la plus rémunératrice est celle du gibier à plumes, notamment du gibier d'eau, des canards, des sarcelles qui s'abattent en vols nombreux chaque année sur les lacs et les étangs des bords du Danube, ainsi que des cailles qui nichent dans les champs avec la gente nombreuse des bécasses.

La catégorie des animaux sauvages est représentée par l'ours, le loup, le lynx (rare), le chat sauvage, le renard, la martre, le putois et la loutre, et celle des oiseaux de proie par plusieurs espèces d'éperviers, de faucons et d'aigles.

X. Les Métiers, l'Industrie et le Commerce

Bien que les anciennes Principautés aient possédé des corporations de métier, les arts manuels et l'industrie sont de date relativement récente en Roumanie. Jusqu'en 1848, les serfs sédentaires, ou les serfs nomades, les Tziganes, avaient suffi comme maçon, charpentier ou serrurier aux exigences, d'ailleurs très modestes, de la population, quant à l'arrangement de sa demeure et de son ménage. Pour les raffinements de la vie, ils étaient l'apanage des boyards plus riches, qui avaient appris à les connaître à l'étranger ou d'après des exemples importés. Aussi les objets de luxe ou d'agrément étaient-ils tous amenés, et cela à grands frais, de l'Occident, tandis que les objets d'un usage commun, drapage, cordellerie, sellerie étaient fournis par le marché le plus voisin, Kronstadt, une ville déjà très industrielle. C'est de même de la Transylvanie en général que les gens de métier vinrent s'établir ici, puis d'autres contrées plus éloignées — de la Hongrie, de l'Autriche, de l'Allemagne. L'ouverture de la navigation sur le Danube en 1834 a fortement contribué à favoriser l'immigration des artisans et des gens de négoce. Si rémunérateur que fût leur travail comme ferblantier, cordonnier, tailleur, carrossier, sellier, etc. il a fallu bien du temps pour que la population indigène se débarrassât du préjugé invétéré qu'elle nourrissait contre les professions manuelles et se mît elle-même à les pratiquer. Encore aujourd'hui plus d'un Roumain de la classe moyenne préférera une place administrative pauvrement rétribuée et toujours incertaine, — puisqu'au gré des changements de gouvernement il pourra être destitué — à un métier qui lui assurerait un gagne-pain moins précaire et une existence beaucoup plus large.

Il est très compréhensible que dans ces circonstances l'activité professionnelle des nationaux ne se soit développée que très lentement ; malgré les Écoles d'arts et métiers, fondées à l'instar de celles de l'étranger et organisées d'une manière excellente, il faudra encore

bien du temps avant que la Roumanie puisse fournir de son propre fonds le contingent d'artisans dont elle a besoin. Bien que le travail manuel soit pour le moment encore presque en entier entre les mains de ces immigrés étrangers ou de leurs descendants, il a atteint déjà une importance assez grande pour qu'il soit digne d'être protégé par un tarif douanier modéré, sans que toutefois ce tarif exclue complètement la concurrence salubre de l'importation du dehors.

Quoiqu'il en soit, pendant ce dernier quart de siècle, l'industrie domestique, — tissage, broderie, vannerie, boissellerie, — s'est beaucoup développée; elle est aujourd'hui pratiquée sur une large échelle et devenue grande industrie. Et bien que la première impulsion soit due à des exemples étrangers et souvent à des immigrés du dehors, les Roumains se sont plus volontiers lancés dans l'exploitation plus étendue de telle ou telle branche industrielle que dans les métiers qui réclament du patron une participation plus directe au travail. Il en est de même du négoce, où ils sont plutôt portés vers le grand commerce que vers le petit trafic resté surtout aux mains des Juifs; de sorte que l'on peut déjà citer nombre de grandes maisons, tant commerciales qu'industrielles, qui sont absolument roumaines, tandis qu'il serait difficile de nommer, tel maître d'atelier qui le fût.

Une mesure qui a été très avantageuse au développement de l'industrie, c'est la loi pour l'encouragement de l'industrie nationale, proposée par J. Bratiano en 1887. Cette loi assure aux grands établissements industriels du pays, qu'ils appartiennent à des étrangers ou à des indigènes, la franchise de douane pour l'introduction des machines et de la matière première, pour autant que le pays ne la fournit en suffisance, la libération des impôts et la réduction des tarifs de transport sur les chemins de fer roumains; dans certains cas même, l'Etat abandonne gratuitement le terrain nécessaire à la construction d'une fabrique.

D'après une statistique officielle, il y avait déjà en

1883: 114 industries, mises au bénéfice des avantages de la dite loi sur l'industrie. De ces établissements 109 disposent ensemble de 30,23 millions et 102 occupent un personnel de 6141 employés et ouvriers. D'après ces mêmes données, il existait alors déjà 23 scieries, 12 tanneries, 10 corderies, 7 fabriques de chaux et de ciment, 6 fabriques de savon, de bougies et de parfums, 4 fabriques de papier, autant de pétrole et de produits chimiques, 3 fabriques de tissage, de cartonages, de verre et de parquets, autant de fonderies et de tanneries, sans compter les fabriques d'amidon, de cognac, de salamis, de conserves, une fabrique de basalte artificiel, une fabrique de chaussures et d'équipements militaires, une raffinerie de sucre, un grand institut d'art graphique, une briqueterie d'art, une manufacture de vaisselle en métal émaillé, une fabrique de chicorée-café, de meubles en bois et en tapisserie, de lampes en métal, de serrurerie artistique, d'ustensiles agricoles, de poëles Meidinger, de fil de fer, de gyps, de pointes de bois et de clous, de laque et de couleurs.

Outre ces fabriques qui jouissent de la protection de la loi et dont le nombre est allé en augmentant depuis lors, il existe des moulins à vapeur, des distilleries et des brasseries qui travaillent avec de grands capitaux, sans le secours de l'Etat, et peuvent supporter la comparaison avec n'importe quels établissements similaires de l'étranger. C'est ainsi qu'en 1895, la Roumanie comptait 68 moulins perfectionnés produisant 185 tonnes de farine par jour avec une force de 1665 chevaux-vapeur.

Depuis cette date, la meunerie mécanique a pris un nouvel essor, grâce à l'exportation en Turquie qui a eu pour conséquence l'établissement de nouveaux moulins très considérables à Braïla et à Bucarest. La production de la bière est allée également en augmentant: en 1882/83, elle était de 1,969,431 litres, tandis qu'en 1895/96 elle a atteint le chiffre de 4,190,762. Quant à l'alcool que la Roumanie produisit cette même année, il est évalué à 19,080,013 litres.

Malgré les grands progrès réalisés par le jeune royaume en diverses branches de l'industrie, le développement industriel serait plus considérable encore si le taux de l'argent n'était pas si élevé, un taux tel qu'il ne permet guère la concurrence avec l'étranger, où les capitaux et la main d'œuvre nécessaires à une entreprise sont infiniment meilleur marché. Mais pour que l'industrie roumaine puisse profiter des capitaux étrangers, il faudrait modifier un des articles du Code de commerce, d'après lequel la majorité du conseil d'administration de toute société par actions qui se fonde dans le pays, doit être composée de nationaux. Il est certain également que l'art. 7 de la Constitution, qui enlève aux étrangers le droit de posséder des biens ruraux, est un empêchement considérable à la création d'un crédit hypothécaire bon marché comme on le trouve à l'étranger, crédit aussi nécessaire à l'agriculture qu'à l'industrie.

Quant au manque de charbon, ce facteur indispensable à toute grande industrie, il disparaîtra peut-être aussitôt que le gouvernement permettra une application plus large de la loi sur les mines, loi qui facilitera beaucoup l'apport de capitaux étrangers peu coûteux. Et de fait l'industrie minière n'a pris de l'importance que du jour, où M. Carp a proposé, dans le sens indiqué ci-dessus, une réforme de cette loi. Jusqu'à ce moment, toute l'exploitation des richesses du sous-sol s'est bornée à celle des gisements de sel, d'une abondance extraordinaire dans les districts de Rimnic-Valcea, de Prahova et de Bacau, et à celle très superficielle encore de quelques régions pétrolifères¹⁾.

Comme d'après la Constitution roumaine les droits de propriété s'étendent jusqu'au sous sol, comme d'une part les étrangers ne peuvent posséder de propriétés

¹⁾ Les salines, monopole de l'Etat, ont produit jusqu'à 6 millions de tonnes par an, mais pourraient en produire bien d'avantage. En 1895, le pétrole brut extrait des puits roumains se chiffre par 7,400 wagons, dont 6000 restèrent dans le pays et 1400 furent exportés. Ces chiffres sont susceptibles aussi d'être triplés et quadruplés.

rurales et qu'il n'est pas possible d'autre part de se procurer dans le pays des capitaux bon marché pour l'exploitation des mines, il a bien fallu aviser à un moyen de mettre en valeur les trésors du sous-sol. C'est là ce que M. Carp a tâché d'obtenir par sa loi sur les mines, qui fait du sous-sol une sorte de propriété distincte, placée conditionnellement sous le contrôle et la dépendance de l'Etat, de façon à faciliter et même à contraindre les propriétaires, le cas échéant, à l'exploitation du sous-sol.

Grâce à cette disposition de la loi qui favorise exploitation rationnelle du sol minier, les fouilles faites par l'Etat ou par les particuliers se poursuivent avec une activité croissante et ont conduit déjà à la découverte du charbon et de différents minerais dont l'exploitation pourra déjà être entreprise dans l'avenir le plus prochain.

Le trafic de la Roumanie avec l'étranger est alimenté d'une part par le surplus des produits agricoles et d'autre part par les différents articles industriels ou manufacturés que le pays a besoin d'importer. En ce qui concerne l'exportation, elle se compose pour plus de 80⁰/₀ de sa totalité de céréales. Par rapport à celles-ci, les bestiaux, les fruits, les légumes, le bois brut ou travaillé, les peaux ainsi que les produits du tissage domestique n'occupent qu'une place secondaire.

L'exportation dépend donc des hasards de la récolte et du prix des grains sur le marché international; c'est elle qui conditionne du même coup l'importation qui est par conséquent soumise à des fluctuations très variées. C'est ainsi qu'en 1894 l'exportation présente un chiffre de 494 millions, tandis que l'année suivante elle n'est que de 265 millions. On trouvera ci-après l'évaluation en francs des principaux articles d'exportation pour ces deux années :

	1894		1895	
	LEI	%	LEI	%
Céréales	256,043.523	87.40	194,857.496	73.52
Fruits, légumes etc.	6,411.369	2.80	34,512.105	13.02
Bestiaux	6,897.240	1.35	8,487.028	3.20
Produits textiles	4,760.576	1.62	5,379.933	2.03
Bois et articles en bois	4,699.842	1.59	4,848.048	1.83
Peaux et fourrures	1,864.554	0.64	3,597.966	1.36
Métaux et articles en métal.	1,533.704	0.52	2,971.863	1.12

L'importation est représentée pour 1894 par 422,142.287 francs et pour 1895 par 304,574.517 francs. Dans ces deux chiffres, les produits textiles, les machines et les articles en métal figurent pour plus de la moitié. Voici du reste par rubriques, pour ces deux années, les chiffres des principaux articles d'importation

	1894		1895	
	LEI	%	LEI	%
Produits de l'industrie textile	142,927.699	34.09	111,913.710	36.74
Métaux et articles en métal	104,012.054	24.64	58,881.815	19.33
Produits coloniaux et fruits du midi	32,768.341	7.76	21,625.833	7.10
Cuir et articles en cuir	18,278.211	4.33	11,099.514	3.64
Minéraux et produits céra- miques	15,729.391	3.73	10,869.659	3.57
Matières combustibles et ma- tières bitumineuses	14,782.182	3.50	9,420.712	3.09
Papier, carton, cartonnage	14,242.035	3.38	11,465.355	3.77
Produits chimiques	13,154.469	3.11	11,806.450	3.88
Huile, graisse, cire	11,756.330	2.79	6,075.466	2.00
Sucre de canne et produits pharmaceutiques	8,645.760	2.05	7,408.627	2.43
Matières colorantes, cou- leurs et laques	8,153.321	1.93	6,645.135	2.18

Pour l'année 1896, nous n'avons pas pu consulter un tableau statistique détaillé; il n'est pas encore publié au moment où nous mettons sous presse; mais les sommes totales sont connues: 337,922.929 lei à l'importation (33,348.412 de plus que l'année précédente) et

324,056.652 lei à l'exportation (59,008.241 lei de moins qu'en 1895).

Pour ce qui concerne le commerce de la Roumanie avec les différents États de l'Europe, il ressort dans ses traits principaux du tableau ci-après.

I. *Exportation.*

	1896		1895		1894	
	LEI	%	LEI	%	LEI	%
Belgique . .	113,848.799	35.00	75,578.911	28.52	61,358.669	20.86
Angleterre . .	111,930.837	34.00	75,363.051	28.43	78,841.657	26.80
Autriche- Hongrie . .	33,213.704	10.00	42,065.759	15.87	42,838.315	14.56
Allemagne . .	17,003.088	5.20	26,154.176	9.87	58,084.025	19.75
Turquie . . .	11,589.742	3.36	10,267.529	3.87	19,532.075	6.63
Italie	10,340.207	3.20	10,631.334	4.01	3,895.584	1.33
France	8,788.631	2.75	5,682.183	2.15	10,044.633	3.42

II. *Importation.*

	1896		1895		1894	
	LEI	%	LEI	%	LEI	%
Allemagne . .	95,807.261	28.00	80,811.950	26.56	116,973.895	27.71
Autriche- Hongrie . .	92,852.988	27.00	86,297.882	28.33	114,805.028	27.19
Angleterre . .	73,367.473	21.00	58,983.998	19.36	84,829.087	19.91
France	25,882.602	7.60	25,598.997	8.48	34,219.033	8.11
Turquie . . .	13,059.402	3.90	12,003.603	3.94	16,316.586	3.37
Belgique . . .	9,888.653	2.90	14,719.278	4.82	22,492.314	5.33
Russie	8,121.061	2.40	9,505.037	3.12	9,122.710	2.16
Italie	7,834.734	2.30	6,089.093	1.99	8,073.915	1.91
Suisse	4,647.584	1.37	4,788.461	1.56	5,512.818	1.31

Malgré d'inévitables fluctuations et des régressions passagères, le commerce actif et passif de la Roumanie est allé toujours en augmentant. Le tableau ci-après révèle par des chiffres les fluctuations des récoltes, des prix et du marché d'une part, tout en permettant d'autre part de juger de la capacité de production et de consommation du pays :

ANNÉES	IMPORTATION	EXPORTATION	COMMERCE
	EN FR.	EN FR.	TOTAL
1880 . . .	255,336.415	218,918,878	474,255.293
1885 . . .	268,539.150	247,968.201	516,501.393
1890 . . .	362,791.054	275,958.415	638,749.469
1891 . . .	436,682.685	274,662.083	711,344.768
1892 . . .	380,747.296	285,384.057	666,131.353
1893 . . .	430,489.731	370,651.719	801,171.450
1894 . . .	422,142.287	294,198.384	716,340.671
1895 . . .	304,574.517	265,048.411	569,822.928
1896 . . .	337,922.929	324,056.652	661,979.581

Les intérêts du négoce roumain et de toute l'activité commerciale sont confiés aux Chambres de commerce, actuellement au nombre de huit. Cependant elles ne parviennent pas à rendre les services et à remplir leur but aussi complètement que celles de l'étranger, et cela pour deux raisons : d'abord parce que le droit d'élection et d'éligibilité, par les chambres de commerce, n'appartient qu'aux citoyens roumains, alors qu'une grande partie des négociants et des industriels sont étrangers ; ensuite la sphère d'action de ces Chambres de commerce est trop limitée, attendu qu'il leur manque tout droit d'initiative en la matière ; elles sont la plupart du temps soumises aux fluctuations politiques du jour. Il va de soi que dans ces conditions leur action ne saurait être que bornée.

XI. Chemins de fer. Postes et Télégraphes. Police des étrangers et Douanes

Une des plus brillantes conquêtes qu'ait faite la Roumanie en économie nationale, c'est son réseau de chemins de fer. A l'avènement du roi Charles I, elle ne possédait pas un kilomètre de rails ; en 1873 elle en avait 648, sur lesquels circulèrent cette même année 647.944 passagers et 371.454 tonnes de marchandises. De 1881, une date décisive dans l'évolution des chemins de fer roumains, à 1886, le réseau s'est élevé de 971 à 1470

kilomètres, pour s'accroître encore dans la suite jusqu'à 2409 kilomètres en 1889. En même temps que le réseau grandissait, le chiffre des transports augmentait; en 1889 il est de 2,354.363 personnes et de 2,645.321 tonnes de marchandises. Enfin dès 1895, l'administration des chemins de fer disposait (sans compter les lignes mortes et les doubles lignes très fréquentées entre Bucarest et Ploiesti) de 2625 kilomètres; de sorte que sur cent kilomètres carrés, il existe 2 kilomètres de chemin de fer, ou 5 kilomètres sur 10.000 habitants.

Les chemins de fer roumains, dont le budget se chiffre aux dépenses, en 1897, par 36,549.347 lei, représentent pour l'Etat une propriété d'un prix considérable; leurs revenus nets qui varient entre 11 et 14 millions, constituent une des principales recettes du fisc. Ajoutez que les docks et magasins de Braila et de Galatz dont les revenus ont produit, d'après les dernières statistiques officielles, 1,432.500 lei (contre 1,063.471 aux dépenses) sont rattachés à l'Administration des chemins de fer.

Depuis la fin de 1895, on a annexé également au service des chemins de fer le service maritime et fluvial. Ce dernier, surtout affecté au transport du sel, était de ce fait jusqu'alors rattaché à l'administration des Monopoles, sous la direction générale du Ministère des travaux publics. Il relève maintenant de l'Administration générale des chemins de fer.

Sans parler du trafic important sur le Bas-Danube, notons l'importance que va prendre le port de Constantza, depuis l'inauguration, au mois de septembre 1895, du pont de chemin de fer sur le Danube entre Fetesti-Cernavoda, une œuvre d'art des plus remarquables, due à l'ingénieur roumain, M. A. Saligny, et grâce à laquelle la Mer Noire se trouve reliée plus directement à la grande ligne du transit Ostende-Constantinople. Aussi le gouvernement roumain n'a-t-il pas tardé à organiser un service maritime spécial entre Constantza et Constantinople, qu'il développera encore dans la suite, en reliant les ports roumains de la Mer Noire avec l'Egypte et les

Echelles du Levant. Outre cela, rappelons qu'en 1897 a été inaugurée la ligne de Braila-Rotterdam desservie par l'Etat roumain, dont les trajets réguliers facilitent l'exportation des céréales roumaines, tout en assurant à un prix meilleur marché l'importation des charbons de Westphalie par les entrepôts de la Hollande.

Parallèlement à l'essor extraordinaire qu'ont pris les voies ferrées, aussi utiles au trafic qu'importantes stratégiquement, la Roumanie a vu se développer son réseau télégraphique qui, en 1896, comptait 6832 kil. de lignes. L'introduction des communications téléphoniques à l'intérieur de la capitale et de celle-ci avec les principales villes de province a également facilité d'une façon considérable les transactions commerciales. Faisant partie de l'union postale, la Roumanie a aussi beaucoup développé son système postal depuis le jour, où il a été réorganisé par deux délégués envoyés de Suisse, M. M. Jeanrenaud et Schneider. En 1894, il existait déjà 3176 bureaux de poste. Tous les perfectionnements possibles ont été introduits depuis dans ce service, de sorte que les recommandations qu'on lit encore dans les guides Meyer de n'envoyer que des lettres recommandées en Roumanie, ne doivent guère être prises à la lettre. Dans les villes surtout, le service postal ne laisse rien à désirer comme exactitude, promptitude et ponctualité.

Bien que l'établissement des étrangers dans les communes rurales soit sujet à quelques restrictions, il faut s'empresse d'ajouter que ces restrictions sont moins dirigées contre les étrangers proprement dits que contre les Israélites indigènes, privés des droits politiques roumains. A part l'obligation de présenter un passe-port à la frontière et, le cas échéant, celle d'exhiber des certificats d'identité, les voyageurs et les étrangers circulent librement dans le pays. Il n'est nullement question, comme en Alsace par exemple, d'inscription obligatoire à la police. On peut dire que l'étranger qui ne se met pas en contravention avec les lois du pays, jouit en Roumanie d'une liberté plus large que partout ailleurs.

La loi ainsi nommée sur les Etrangers de 1881 attribue il est vrai au Conseil des ministres le droit d'expulser du pays dans les 24 heures, sans articuler de motifs spéciaux, tout étranger dont la présence paraît préjudiciable à l'ordre et à la sécurité publique, ainsi qu'aux intérêts généraux de l'Etat. Mais cette loi qui laisse assurément trop de latitude au bon plaisir administratif, était dirigée à l'origine surtout contre les vagabonds et les agents politiques, et n'a guère été appliquée depuis sa mise en vigueur que dans des cas exceptionnels, et non sans soulever chaque fois une vive opposition de la part de la presse indépendante. Il s'agissait en général de faire passer la frontière à quelque journaliste, devenu gênant au parti détenant le pouvoir.

Ce qui est plus compliqué que la police des étrangers, c'est la manipulation douanière. Qui n'est pas au courant des usages du pays risque fort de perdre à dédouaner à la poste ou à la gare des demi-journées sans arriver à libérer les colis qui lui sont destinés. Aussi fera-t-il bien pour échapper à ces désagréments, de confier cette opération à un agent du métier, expert en la matière; il s'épargnera ainsi de l'argent, du temps et beaucoup de mauvais sang.

XII. La Langue et la Littérature

C'est un phénomène assez curieux que de trouver, à l'extrême Orient, entourée de populations slaves et touranniennes, une agglomération d'environ 10 millions d'âmes (en comptant les Roumains de Transylvanie et du Banat) qui parlent une même langue néo-latine, sœur de l'italien, de l'espagnol, du provençal, du français, du portugais et du romanche.

Nous avons expliqué dans notre premier chapitre comment les légions romaines ont apporté dans ces contrées le latin rustique qui a donné naissance à la langue roumaine; mais nous n'avons pas dit comment

il se fait que ces mêmes légions ont habité tant d'autres pays de l'Orient danubien et balcanique sans y implanter leur langue comme langue nationale, ni en Serbie, ni en Hongrie, ni en Bulgarie, ni en Turquie.

Il y a là un problème, qui n'est peut-être pas résolu encore, dont il faut chercher la solution très probablement dans cette loi d'assimilation linguistique d'après laquelle la conquête romaine n'est parvenue à introniser sa langue que partout où elle a trouvé un substrat de population celtique, capable de la recevoir. Il n'est en effet pas d'exemple que les Romains aient pu romaniser des Slaves, des Germains ou des Sémites ¹⁾.

Tout porte donc à supposer que les populations de la Dacie qui se sont assimilées la langue, les mœurs et jusqu'à l'esprit romains, étaient de race celtique. Ce qui corrobore cette manière de voir, c'est la quantité d'anciens noms géographiques qui sont évidemment d'origine celtique, tels que Galatz, apparenté avec Galata, Galles, Caraïman (la grande montagne), dont le nom se retrouve, toujours celtique, dans l'Asie Mineure et désigne aussi un des pics de l'Auvergne, et qu'on retrouve encore dans le nom d'une grande famille, les Caraman-Chimay.

Quelles que soient les circonstances historiques et ethniques qui ont conditionné la formation de la langue roumaine, il est certain que cette langue est par son étymologie, sa phonétique et sa syntaxe une langue romane, malgré l'intrusion dans le vocabulaire de mots slaves, turcs, grecs et autres, empruntés aux nations voisines avec lesquelles le peuple roumain a été et est encore en contact.

A en croire les historiens, la première mention de la langue roumaine remonterait à l'an 571, où des Roumains, luttant contre les tribus Avars dans les contreforts de l'Hémus, furent battus par celles-ci et prirent la

¹⁾ Si l'on voulait nous citer l'exemple des Francs, nous répondrions que cette tribu germanique n'est devenue française de langue que par l'intermédiaire de Celtes latinisés déjà.

fuite aux cris de : *tórna! tórna! fratre*. Si les historiens byzantins, relatant ce fait, disent vrai, nous aurions là la preuve que la langue roumaine, déjà formée au VI-me siècle, est plus ancienne en somme que les autres langues néo-latines, et il a bien fallu qu'elle fût déjà solidement constituée et formée dans le peuple, pour qu'elle ait pu résister, du IX-me au XVII-me siècle, à la langue slave qui, par l'Eglise et l'administration, menaçait de la supplanter. Mais quand même le clergé et les classes dirigeantes employèrent le slavon, le peuple resta fidèle à la langue de ses ancêtres; et comme le dit déjà l'historien Boniface «les Roumains, persécutés par les Barbares, ont toujours plus lutté pour leur langue que pour leur vie».

La culture étant entre les mains du clergé, on s'explique que les Roumains aient aussi abandonné l'écriture latine pour adopter l'alphabet cyrillique qui était celui des livres ecclésiastiques et des classes qui écrivaient. Ce n'est que ce siècle-ci que l'on est revenu à l'alphabet latin.

Il va sans dire que la langue populaire, tout en conservant sa vie à part, a été fortement influencée par la domination de la langue slavonne. Il est à remarquer notamment que tous les termes, sauf de rares exceptions, se référant aux choses religieuses et aux choses agraires, sont restés slaves.

Une impulsion nouvelle a été donnée à la langue roumaine, grâce aux luttes religieuses du XVI-me siècle pendant lesquelles réformateurs et catholiques de la Transylvanie s'occupèrent de publier des ouvrages de propagande. Ce sont les luthériens saxons qui tout d'abord ont créé en Transylvanie des imprimeries ayant des caractères cyrilliques, et le premier livre roumain qui fut publié, est un catéchisme imprimé à Hermannstadt en 1544 et un second à Kronstadt en 1559. En Moldavie, le moine Macarie avait, d'après Haşdeu, imprimé en 1512 un Evangile en slavon. Mais la première typographie roumaine n'aurait été créée qu'un siècle plus tard, vers 1640, sous le règne de Vasile-le-Loup.

En Valachie, il avait déjà existé des typographies au XV-me siècle dans les monastères. A partir du règne de Mathieu Bassarab, on en voit surgir de nouvelles: en 1632 à Govora, en 1642 à Campulung, en 1652 à Tîrgovist, en 1678 à Bucarest et en 1698 à Rimnic-Valcea, où ont été imprimés des livres de religion, de droit et d'enseignement.

Il va de soi que les monuments les plus anciens que l'on trouve en langue roumaine sont des écrits religieux ou d'anciennes chartes, surtout intéressants au point de vue de la langue qui, plus elle est ancienne plus elle renferme d'éléments slavons.

Sans nous arrêter à ces ouvrages dont la liste serait longue, il convient de citer, comme premier monument de la littérature profane, les anciens chroniqueurs qui écrivent, eux, une langue roumaine qui se ressent moins du slave ecclésiastique. Au premier rang parmi ces historiens figurent *Nestor et Grégoire Ureche*, le père et le fils, tous deux d'origine noble. C'est à eux qu'on doit l'ancienne chronique *Les Princes de Moldavie et leur vie*, racontant l'histoire de cette principauté de 1359 à 1595, de la domination du prince Dragosch à Aron-Voda-le-Cruel. Cette histoire, une savante compilation, s'élève souvent à un point de vue plus large, et a servi de base et de point de départ à une autre chronique qui lui fait suite, celle de *Miron Costin* (1630—1691) qui va de l'année 1594 à 1661 et raconte la vie des princes moldaves de Aron-le-Cruel à Stefanița. Outre cet ouvrage et des poésies, ce savant écrivain qui avait fait ses études à Bar en Ukraine, a publié encore un livre sur la Moldavie, dont il retrace l'histoire en sept chapitres depuis Trajan à Dragosch. Après avoir été mis à mort par l'ordre de Constantin Cantemir, il eut pour successeur son fils *Nicolas Costin* (1660—1712) qui a continué l'œuvre de son père de 1661 à 1712. Sans mentionner tous les chroniqueurs qui ont suivi, il convient de citer encore quelques personnalités très remarquables: *Démètre Cantemir* (1673—1723) prince de Moldavie et écrivain de race à qui l'on doit:

en néo grec une *Histoire des Brancovan et des Cantacuzène*, traduction d'un ouvrage allemand, en latin une *Histoire de l'Empire ottoman*, et en roumain une *Chronique des anciens temps Romano-Moldo-Valaques*; *Constantin Cantemir*, fils du précédent et auteur d'une *Histoire de la création avec des observations physiques*, et de deux ouvrages sur le mahométisme; enfin *Axente Uricarul*, le continuateur de Nicolas Costin pour l'histoire des princes de Moldavie de l'an 1712 à 1716.

Vers la fin du XVIII-me siècle, *Samuel Klein* dont le nom traduit en roumain était Micoul, écrivit une *Histoire des Roumains* très complète; à cette même époque vivait le plus grand de tous les chroniqueurs roumains, *Georges Shincăi*, qui a laissé à côté de beaucoup d'autres ouvrages une *Chronique des Roumains et de plusieurs autres peuples* en 3 vol. in folio; puis *Enache Vacaresco*, un polygraphe et philologue qui s'est distingué aussi bien par son *Histoire des Sultans turcs* que par ses études sur la grammaire et la prosodie roumaines, ainsi que par ses poésies, que nous retrouverons tout à l'heure.

Avec Enache Vacaresco, nous abordons la pléiade des hommes de lettres qui, après le règne des Phanariotes où le grec avait été mis à la mode, ont réintégré la langue et la littérature roumaines dans leurs droits. A la tête de cette vaillante phalange d'initiateurs, il faut placer *Georges Lazar* (1779—1822) qui, originaire de Sibiu, s'en vint vers l'âge de vingt ans, après avoir fait d'excellentes études à Vienne, se fixer à Bucarest où il fut le réorganisateur du lycée Saint-Sava, la première en date des écoles supérieures à Bucarest. Quelques années après, *Eliade Radulesco* (1802—1878) lui fut adjoind comme professeur et comme remplaçant dès 1823. Trois ans plus tard, ce dernier, déjà très actif comme écrivain, abandonna l'enseignement pour se vouer uniquement à la littérature Polygraphe d'une vaste érudition, vulgarisateur versé dans les langues classiques et modernes, publiciste d'une grande activité, il a été pour la Roumanie une sorte de Herder ou de Lessing. Très

nombreux et tout aussi variés par leurs sujets, ses ouvrages constituent toute une bibliothèque, où la poésie antique et contemporaine, la mythologie, la philosophie, l'histoire des religions, les questions de morale, d'art et de droit sont tour à tour exposées dans une langue roumaine qui affecte le plus possible, en réaction contre le grec des Phanariotes, des formes latinisantes. C'est dans ces publications que les Roumains de la première moitié de ce siècle ont appris à aimer et à cultiver leur langue maternelle. Inutile d'ajouter que tout ce qu'il y avait alors de gens de lettres, s'est associé à ce mouvement, en collaborant aux revues et aux journaux divers qu'Eliade Radoulesco a fondés et lancés; le *Courrier roumain* (1828—1848), le *Courrier des deux sexes* (1837—1841, 1860—64), la *Bibliothèque portative* (1859—60), le *Cours de poésie générale* par lequel il a fait connaître à ses contemporains Byron, Cervantès, Lamartine, Molière, Voltaire, Al. Dumas, Georges Sand, cours qui a quelque analogie avec le *Lycée* de de la Harpe.

Tandis que Lazar, Eliade Radoulesco et leurs adeptes donnaient, à Bucarest, cette impulsion nouvelle aux lettres, le Dr. *Georges Asachi*, (1788—1871) en faisait autant, à Jassy, comme directeur de l'école vasilienne. Esprit très cultivé, aussi distingué dans les sciences qu'il étudia d'abord que dans les lettres où il excella, il fut également un semeur abondant d'idées, s'adressant par ses manuels à la jeunesse studieuse, par ses pièces de théâtre et ses poésies aux gens du monde, et par son calendrier (1848—1847) plein de notes instructives, aux classes plus larges de la population. Il eut, comme Lazar, un puissant appui en *Saulesco* (1798—1837) dont la courte existence a été bien remplie de travaux en prose: sur l'histoire, la rhétorique, la logique, la morale, la statistique et d'ouvrages en vers, fables, poésies et pastorales.

Parmi les prosateurs de cette première période de la renaissance roumaine, il faut citer encore *Nicolas Balcesco* (1815—1842) pour sa belle *Histoire des Rou-*

mains sous Michel-le-Brave; Ț. Maioresco (1811—1864) pour ses écrits sur la langue roumaine; Fierre Poenaru, A. T. Laurian et Gabriel Monteano pour leurs travaux historiques, scientifiques et lexicographiques.

Parmi les hommes d'une génération un peu plus récente, il convient de citer au premier rang le grand homme d'Etat, *Michel Cogalniceano (1817—1892)*, qui est l'auteur de nombreux écrits politiques et historiques. Après avoir fait de brillantes études à Berlin et à Paris, il rentra au pays où il se distingua par la précocité de son talent. A vingt ans, il publia à Berlin ses trois premiers livres, *La langue et la littérature roumaine, Esquisses sur les mœurs et la langue des Tziganes, Histoire de la Valachie et de la Moldavie*. A partir de 1845, il entreprend de rééditer les anciennes chroniques de sa patrie, tout en s'occupant activement du mouvement politique, comme promoteur de l'union des Principautés et membre influent du *Divan ad hoc*. Plusieurs fois ministre sous le prince Couza, puis sous le règne du Roi Charles; orateur émérite, académicien érudit, diplomate habile, il a laissé le souvenir d'une des plus belles intelligences et d'une des plus vaillantes plumes de la Roumanie naissante. Il a beaucoup contribué à remettre en honneur les études historiques et les lettres roumaines.

On ne saurait le citer sans se souvenir aussi de son ami *Jean Ghica*, le futur prince de Samos (1814—1897), également un des coryphées du mouvement national de 1848. Professeur, homme d'Etat, diplomate, ministre, il est célèbre en littérature surtout par ses *Entretiens économiques*, écrits avec autant de bon sens que d'esprit, un vrai trésor d'aperçus et d'observations sur la Roumanie d'alors. Intimement lié avec Vasile Alexandri dont nous parlerons tout à l'heure, il a entretenu avec celui-ci une correspondance très active roulant sur des questions de littérature, d'art, de politique et de philosophie, une correspondance qui nous donne une aussi haute idée de l'homme que de son intelligence.

Avant de passer aux auteurs qui ont illustré la seconde moitié du siècle, nous devons mentionner également les poètes des premières décades, contemporains des prosateurs que nous venons de citer.

En tête de cette liste figure *Œ. Vacaresco* (1786—1863) qui, élève de Lazar, patriote zélé, a inauguré la poésie roumaine moderne, en publiant dans une langue poétique, aussi souple que variée, une série de poésies, d'un souffle religieux et national. Comme traducteur, il a fourni au théâtre plusieurs pièces.

Il en est de même de *Constantin Aristie* (1798-1880) qui s'est surtout plu à rendre en roumain les pièces classiques d'Alfieri. Plus fécond que lui, Asachi, déjà cité comme prosateur, a été un des premiers à s'inspirer, pour le théâtre, de sujets nationaux, comme le prouvent ses drames *Elena Dragosch*, *Pierre Raresch* et ses comédies-vaudevilles, le *Fils perdu*, le *Pédagogue*. Un poète qui traduit bien l'âme roumaine, c'est *Antoine Pann* (1797—1854) dont les vers sont encore très aimés aujourd'hui, jusque dans le bas peuple. Il s'en est tenu à la poésie populaire, aux thèmes traditionnels qu'il a repris et rénovés, tout en restant fidèle à l'esprit du modèle.

A mentionner également *C. Negruzzi* (1808—1868) qui, ami de Cogalniceano et d'Alexandri, a surtout travaillé pour le théâtre de Iassy, où il a fait connaître les tragédies de l'Étranger, tout en composant aussi des pièces originales, surtout des comédies, telles que les *Deux Paysans*, la *Muse de Bourdoujeni*. Il a laissé, à côté de traductions des ballades de Victor Hugo, du *Shah noir* des Pouschkin, des satires d'Antioche Cantemir (celles-ci en collaboration avec A. Donicio) des poésies originales et des nouvelles et scènes historiques en prose: *Alexandre Lapoushnéanou*, le *Roi de Suède*, *Sobieski et les Roumains*. Ses œuvres complètes ont été publiées par les soins de son fils, l'Académicien actuel J. Negruzzi. Quant à *Alexandre Donicio* (1806—1866), il est plutôt connu par ses fables et ses traductions de Pouschkin que par ses autres poésies. Un auteur plus

abondant peut-être que original, c'est *Alexandre Pelimon* qui a cultivé tous les genres, lyrique, épique et dramatique. Il est aussi le traducteur de plusieurs œuvres de Lamartine (*l'Homme*), de Bernardin de St. Pierre (*Paul et Virginie*) et d'Alexandre Dumas (*les Trois Mousquetaires*). Son œuvre embrasse une centaine de volumes : romans, drames, poèmes, tous écrits avec une remarquable facilité et inspirés d'un patriotisme ardent. Notons encore *César Boliac*, un patriote fervent qui a mis sa plume au service de la cause nationale et de la patrie renaissante ; savant archéologue, poète distingué, écrivain d'un style très ferme et très alerte, il fut un des prosateurs les plus brillants et mérite aussi une place à part comme un des fondateurs du journalisme roumain.

Nous arrivons ainsi à l'époque contemporaine, c'est-à-dire à la deuxième moitié du XIX-me siècle, une période de renaissance littéraire des plus florissantes. Cette évolution a marché de pair avec le mouvement national qui a abouti, grâce à la sage et patiente énergie du roi Charles I, à créer la Roumanie moderne, libre et indépendante.

Les succès politiques une fois remportés, les hommes de lettres ont pu se livrer plus complètement à leurs travaux. Ainsi est née cette pléiade d'écrivains et de poètes qui fait la gloire de la Roumanie contemporaine. L'initiative a été donnée par un groupe de jeunes gens qui, sous le nom de *Funimea* (Jeunesse) s'est constitué à Jassy. Il s'agissait avant tout, après les luttes pour l'indépendance, de travailler à la réorganisation politique du pays à l'intérieur ; la littérature ne s'ajouta que par surcroît à ce programme. L'organe de cette vaillante petite phalange fut une revue qui fit époque : les *Convorbiri literare* (les Entretiens littéraires) qui vivent encore aujourd'hui, mais sans avoir l'importance d'une revue de combat qu'ils avaient alors.

Quant à la langue proprement dite, ce périodique prit pour source principale la langue populaire et proclama le principe de l'orthographe phonétique. Quant

aux idées, elle tendit à créer une littérature vraiment nationale par son inspiration et ses sujets, sans rester fermée pour cela aux influences étrangères, mais en s'appliquant à se les assimiler.

Le critique principal des *Convorbiri* était déjà M. Titus Maioresco qui par ses livres est devenu un directeur littéraire et un initiateur d'une prépondérance marquée sur l'esprit de la jeunesse. Le philosophe du groupe était M. V. Conta, mort depuis, qui a acclimaté en Roumanie la philosophie allemande de laquelle il est parti, notamment de Schopenhauer pour élaborer une nouvelle métaphysique. A ceux-ci se rattache comme *magister linguae*, M. P. Hasdéou, le grand philologue et polygraphe roumain, le Littré vivant de la Roumanie.

L'impulsion donnée a été continuée surtout par l'*Académie roumaine* fondée en 1879 et issue de la *Société académique* qui date de 1866.

Parmi les prosateurs éminents de cette génération, notons encore M. Al. Xénopol dont l'*Histoire des Roumains* en 7 volumes a été résumée par l'auteur lui-même en français et publiée en deux volumes qu'on ne saurait assez recommander aux lecteurs français qui veulent avoir une idée un peu complète de l'histoire roumaine; puis M. A. Odobesco mort récemment dont les ouvrages d'archéologie et d'histoire comptent parmi ce qu'il y a de plus distingué comme langue et comme érudition dans la littérature roumaine; M. Gr. Tocilescu, son successeur, s'est surtout fait connaître par ses études sur les antiquités romaines, trouvées dans le pays, en particulier à Adam Klissi; M. P. S. Aurelian qui a été un des promoteurs de l'économie nationale, tant par ses livres que par ses articles parus dans la revue qu'il dirige; enfin les académiciens, M. J. Kalindéro dont les traités juridiques (en partie écrits en français) et les études d'archéologie romaine sont fort estimées, enfin MM. Marion Florian, Burada et Sbiera dont les ouvrages sur le folklore roumain font autorité; j'en passe et des meilleurs, pour arriver aux romanciers et aux poètes.

Au premier rang figure *Basile Alexandri* (1821-1890) qui, après d'excellentes études en France et en Italie, rentra dans le pays où il prit une part très active au mouvement littéraire et politique. Comme poète, il tourna surtout son attention vers la poésie populaire dont il s'inspira, comme Uhland l'a fait en Allemagne. En 1844 il fut appelé avec Cogalniceano et Negruzzi à la direction du théâtre de Jassy, scène pour laquelle il se mit aussitôt à composer plusieurs pièces qui enthousiasmèrent le public.

Parmi les principaux ouvrages publiés par Alexandri, il faut citer, pour la première partie de sa vie (1842—52), les *Doïnes*, sortes de complaints et de cantilènes dans le ton populaire; puis en deux éditions, une en roumain, l'autre en français les *Ballades et Chants populaires de la Roumanie*; pour la seconde partie (1852—62), les *Perles* (Margaritarele) qui chantent comme les *Doïnes*, l'amour, la nature; pour la troisième (1862—75) les *Pastels*, une série de tableaux champêtres et idylliques, d'une finesse de touche très délicate et qui marquent l'apogée du génie lyrique du poète; pour la quatrième (1875—1891) les *Légendes*, poèmes épiques dans lesquels il a dit les traditions et les mythes nationaux.

Très apprécié comme diplomate — il fut pendant de longues années le représentant de la Roumanie à Paris, — Basile Alexandri est surtout connu à l'étranger par son *Ode aux races latines*. On se souvient qu'il remporta avec ce poème, au concours des langues romanes à Montpellier, le premier prix sur 46 concurrents. Aussi cette ode fut-elle bientôt traduite dans toutes les langues.

Quant au théâtre d'Alexandri, il se compose de plusieurs pièces de genres divers, comme *Ovide*, drame antique, la *Fontaine de Fouvence*, comédie antique, *Despot-Voda*, drame historique, et de nombreuses comédies parmi lesquelles les *Sangsues du village*, *Boyards et Parvenus*, *Deux morts vivants*, etc.

Par la belle langue limpide et facile qu'il a em-

ployée et par l'influence durable qu'il a exercée sur tout le mouvement littéraire roumain, Alexandri restera une des personnalités dominantes de la Roumanie contemporaine.

Aussi célèbre en son temps, mais plus oublié, *Dém. Bolintineano* (1826—1873) s'est également distingué comme poète lyrique, satirique, romancier, voyageur et dramaturge. D'une fécondité extraordinaire, il a aussi publié quelques ouvrages en français, notamment les *Brisés d'Orient* et les *Chants du Bosphore* qui trahissent l'influence de Lamartine et de Victor Hugo.

A côté de lui, *Gr. Alexandresco* (1812—1886) mérite également d'être cité pour ses poésies, ses épîtres et ses fables dont un grand nombre sont devenues anthologiques.

Nommons encore *G. Sion* pour ses *poésies*, ses *souvenirs* et ses diverses traductions du théâtre français; puis *V. A. Ureche*; historien par droit de race, romancier, nouvelliste et dramaturge par surcroît, il a déjà à son actif une œuvre considérable qui fait autant d'honneur à la vaste érudition de l'auteur qu'à son talent en général.

Quant à *M. Ț. Negruzzi*, il n'a fait que marcher sur les brisées de son père en maniant la plume avec beaucoup d'aisance, de sagacité et d'esprit. Outre des œuvres originales d'un style très pur, il s'est aussi plu à traduire en roumain les principaux drames de Schiller. Longtemps directeur des *Convorbiri literare*, il a combattu, à côté de *M. Maioresco*, pour la littérature et la langue nationales. Comme tel il a aussi été un des défenseurs de *Michel Eminesco* qui semble tenir, après Alexandri, la plus grande place dans le mouvement littéraire de la Roumanie. C'est lui en effet qui est devenu l'initiateur de la nouvelle génération à une poésie plus savante, prenant moins la muse populaire pour source d'inspiration que la philosophie, la psychologie et l'érudition. Par tous ces côtés, Eminesco se rapproche de Léopardi dont il a le pessimisme et l'àpre ironie, en même temps que le charme d'une langue raffinée et recherchée. Son

œuvre qui tient en deux volumes, se compose de poèmes et d'un roman *Pauvre Dionis*; mais si peu volumineuse qu'elle soit, elle est de celles qui ne périront point.

Après lui, il convient de citer *Al. Macédonski*, également un innovateur, très parnassien de forme et et d'idées, et le chef d'un nouveau groupe opposé à celui d'Eminesco, tandis que *M. Al. Vlahoutza* semble continuer ce dernier à sa façon, en poète d'un souffle élevé, en romancier d'une psychologie pénétrante. Le critique de cette nouvelle génération est *M. Dobrogeano-Gherca*, un lettré plus érudit que délicat et qui malgré son doctrinairisme n'a pas exercé sur les esprits une influence aussi considérable que *M. T. Maioresco* sur la génération précédente.

A côté d'eux, énumérons encore *M. V. D. Paun* comme poète lyrique et élégiaque, *M. B. Delavrancea* comme novelliste et enfin *M. M. Cosbuc* qui semble suivre les traditions d'Alexandri en restant fidèle aux thèmes populaires tout en les élargissant par des inspirations prises aux grandes littératures, notamment à celle de l'Inde antique. Pour finir il nous reste à signaler *M. F. L. Caragiale*, une sorte de Labiche roumain, auteur de plusieurs comédies d'une verve géniale, d'une drôlerie endiablée et d'une justesse d'observation des plus frappante; *M. D. Zamfiresco* aussi distingué comme poète que comme romancier; *M. R. Rosetti*, un lyrique très délicat qui rappelle Sully-Prudhomme; *M. C. Bacalbaşa*, un dramaturge qui promet à en juger par sa pièce, *Mort sans cierges*; *M. V. A. Urechia* fils, un feuilletonniste et conférencier de beaucoup d'esprit; *M. A. Stourdza* qui a écrit des études historiques, philosophiques et sociales en roumain, mais s'est surtout fait connaître par des poèmes en langue française; *M. Radulesco-Motru* en passe de se faire un nom comme vulgarisateur de la philosophie psychologique de l'Allemagne; *M. Petrashcou*, un critique judicieux et directeur d'une des meilleurs revues roumaine *Littérature et Art* etc.

Cette liste de noms que faute de place j'ai dû

beaucoup abrégé, suffira cependant à faire voir combien le mouvement littéraire roumain est varié.

Mais il est une littérature dont nous avons à peine parlé jusqu'ici, c'est la littérature populaire, le folklore qui mérite bien que nous lui consacrons quelques lignes.

Antérieure à la littérature écrite, la littérature orale a été éclipsée peu à peu, il est vrai, par la nouvelle venue et reléguée, chez les nations civilisées, avec les dialectes et les vieux usages, à l'arrière-plan. Mais bien qu'elle ait été longtemps méconnue — et qu'elle soit encore mésestimée par beaucoup de gens qui se disent instruits, — c'est elle qui fut cependant l'inspiratrice originelle de sa triomphante rivale.

Comme les langues littéraires ont surgi des dialectes, ainsi les lettres classiques sont nées des littératures populaires qui, à ce titre déjà, paraissent dignes de quelque intérêt. Et les savants qui, depuis le siècle passé, ont pris soin de recueillir en tous pays les vestiges du folklore, ont fait une œuvre aussi utile à la science que profitable à la littérature.

Or il n'est peut-être pas de peuple en Europe qui ait un patrimoine mythologique plus riche que les Roumains et chez lesquels les traditions indo-germaniques se soient conservées avec plus d'intégrité que chez eux¹⁾. Ils possèdent une poésie populaire d'une valeur incomparable, un trésor de chants et de récits à rendre jalouses les nations les mieux dotées à cet égard. Et ce qui donne un attrait non pareil tant aux contes qu'aux chants populaires roumains, c'est leur tenue épique. Certains passages rappellent Homère, tant ils sont touchants, sublimes et simples; d'autres font songer aux romans d'aventure, tant ils sont chevaleresques et merveilleux; l'ensemble enfin fait presque toujours l'impression de quelque fragment d'épopée.

¹⁾ Pour les contes roumains voir Jules Brun et Léo Bachelin : *Sept Contes roumains*. Firmin Didot, Paris, 1894.

La poésie populaire roumaine — les lecteurs français pourront s'en faire une idée en parcourant les livres d'Alexandri — renferme plusieurs espèces de poèmes : des *doïnes*, sortes de complaintes amoureuses ; des *colindes*, espèces de cantilènes profanes ou religieuses chantées dans diverses circonstances, à Noël, à Pâques ; des *strigatouri* qui par leur allure se rapprochent du genre satirique ; enfin les *légendes* qui sont des poèmes épiques ayant un fond historique ou mythologique. Toutes ces diverses catégories de poésies populaires ont été recueillies par un savant roumain M. G. D. Teodoresco dans un volume intitulé *Poésie populaire roumaine* ¹⁾ A ces chants, ajoutez aussi les drames populaires de la Noël, le *Vicleïm*, un mystère de la Nativité encore rudimentaire et le *Feu des marionettes* dont il est suivi, *sotie* à la façon des farces et moralités du moyen âge, mais jouée par des poupées.

Du folklore relève également toute une série d'us et de coutumes qui accompagnent la naissance, le mariage, la mort, les fêtes du solstice et les jours saints. L'Étranger, s'il en a l'occasion, ne manquera pas d'assister à une noce roumaine, très pittoresque surtout à la campagne.

La place nous fait défaut pour entrer dans les détails et nous devons nous borner à signaler ce côté extrêmement pittoresque de la vie roumaine sans nous y attarder. Les lecteurs français qui désireraient de plus amples informations à cet égard, consulteront avec fruit l'ouvrage de N. de Blaremborg, les *Lois, Institutions et Mœurs de la Roumanie*.

¹⁾ C'est là que M. Jules Brun a pris le texte des poèmes qu'il a traduits en vers français dans le *Romanéro Roumain* qui peut donner une idée de la poésie populaire roumaine, malgré les inexacitudes et les belles infidélités du traducteur.

XII. Les Beaux-Arts

ARCHITECTURE. SCULPTURE. PEINTURE.

Architecture. La Dacie, devenue romaine, a été, comme toutes les provinces de l'Europe, munie de chaussées, d'aqueducs, d'œuvres de défense et d'édifices publics, dont il subsiste encore quelques vestiges. Sans nous arrêter à ces restes, — thermes, amphithéâtres, camps fortifiés, — signalons au moins le monument le plus remarquable de cette première période, le *Tropeum d'Adam Klissi*, une vaste construction circulaire s'élevant sur une éminence, ornée de bas reliefs d'un style un peu fruste, mais rappelant comme sujets ceux de la Colonne Trajane. Au sommet du monument, se terminant en un cône très évasé, se dressait un trophée, signe de la conquête victorieuse des Romains, proclamant aux yeux des Daces subjugués, la puissance de Rome, par une de ces constructions imposantes comme les Romains conquérants aimaient à en ériger aux yeux des barbares stupéfaits.

Après la période romaine vint celle des invasions barbares qui n'a laissé que des ruines; puis celle des immigrations slaves. Dépendante tour à tour du patriarcat de Byzance ou de celui d'Ohrida, l'Eglise roumaine est cependant restée slave avant tout de langue, de rite, de culte. Il faut néanmoins noter que nombre des premiers monastères élevés dans le pays, comme Neamtzou, Bistritza, Motrou, Voditza, Tismana (1372 par Rodolphe-le-Noir) ont été fondés par des caloyers trans-danubiens Bulgares ou Serbes réfugiés dans le pays et c'est pour cette raison que ces monastères ont un aspect particulièrement slave.

Quant à l'architecture des églises, elle dérive assurément de l'architecture byzantine qui a rayonné de Constantinople sur tout l'Orient chrétien.

Mais si l'on tient compte des différences de style qui distinguent les monuments religieux de la Moldavie de ceux de la Valachie, on reconnaitra facilement que

l'architecture religieuse a suivi des tendances et des influences diverses en deçà et au-delà du Milcov.

On remarquera, pour le dire tout de suite, que, en Moldavie "influence prépondérante sur les formes, le style, la décoration n'appartient pas au byzantinisme pur et simple, mais à un byzantinisme retour de Russie, ayant emporté de là-bas, avec lui, des éléments d'un Orient plus lointain, — caucasiens, arméniens, persans — tandis qu'en Valachie, les architectes, plus rapprochés de Constantinople, se sont inspirés d'un style byzantin beaucoup moins altéré par des contacts hétérogènes.

Pour se rendre compte de ces deux courants, le byzantin russe qui prédomine en Moldavie, et le byzantin constantinopolitain qui a été plus fidèlement gardé en Valachie, il suffirait de comparer la cathédrale de Curtéa d'Argesch avec l'église des Trihierarques de Jassy.

Il saute aux yeux que cette dernière a conservé, dans le motif des canthares qui ornent la frise de l'église, ainsi que dans toute l'ornementation de la façade, des éléments persans, tandis que la première conserve dans les encadrements et les fermetures de fenêtres, des rinçaux byzantins, tout au plus compliqués de reminiscences arabes.

Malgré le luxe qui la distingue, la Cathédrale de Curtéa d'Argesch ne diffère pas sensiblement, comme type, des autres églises du pays. Le plan a beau dessiner une croix grecque, irrégulièrement élargie sur les bas-côtés, la vêtue décorative être plutôt orientale que byzantine, l'élévation présenter que des anomalies, — ne serait-ce que les deux tourelles en torsades, dont il existe d'autres exemples dans la région, — ce bijou de marbre et d'or est quand même une *biserica*, mais de rang princier, plus élégante de lignes, plus magnifique de structure que ses humbles sœurs villageoises.

Loin de la fumée des villes, dans le large paysage qui l'entoure, en face d'un horizon de montagnes d'une grâce presque italienne, elle prie sous le grand ciel, dans la solitude, belle comme un «fragment de soleil», selon l'expression populaire; et nous ne connaissons point en

Europe de monument religieux — si ce n'est peut-être le campanile florentin de Giotto — où l'élégance du décor s'unisse avec autant de charme à la solennité des lignes. Aussi bien n'en est-il point qui présente un style à la fois plus composite et plus harmonieux.

Qui, en effet, examinera de bas en haut la façade, depuis les trèfles arabes du balustre de marbre qui protège la base jusqu'aux diadèmes grecs foliolés et aux croix d'or qui couronnent les dômes, trouvera aux fenêtres inférieures des encadrements byzantins et syriaques; puis au-dessus du robuste tore qui ceinture l'édifice, ces encadrements deviendront plus délicats, se compliqueront d'arabesques persanes, telles qu'on les rencontre, paraît-il, en Arménie, d'où probablement les ont apportées les architectes de Curtea d'Argesch. Dans cette ornementation purement linéaire qui anime les façades, enrichit les corniches, s'épanouit sur les toitures, l'iconographie chrétienne a enchassé ses symboles primitifs, la vigne eucharistique et la colombe mystique. Cent fois répétée, celle-ci se penche, une clochette au bec, sur toutes les rosaces qui ornent les colonnes décoratives de l'étage supérieur, rappelant à la fois Noé sauvé et Jésus sauveur, — soit qu'elle figure l'avènement au monde du Messie conçu du Saint-Esprit, soit qu'elle représente, comme dans les catacombes, l'avènement du Christ dans les cœurs, après le grand déluge de larmes des persécutions.

Les quatre coupoles de l'église — la plus haute dressée sur le chœur, la seconde sur la nef et les deux plus petites aux angles du narthex — s'étagent en perspective derrière le canthare ou baptistère, également dentelé de marbre, et portant sur quatre colonnettes exquises son large chapeau précieux et bizarre à la fois. Ce hors-d'œuvre placé exceptionnellement en face de l'église accentue encore la note sarasine qui se dégage de tout l'édifice, de la porte d'entrée surtout; mais nos yeux se rassurent bien vite en y retrouvant, non pas le croissant, mais la eroix qui profile ses triples bras sur

les belles lignes calmes, infiniment douces et tristes, des montagnes bleues.

L'intérieur aussi est plus oriental que dans la généralité des *bissériques*. On traverse d'abord le narthex, pour pénétrer par une seconde porte dans une forêt de hautes colonnes rougeâtres, rappelant presque les pilônes égyptiens. L'impression va grandissant jusque sous la haute coupole du chœur, elle atteint son apogée devant le saint des saints. Grâce aux vitraux d'une coloration différente à chaque fenêtre, le temple est baigné d'une atmosphère vague et irréelle, où le bleu, le violet, le jaune jouent sur les ors ne l'iconostase et sur les fresques hiératiques des parvis. Nous reviendrons sur la partie picturale tout à l'heure en parlant de la peinture en Roumanie. Bornons nous pour l'édification des voyageurs à quelques notes encore sur l'église de Curtea d'Argesch.

La ville de ce nom, ancienne capitale de la Valachie, a été fondée à la fin du XIII-me siècle par le Radou-Negrou de la légende, et il ne saurait y avoir de doute qu'il y ait bâti une église; toutefois le précieux monument que nous possédons, a été construit de toute évidence par Neagoe-Voda qui régna de 1511 à 1520. De nombreuses inscriptions murales en fournissent la preuve indéniable, sans parler d'autres indices non moins positifs. Il est dit, dans le diplôme de fondation, que ce prince d'heureuse mémoire donna à son église «tous ses villages, ses étangs, ses esclaves tziganes, ses vases d'or et d'argent ornés de tous ses joyaux».

Quant à l'architecte, nous n'avons aucun indice sérieux. Si l'on en croit les sources grecques, Neagoe-Voda, ayant passé sa jeunesse, à titre d'otage, à la cour du sultan Selim, aurait été chargé de diriger la construction d'une mosquée, d'où l'occasion d'étudier l'architecture; et il aurait mis plus tard ses connaissances à profit, en traçant lui-même le plan de Curtea d'Argesch et en y employant un architecte auquel la légende donne le nom

de *Maitre Manole*¹⁾. Un des plus beaux poèmes populaires de la Roumanie commémore le souvenir de cet artiste et récemment encore ce poème a fourni à Carmen Sylva le motif d'un drame, où le héros légendaire apparaît sous les traits ravivés d'un personnage tragique, placé entre la terrible alternative de sacrifier sa femme ou son œuvre.

Ajoutons encore que le roi Charles n'a pas manqué, avec cet amour éclairé pour les arts qui le distingue, de faire restaurer ce joyau de l'architecture roumaine, afin de le conserver aux siècles futurs. Ce travail délicat a été confié à un éminent architecte français, M. A. Lecomte-du-Noüy, recommandé dans ce but au gouvernement roumain par son illustre maître, Violet-le-Duc. Dans un *Rapport sur les monuments historiques de Roumanie*, présenté par M. Révoil, membre de l'Institut, en juillet 1890, au ministère, — cet expert compétent s'exprime sur l'œuvre de son collègue, en disant: «qu'il a bien mérité non seulement de la Roumanie, mais aussi de la France, qui doit être fière de compter un pareil artiste parmi les plus érudits et les plus habiles de ses architectes».

Moins célèbre mais tout aussi remarquable, l'église de Triehierarque de Jassy mérite également, comme monument d'une originalité et d'une beauté des plus caractéristiques une mention spéciale. Construite en 1649 par Vasile-le-Loup, restaurée aussi par M. Lecomte-du-Noüy, elle forme le plus bel ornement de l'ancienne capitale Moldave, avec l'église de St. Nicolas qui, d'un style plus rustique avec son décor en faïences, nous fournit la type des bissériques populaires du temps d'Etienne-le-Grand (1457—1504). La place nous manque pour mentionner ici les églises que l'étranger fera bien de voir dans chacune des anciennes villes du pays: St. Démètre à Craïova, l'église de Rodolphe-le-Noir à Campulung, celle de Michel-le-Brave à Tirgoviste. Il faudrait également accorder une attention particulière aux pitto-

¹⁾ Jules Brun: *Romancéro Roumain*.

resques églises de village, dont les tours et les clochers en bois ont souvent une silhouette des plus heureuses. Grands ou petits, tous ces édifices religieux sont construits à peu près sur le même type : un portique surmonté de deux tours (les tours manquent parfois aux églises de moindre dimension), une nef couronnée à l'intersection de la croix grecque d'une coupole et une abside recouvrant l'autel. À l'extérieur, percé de rares et étroites fenêtres, un ou deux tores robustes ceinture tout l'édifice en guise de corniches. Sur tous les murs intérieurs des peintures, qui quelquefois même recouvrent aussi les façades extérieures et ne manquent jamais comme nous le verrons dans le portique.

Après ces quelques notes sur l'architecture religieuse, il conviendrait de réunir aussi quelques renseignements sur l'architecture civile ou profane. Il y aurait une intéressante étude à faire sur l'histoire de l'habitation roumaine, depuis la hutte primitive, le *bordei* où se terrissent les Tziganes, à la ferme du paysan et de celle-ci à la villa des boyards. On y trouverait une curieuse évolution de la maison indo-germanique, de l'*isba* russe à l'atrium romain développé, et compliqué de quelques éléments byzantins et même turcs. À ces constructions il conviendrait d'ajouter les œuvres de défense, les anciennes forteresses du moyen âge, châteaux forts fréquents dans le pays. Malheureusement aujourd'hui la plupart en ruines, les palais ou les villas d'autrefois ont été presque tous restaurés et modernisés au cours de ce siècle avide d'innovations, de sorte qu'il en est fort peu qui aient conservé le cachet de jadis. On rencontrera cependant encore dans les villes de province et dans les campagnes de vieilles résidences de boyards d'un style à part, présentant le même type que la maison roumaine : une grande cour pour la domesticité, autrefois nombreuse surtout du temps du servage ; l'habitation même se compose d'une vaste entrée, sorte d'antichambre, sur laquelle ouvrent les autres pièces de l'appartement, le tout enfermé dans un clos maçonné avec une porte dont les linteaux de pierre sont creusés en niches,

où se tenaient jadis les huissiers, gardiens de l'immeuble. Parmi les villas, ayant conservé le caractère d'antan, il convient de citer surtout celle de la famille Bellio à Urlatzi près de Ploesci. Mais en général' ce qui prédomine, à peu d'exceptions près, autant en ville qu'à la campagne, ce sont les constructions cosmopolites du temps présent, en pseudo-renaissance, imitées de Paris, de Berlin ou de Vienne. Cela n'empêche pas la Roumanie de posséder une bonne phalange d'architectes, fort distingués, mais comme ils ont presque tous terminé leurs études à l'Etranger, ils n'ont pas fait grand chose pour maintenir ou rajeunir les traditions du style indigène. Les seuls qui s'en inspirent parfois sont MM. Minco, Sterian, Gabrielesco, Mandrea et deux étrangers MM. Magni et Clavel ; tous les autres trouvent plus commode de s'en tenir aux modèles connus. Nous parlons plus loin des monuments de Bucarest, aussi nous bornons nous à cet aperçu général pour le moment.

La sculpture. Prohibée de l'église orthodoxe sous la forme humaine depuis l'époque de Léon l'Isaurien, elle n'a pas pu se développer autrement dans le pays que comme décor ornemental à la façon byzantine. De l'époque romaine, il subsiste quelques fragments de sculptures, mais d'un style assez primitif, trahissant la province et la décadence de Rome, mais fort intéressants comme documents archéologiques sur la vie des Daces. Du temps des invasions barbares, il ne nous reste à peu près rien. Pendant la période où dominait l'influence slave, le travail des sculpteurs s'est borné comme on peut le constater à Jassy et à Curtea d'Argesch à l'ornementation sculpturale des églises, corniches, encadrements de portes et de fenêtres, colonnes richement historiées, bordures et tores ouvragés, et au travail du bois pour meubles et appartements. En revanche les *iconars*, les sculpteurs d'icônes ont pu en orfèvrerie et en argenterie créer quelques beaux ouvrages, où il est vrai la sculpture ne peut s'appliquer qu'aux vêtements et à l'ornementation des saints et des saintes. Vu l'interdiction des « images taillées », le statuaire, même en petit, sous

forme de statuettes ou de portraits-bustes n'a guère prospéré.

Il faut en venir à l'époque moderne pour rencontrer quelques statues. Encore les premières, celles d'Etienne-le-Grand à Jassy et de Michel-le-Brave à Bucarest sont elles dues à des artistes Etrangers, l'une à Carrier-Belleuse, l'autre à Frémiet.

Mais depuis la fondation des Ecoles des Beaux-Arts à Bucarest et à Jassy, la sculpture a commencé à être pratiquée aussi par les Roumains qui ont montré d'emblée de remarquables aptitudes pour cet art qui, pourtant chez eux, ne se fondait pas sur une large tradition.

Parmi les artistes qui se sont distingués il convient de mentionner avant tout *G. Assaky*, *G. Georgesco* et *B. Vasilescu*, mort en 1898, puis les vivants MM. *Hegel*, *Storck*, *Stefan Ionescu (Valbudea)*, *Balacescu*, *Ph. Marin* dont on trouvera des bustes et des monuments en plusieurs endroits du pays.

La Peinture. Plus favorisée par l'église orthodoxe que la sculpture, la peinture a pris dès l'origine dans le pays un développement plus considérable.

Si à vrai dire la Roumanie, très jeune encore comme nation politique, ne possède pas à proprement parler une école de peinture classiquement constituée, avec un enseignement réglementaire, des traditions bien établies et des maîtres reconnus; ce n'est pas toutefois que les peintres lui aient manqué. Elle en a eu, bien au contraire, et beaucoup et de tout temps. Mais ils étaient plutôt grecs que roumains ces «zougraves de bissériques», qui depuis des siècles avaient pour tâche de peindre les façades et les iconostases des églises du pays. Comme les imagiers médiévaux en Occident, ils tenaient boutique dans les villes ou les couvents et formaient des corporations fermées, fidèles gardiennes des secrets de leur art. Manouvriers autant qu'artistes, ils transportaient leur atelier d'un lieu dans un autre, au gré des travaux qu'ils avaient à exécuter, chargés d'ornez ici une église villageoise, là un monastère retiré, ailleurs une chapelle privée.

Quant aux procédés qu'ils employaient, ils les avaient hérités des peintres du Mont-Athos, qui eux-mêmes les tenaient des iconographes byzantins. De maître à élève et le plus souvent de père en fils, ils se les étaient transmis scrupuleusement, de sorte que leur peinture peut être envisagée comme une prolongation de celle de Byzance. Mais l'iconographie hiératique qui, dans la Métropole de l'art orthodoxe, participait au luxe et à l'étiquette savante de la cour d'Orient, perdit, une fois transplantée dans les provinces, tout ensemble de sa rigueur et de sa richesse. Ce n'est pas en effet, le byzantinisme citadin, revêtu d'or et de pierreries, que nous rencontrons ici; c'est le byzantinisme campagnard, plus pauvre, moins routinier aussi et qui, à défaut d'éclat et d'augustesse, a par contre le charme inimitable de la naïveté, quelque chose comme un parfum d'âme, pieux et rustique.

Malgré le formalisme traditionnel qui caractérise l'imagerie sainte de l'église greco-slave, il est possible de distinguer quelques phases dans l'histoire de sa peinture religieuse et de signaler quelques peintres qui en furent les rénovateurs. Témoin le fameux Manoïl Panselin qui fut au XVI^e siècle le Giotto de la peinture orientale. Par l'exemple, plus encore que par l'enseignement, il a ramené l'art, en voie de se pétrifier en d'inertes formes stéréotypées, non à la nature dans le sens réaliste du mot, mais à un idéalisme moins conventionnel et plus senti.

La manière, instaurée par lui au Mont-Athos — dont il est une des gloires artistiques — fut propagée par ses successeurs et ne tarda pas à être codifiée en un traité dont plusieurs versions ont été retrouvées et publiées. En 1674 un prêtre du nom de Daniel découvrit au monastère de Saint-Sava à Jérusalem un vieux manuscrit intitulé «*Livre sur l'art de la peinture*»; c'était un catalogue des sujets canoniques et un recueil de recettes usuelles indiquant «les noms des prophètes et leurs prophéties, l'âge, la physionomie et la chevelure des apôtres et des autres saints, ainsi que la façon dont

il convient de les représenter, en même temps que beaucoup d'autres préceptes nécessaires et utiles à l'icônographie.» Cet ouvrage, transporté au Mont-Athos, semble avoir supplanté tous les autres traités antérieurs. Transcrit, traduit, résumé et réédité en toutes langues, il devint, et forme encore à l'heure présente, le catéchisme universel des *zougravcs* de bissérique, pour autant qu'il en existe encore. Tel qu'il est, ce manuel ressemble beaucoup et correspond parfaitement aux *Livres sur l'art* du moine Théophile ou de Cenino Cénini en Occident. On y trouve le même respect saint de l'art, la même esthétique enfantine et les mêmes procédés de bonne et sûre expérience.

Ce n'est pas seulement l'ordonnance des sujets, c'est presque l'emploi des couleurs qui était réglementé. Les artistes étaient astreints à reproduire immuablement les mêmes types une fois consacrés, sous prétexte que la perpétuelle image des choses divines — de ce qui fut, qui est et qui sera — ne saurait changer.

Avec de telles idées et dans de telles conditions, on conçoit aisément que la peinture ne soit pas parvenue à évoluer en Orient aussi librement qu'en Occident. L'individualité artistique, englobée dans une vaste école, asservie à un hiératisme confessionnel, n'a pu ni s'affirmer, ni se développer. L'imagination créatrice, prise dans les rêts d'une étroite formule, se vit condamnée à refaire sans cesse, comme l'anachorète oriental des Thébaïdes, le même rêve et le même songe pieux.

Aussi toutes ces peintures, et notamment les plus anciennes, ne diffèrent-elles presque pas l'une de l'autre. Conçues sur le même modèle, on les dirait exécutées par le même pinceau; c'est à peine si l'on distingue, çà et là, la main plus habile, l'âme plus délicate d'un artiste qui a su infuser à quelques figures des grâces et des sublimités préraphaélites d'une nuance spéciale, — les seules expressions que comporte d'ailleurs le byzantinisme.

Bridé par le dogme, le peintre n'a pu jouer que sur un clavier limité de sentiments; borné qu'il était à

l'iconographie de la piété et de l'extase, il n'a pu varier ce thème qu'à force de raffinement, qu'en subtilisant jusqu'à la préciosité sur les plus rares psychographies des béatitudes pressenties.

En Roumanie, cette peinture religieuse est représentée encore par quelques monuments très-remarquables, mais de moins en moins nombreux, grâce aux iconoclastes modernes, qui, ne comprenant rien au charme de ces vieilles fresques naïves, s'empressent de les remplacer par des peinturlurages à la mode occidentale, beaucoup moins artistiques — malgré un dessin plus correct — et absolument contraire au style orthodoxe.

Au monastère d'Horezo, on peut voir encore un ensemble de fresques byzantines d'un style étonnamment fidèle et pur. On les dirait contemporaines de Sainte-Sophie; elles ne datent pourtant que d'il y a cinquante ans, mais elles furent peintes comme celles de l'ancienne Curtéa d'Argesch, par de vrais zougraves selon la tradition.

On sait d'ailleurs le rôle que l'imagerie picturale joue dans la décoration des églises orthodoxes. Il n'en est pas une qui ne soit couverte de peintures de la plinthe aux corniches, et cette peinture est tenue d'être, comme le culte, très hiératique, très primitive. Elle nous reporte aux temps les plus reculés de l'imagerie chrétienne, à l'art enfantin et naïf des premiers âges, tel qu'on le voit dans les plus vieilles basiliques occidentales, à Saint-Clément de Rome ou à Saint-Théodose de Ravenne. Et pourtant — qui le croirait? — la plupart de ces églises ont été repeintes au cours même de ce siècle.

On n'y trouve en général pas de verrières de pourpre et d'azur, pas de roses éblouissantes versant dans la nef une lumière emparadisée; mais d'étroites baies vitrées, éclairant de leur jour cellulaire, sur l'outremer enténébré des murs, des figures de saints, tracées en grandeur naturelle: anges belluaires, contemplatifs des Thébaïdes, légion militante des martyrs, vierges aux doigts menus fleuris du lys mystique. Vers le narthex,

on rencontrera presque toujours les portraits des fondateurs, quelques boyards hospodarifiques, rigides sous la pelisse et le *goudjouman* avec leurs femmes, des princesses aux lourdes jupes godronnées. Puis, tout le long de la cimaise, dans des panneaux symétriques, des scènes empruntées aux deux Testaments. Au fond de la coupole noircie, le Christ byzantin présenté de face, éternellement pâle, aux grands yeux fixes; dans les pendentifs, les quatre Évangélistes avec les bêtes apocalyptiques: un pêle-mêle de *Légende dorée* et de *Légende des Siècles*, ascensionnant du parvis à l'abside, surgissant aux plus secrets repaires de l'ombre. Tout cela très gauchement dessiné, très-primitivement bariolé, mais très-religieux. Il y a dans l'immobilisme des figures, dans la fixité immuable de la composition, dans la répétition identique des types, des scènes, des attributs quelque obsédant mystère.

Comme la foi n'a pas varié, ses manifestations tangibles sont restées les mêmes. Ce sont les symboles de ce qui fut, de ce qui sera: ce sont les pensées de Dieu racontées, rendues conceposables aux esprits infimes, les gestes éternels révélés à jamais par l'image sainte, inspirée et inviolable comme le dogme: c'est la *Biblia pauperum* de l'Orient. Et au milieu de ce monde merveilleux, de cette iconologie sublime qui apparaît fantomatique dans la noirceur bleue des parois, on se sent saisi d'une sorte d'horreur sacrée. L'encens qui répand ses fumées chargées d'arômes évocateurs favorise encore cet envoûtement de l'esprit, cette absorption momentanée de l'âme dans ce ciel descendu sur terre et sensible à l'artiste comme au croyant. La puissance divine dort là en ces fresques, fussent-elles barbares, et opère des miracles; le Christ Pantocrator y ouvre ses bras pour embrasser le monde: «*Ecce Deus!*»

Tandis qu'en Occident, la Renaissance émancipait les formes, pendant que l'humanisme émancipait les esprits — deux mouvements parallèles — en Orient rien n'a bougé. Nulle part on ne trouvera l'aisance harmonieuse d'un Raphaël, le mysticisme voluptueux d'un Cor-

rège, l'âpre religiosité d'un Michel-Ange, le scepticisme recueilli d'un Léonard. Pour demeurer plus fidèle à la rigueur des canons originels, l'Église orthodoxe a chassé les artistes du temple, comme le fera plus tard la Réforme. C'est qu'il lui est resté, depuis Léon Isaure, un vieux levain iconoclaste: non contente d'avoir sans pitié banni de ses temples la statuaire, elle s'est encore opposée, quant à la peinture, à toute concession aux progrès accomplis autour d'elle.

Elle a peut-être, sur ce point, failli à sa mission; mais comme pour la musique, elle a trouvé un avantage à cette intransigeance: c'est que jamais Madone coquette, jamais Dieu-Père de parade n'auront souillé ses murs vénérables. Si seulement après avoir su pendant des siècles, se garder des intrusions de l'art profane, elle parvenait à se soustraire aujourd'hui à un danger pire, aux sottises chromolithographies archaïsantes fabriquées à son intention!

L'orthodoxie, qui n'a pas cédé à la tentation d'endosser un manteau paré des vaines splendeurs laïques, n'a pas voulu davantage se prêter à des compromis de doctrine avec le mouvement exotérique. Elle a mis l'arche sainte de ses dogmes à l'abri des spéculations savantes. Elle ne s'est point efforcée de domestiquer la philosophie pour en faire une humble servante de l'autel, *ancilla theologiæ*. Chose curieuse, cet Orient, agité par tant de disputes bruyantes, n'a jamais produit, du moyen âge à nos jours, de grands docteurs. La scolastique, qui a délié la langue et l'esprit des Occidentaux, n'a jamais syllogisé ici; on n'y a vu ni un Duns Scott, ni un Thomas d'Aquin, ni un Raymond Lulle. La théologie s'est bornée à des querelles de mots sur les opinions réelles ou supposées de Pères — gloses ingénieuses, pareilles à ces rinceaux byzantins découpés sur les massives colonnes de la basilique primordiale. Mais les *Sommes*, ces chefs d'œuvre de subtilité et de patience, construits avec autant de maîtrise que les cathédrales gothiques manquent absolument. Encore aujourd'hui, l'opinion générale c'est que les prescriptions évangéliques

peuvent se passer des lumières de l'école et suffisent pour le salut des âmes; — il en est de même pour l'imagerie.

Pour avoir une idée de l'art roumain populaire, c'est loin des villes, dans les petits villages abandonnés qu'il faut aller le chercher. Là, on trouve encore de pittoresques bissériques ou de solitaires couvents peints à la fresque de vieille et authentique manière; — je veux parler de cette peinture byzantine provinciale à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, rustique, gauche, inhabile, mais touchante de sincérité et d'intention, poétique comme les contes et les chants du folklore. Ces *Paradis* et ces *Enfers*, à la fois barbares et naïfs qui décorent les murs du narthex, à droite et à gauche de l'entrée: ces frises ocre, azur et pourpre, nouées comme une bandeau de fête au front blanc des églises, et qui déroulent, en une suite d'images joyeusement bariolées, la vie des saints patronimiques; ces coupoles sombres, où gravitent vers le ciel, sous les yeux fixes de la Vierge et du Christ qui plafonnent, les prophètes et les apôtres, les anges et les archanges; toutes ces diverses représentations — ici apocalyptiques, là monitoires, ailleurs édifiantes — constituent les vraies et adéquates illustrations de la Bible, telle que la comprennent les légendes pieuses, telle que la racontent les bonnes gens crédules, — ces pauvres en esprit à qui le royaume des cieux est promis.

Mais il faut l'avouer, hélas! cette peinture est pour ainsi dire morte aujourd'hui, après avoir à elle seule suffi pendant des siècles à parer les innombrables églises et monastères du pays: il n'y a plus de zougraves de bissérique proprement dits. Ceux qui usurpent ce titre sont de vulgaires iconars, souvent des Juifs qui spéculent sur la foi comme les boutiquiers de St. Sulpice. Les seuls iconographes qui subsistent encore et qui aient gardé l'art et le secret de l'ancienne peinture, ce sont les moines du Mont-Athos que la mer et la méditation séparent depuis des siècles du reste du monde. Aussi bien, est-ce de cette Thébaïde survivante qu'il

faudrait, à l'heure actuelle, faire venir des peintres si l'on voulait orner une église orthodoxe conformément au style et aux traditions de l'art byzantin.

M. Lecomte-du-Noüy, il est vrai, le savant rénovateur des monuments d'architecture en Roumanie, n'a pas cru devoir recourir à ce moyen, lorsqu'il a restauré la cathédrale de Courtea d'Argesch. Si, bien à regret, il s'est vu contraint d'enlever de la nef les anciennes fresques trop détériorées pour être réparables, — les mieux conservées ont été transportées au musée de Bucarest, — il s'est d'autre part appliqué à les faire reproduire aussi scrupuleusement que possible. Et voici comment : faute d'artistes aptes à ce travail délicat, il s'avisa, les difficultés n'étant pas pour le rebuter, d'en former lui-même. Et à force d'énergie et de patience il est arrivé à constituer une petite école byzantinisante qui, attachée à son service, aura également la tâche d'exécuter la décoration picturale des églises de Jassi, de Craïova et de Tirgoviste.

A en juger par les résultats déjà obtenus à Courtea d'Argesch, on peut dire que ce petit groupe d'artistes a fait, quant au style, du moins, une fort bonne besogne. Mais, tout en rendant hommage à l'œuvre réalisée, je n'irai pas cependant jusqu'à prétendre que ces peintures, achevées sur commande, à grands renforts d'érudition, soient aussi impressionnantes que les anciennes fresques, peintes d'inspiration, tant il est difficile de parler avec aisance une langue de formes et de lignes qui est morte, tant il est vrai que la science la plus honnête ne saurait accomplir les merveilles de la foi qui sauve : jamais fleurs de piété factices n'auront le parfum exquis de fleurs paradisiaques naturelles.

Mais telles qu'elles sont, ces peintures, même si elles trahissent un peu l'ouvrage fait en fabrique par leur trop uniforme schématisme, vaudront toujours mille fois mieux que les peintures dans le goût classico-moderne que l'on rencontre de plus en plus souvent dans les bissériques roumaines.

Les chapelles et les églises nouvelles sont, en effet,

ou bien ignoblement badigeonnées par des peintres en bâtiment italiens qui y appliquent des sujets catholiques quelconques — un vrai sacrilège non seulement aux yeux de tout orthodoxe, mais de tout homme de goût — ou bien elles sont aménagées avec un confort mondain, une magnificence de parade qui rivalisent avec le luxe de camelote des boudoirs à prières chez les Jésuites d'Occident.

L'ancienne peinture populaire a donc vécu et celle qui devra la remplacer est encore à naître; car j'aime à croire que l'Eglise autocéphale — épithète qui signifie vraisemblablement que cette Eglise a sa propre tête et ses propres idées, — ne permettra pas aux premiers barbouilleurs venus de maculer à tout jamais la robe blanche de ses temples, avec n'importe quels peinturlurages. Ce serait assurément à l'école des Beaux-Arts de Bucarest qu'il incomberait de former des artistes à la hauteur d'une pareille tâche. Il y aurait là pour cette jeune académie une belle œuvre à faire, une urgente rénovation à tenter; le néo-byzantinisme à créer, une peinture murale et décorative qui tiendrait à la fois des anciens maîtres mosaïstes, des préraphaélites italiens, de Flandrin et de Puvis de Chavannes en France, d'Overbeck en Allemagne et de Burne-Jones en Angleterre. Quel beau programme à réaliser et dont la réalisation assurerait non seulement du pain et du travail à plusieurs générations d'artistes, mais peut-être aussi des chefs-d'œuvre au pays!

Cette question me paraît être une question de vie et de mort pour la peinture religieuse en Roumanie et dans la plupart des pays balcaniques, et c'est pourquoi je me permets de la soulever ici, heureux si elle pouvait être prise en considération par quelque personne compétente.

L'art ne pouvant vivre de pastiches, et le meilleur pastiche ne valant jamais le moindre original pour qui sait voir et sentir, il ne saurait être question de former des copistes purs et simples. Ce serait d'ailleurs une tentative vaine et futile, car du moment où le peintre cesse d'éprouver le frisson créateur et devient une ma-

chine à fac-simile, il se lasse du travail et ne tarde pas à l'abandonner. C'est ce qui ne manquera pas d'arriver à la petite école organisée par M. Lecomte-du-Notuy. Créée pour le besoin de la cause, elle vivra le peu que vit une association improvisée, sans laisser après elle tradition qui dure, si méritoires qu'en soient l'exemple, l'idée et l'œuvre.

Il ne reste donc qu'un moyen de sauver la peinture ecclésiastique d'une mort inévitable; c'est de la rénover, non par la lettre qui tue, mais par l'esprit qui vivifie; c'est de la ressusciter en s'inspirant des extases et des rêves nouveaux qui montent des âmes actuelles — ces extases et ces rêves fussent-ils d'une piété plus poétique que religieuse, pourvu qu'ils soient sincères. Plus j'y réfléchis, plus je me persuade qu'une semblable restauration serait le seul moyen possible de ranimer les formes incomprises du vieil hiératisme décoratif dans l'église orientale. Mais pour l'heure, en Roumanie du moins, la grande iconographie ecclésiastique dort au fond de sa tombe et les dernières œuvres dont elle a doté le pays s'effacent aux murs des églises, s'évanouissent, une à une, brûlées par les soleils, lavées par les pluies, enfumées par les encensements, quand elles ne sont pas gratées par une main brutale, sous prétexte d'être remplacées par d'autres.

Mais avant de mourir, cette peinture traditionnelle a légué à la Roumanie un artiste extraordinaire, tout ensemble le dernier des zougraves et le premier des peintres roumains modernes: *Nicolas Grigoresco*. Il marque, comme le poète Alexandri en littérature, l'évolution de l'art populaire à l'art conscient, la métamorphose de l'ouvrier peintre, tributaire du culte, en maître-artiste, libre et indépendant. Je me borne pour le moment à le nommer, me réservant de revenir à lui tout à l'heure.

Quant à la peinture profane, elle est en Roumanie de date récente. Elle fut d'abord un produit importé de l'étranger. Mais bientôt on chercha à la nationaliser par la création de deux Ecoles des Beaux-Arts dont

nous avons déjà parlé. Celle de Jassy, fondée en 1860, a eu pour premier directeur *Panaiteanu Bardasare*; celle de Bucarest, fondée en 1864, *Théodore Aman*.

En 1867 eut lieu le premier Salon de Bucarest dans lequel Th. Aman fut décoré de la première médaille; *Panaiteanu-Bardasare* et Henri *Trenk* de celle de II-^{me} classe; *F. Wolff* et *Carl Szatmary* de celle III-^{me} classe, tandis que *Cretzulesco* et *Stancesco* obtenaient des mentions honorables.

S'il fallait citer chronologiquement, comme nous l'avons fait pour la littérature, les principaux peintres roumains de ce siècle, nous devrions commencer par *Negulici* de Campulung (1812—1855) dont plusieurs tableaux se trouvent dans les palais des Sultans, puis *G. Nastasiano*, un remarquable portraitiste, et *Panaiteanu-Baldasare* né en 1811, un peintre de genre; *Constantin Lecca*, peintre d'histoire (1810—1887), le maître de Th. Aman; enfin *M. Tattaresco* (1818—1894) connu par ses décorations d'église qui, comme style, laissent beaucoup à désirer. *Michel Popp*, né à Brasov en 1827, également peintre d'église, enfin *Th. Aman*, né à Campulung en 1842 et décédé à Bucarest en 1891, qui fut non seulement un peintre distingué (histoire, genre et paysage, mais aussi un aquafortiste émérite); *C. Staneesco* qui, sans avoir beaucoup pratiqué la peinture, a été un excellent professeur d'esthétique; *S. Henția*, un valeureux maître de dessin et de peinture, auteur de plusieurs tableaux estimés; *M. Popp*, un graveur remarquable.

Malgré tout le talent que les autres peintres roumains peuvent avoir, il n'en est point qui ait mieux compris le caractère et l'âme de son pays que *Nicolas Grigoresco*. C'est pourquoi il restera, parmi les artistes du XIX-^{me} siècle, comme le peintre roumain par excellence. Sans lui notre jeune école naissante ne serait qu'une prolongation provinciale des écoles étrangères; avec lui, elle existe et s'affirme réellement.

Né à Bucarest le ¹⁵/₂₇ mai 1838. *Nicolas Ion Grigoresco* serait issu d'une famille, plus dotée d'enfants que des biens, mais où le goût de la peinture était hé-

réditaire. Un frère aîné avait déjà manifesté de sérieuses dispositions pour l'art, mais il eut le tort de les négliger. Le jeune Nicolas se montra, lui, plus persévérant; et, à peine échappé du collège, il fut mis, comme au bon vieux temps des Giottesques, en apprentissage chez un *sougrave*, un de ces peintres d'église professionnels, dont la race, et jusqu'au souvenir ont malheureusement disparu depuis.

Une fois au courant du métier d'iconographe, il fit, âgé de vingt ans tout juste, ses adieux à Bucarest pour s'en aller à Paris. C'était en 1859. Mais pas plutôt parti, le voilà arrêté en chemin par la maladie de son compagnon de voyage, au moment où ils s'apprêtaient l'un et l'autre à franchir la frontière moldave. Que faire? Continuer seul sa route ou rebrousser chemin? Réduit à ses seules ressources, le jeune homme eut l'idée de profiter de cette halte forcée pour peindre une icône, et il y réussit si bien que le tableau mis en loterie, produisit non seulement une jolie somme, mais lui procura en outre un travail plus important. Il ne s'agissait de rien moins que de peindre à fresque l'église du couvent d'Agapia — bonne aubaine qu'il n'eut garde de refuser. Au bout de deux ans de labeur assidu, l'ouvrage était achevé à la grande satisfaction des nonnes de céans, et le peintre pouvait enfin, la bourse mieux garnie, poursuivre son odyssée à la conquête de l'idéal. Il partit pour Paris.

C'est alors qu'il connut et fréquenta les peintres de Barbizon. «L'opiniâtreté au travail de Bodmer, travaillant l'hiver par les froids les plus cruels deux ou trois heures en plein air, le piqua d'émulation. Les rares morceaux de lui à cette époque qu'il n'ait pas détruits ou dispersés, des sous-bois vigoureux aux belles épaisseurs vertes, des sentiers roux de feuilles pétries dans l'humidité peuvent s'assimiler aux plus fermes études des maîtres célèbres de cette même période.»

En 1864, bien que déjà en voie de se faire une réputation en France, Grigoresco revint au pays natal, cher à son âme d'artiste. Il y passera désormais tous

les étés, non sans conserver cependant un pied-à-terre à Paris pour l'hiver.

Ce qui frappe avant tout dans l'œuvre de Grigoresco, envisagée dans son ensemble, c'est sa richesse et sa diversité — paysages et figures, types populaires et types mondains, scènes rustiques et scènes militaires, études de nu et natures mortes, fleurs et fruits, tableaux de chevalet et panneaux décoratifs — tous les genres y sont représentés et sollicitent votre attention à titres égaux.

Mais si divers que soient ses ouvrages par leurs motifs, ils ont néanmoins un air de famille. On sent, à travers la variété des inspirations, l'unité de facture et sentiment; on devine que c'est une seule âme d'artiste qui s'épanouit dans ces toiles, mais une de ces âmes de haute envergure à qui rien n'est étranger de l'universelle poésie des choses.

Pour nous résumer, Grigoresco est une belle âme d'artiste, servie par un merveilleux talent, un goût exquis et une rare dextérité.

Issu de l'école française, rompu à tous les procédés du métier, il s'est conquis d'ores et déjà une place à part dans la peinture contemporaine, et cela en se faisant tout uniment, mais avec autant de cœur que de maîtrise, le poète picturaire de son beau pays. Sa manière, en apparence très simple, est au fond des plus raffinées et porte bien le sceau de ces époques tardives, où l'artiste, écœuré des clichés surannés, lassé des vanités académiques, revient naïvement à la nature, à l'amour immédiat des choses vraies, vues sincèrement et dites de même, en dehors de toutes formules conventionnelles.

Posséder tous les moyens de son époque pour s'exprimer avec naturel, traduire son rêve, ses impressions, ses idées dans toute leur fraîcheur, sans apprêt, sans rien qui rappelle la rhétorique ou la déclamation, tel me paraît être l'idéal de Grigoresco; tel il se manifeste dans toute son œuvre, pareil à quelque Alexandrin moderne, épris à la fois de la poésie des champs la

plus naïve et des élégances mondaines les plus précieuses.

Après Grigoresco. il convient de mentionner *Mirea*, professeur à l'École des Beaux-Arts, qui se meut dans la tradition classique et dont le tableau, le *Pic du Désir*, d'après un des contes du Pelesch de Carmen Sylva, constitue le plus noble tableau de grande peinture en Roumanie. M. Mirea s'est particulièrement voué au portrait dans lequel il s'est distingué par nombre d'ouvrages très remarquables.

Après lui citons encore pour sa facture étudiée et solide M. G. *Popovici* qui s'attaque aux grands sujets historiques et dont les œuvres en voie d'achèvement ne manqueront pas d'affirmer davantage ce talent robuste et persévérant.

Parmi les nouveaux-venus de la jeune génération, on fera bien de retenir les noms de MM. *Alexandresco*, *Alpar*, *Aricesco*, *Artachino*, *Barbulesco*, *Dimitriu*, *Ed.* et *N. Grant*, *Gropeano*, *Fiquidi* (le caricaturiste récemment décédé), *Lukian*, *Mantu*, *Obedeano*, *C. Pascaly*, *Simonidy*, *Tincu*, *Vermont*, l'un des mieux doués de la jeune phalange, surtout pour l'iconographie ecclésiastique.

* * *

Pour être complet, il faudrait ajouter au chapitre sur les Beaux-Arts aussi quelques lignes sur la *musique* roumaine. Tout ce qu'elle produit peut se répartir en trois catégories: la musique ecclésiastique, la musique populaire et la musique savante.

La première a pour point de départ le chant grégorien et n'est pas la propriété exclusive des Roumains puisqu'on le retrouve identique chez les Serbes, les Grecs, les Russes et les Bulgares; ce qui appartient en propre à la Roumanie, c'est d'avoir développé cette musique jusqu'à la musique chorale. Le chœur de la Métropole de Jassy, réformé et réorganisé par M. *Muzicesco*, jouit d'une renommée particulière qui va bien au-delà des frontières; celui de Doamna Balasha à Bu-

carest est moins célèbre, bien que très digne d'attention. Les étrangers ne doivent pas manquer de se rendre à ce culte le dimanche matin.

La seconde catégorie se compose du Folklore musical, une collection de plaintes lyriques, les *doïncs*, et de danses variées (*hora*) et d'airs traditionnels. Il y a dans tous ces chants de trésors des mélodies qui pourraient être mis en œuvre par un grand musicien dès qu'il se trouvera. Mais la Roumanie n'a pas encore eu la chance d'avoir, comme la Hongrie, son Liszt et son Brahms.

Outre le chant, il convient de citer la musique instrumentale qui est surtout le fait des *lautars* ou ménestriers tziganes. Le *lautar*, il est vrai peut aussi bien être un chanteur qu'un joueur de violon, de flute, ou de *cobza*. Ces trois instruments constituent le fond de tout orchestre populaire. Il est à noter à ce propos que la flute est l'ancienne flute de Pan à plusieurs tuyaux; la *cobza* est une sorte de mandoline un peu plus grande que celle des Italiens.

La troisième catégorie comprend les œuvres nouvelles des compositeurs roumains, malheureusement plus nombreux qu'instruits, plus prétentieux qu'originaux. Celui qui s'est le plus distingué et qui a cherché de donner à ses compositions un cachet roumain, c'est *Alexandre Flechtenmacher*, le premier directeur du Conservatoire de musique de Bucarest. Il a non seulement recueilli des airs populaires, mais il a su en saisir le caractère et s'en inspirer dans ses romances, ses danses, ses opéras. A côté de lui, il est juste de rappeler les noms de *Ludovic Wiest* et de *M. F. A. Wachmann*, le directeur actuel du Conservatoire de musique et l'organisateur des concerts symphoniques à Bucarest; enfin de *M. D. Vulpian* dont la collection de chants populaires, malheureusement pas entièrement publiée, restera comme un précieux document.

Comme chansonnier, il faut citer *Anton Pann* du commencement de ce siècle, et comme compositeurs *G. Stefanescu* et *L. Stefanescu*; mais celui qui les surpasse

tous est le jeune symphoniste *Enesco*, sorti du Conservatoire de Paris.

Si de la musique nous passons au théâtre, nous aurions à mentionner, comme artistes dramatiques pour ne nous arrêter qu'aux grands noms, *Millo* et *Nottara*. N'oublions pas à ce propos que M-mes *Barzesco* et *Théodorini* qui se sont acquis une belle renommée à l'étranger, sont d'origine roumaine.

Bucarest

I. Aperçu historique

L'origine de la ville se perd dans la pénombre des traditions populaires. Une légende attribue la fondation de Bucarest au berger Boucour qui se serait établi sur les bords de la Dimbovitza ; d'après une autre version, le nom de Bucarest remonterait au règne du prince Mircea l'Ancien (1387—1419) qui, dans sa joie d'avoir remporté, sur l'emplacement même de la capitale actuelle, une victoire signalée sur les Turcs, aurait bâti là un château et donné à la ville qui se forma à l'entour, le nom de «Bucuresci», la ville des joies (Plaisance). Assurément les souvenirs qui se rattachent à l'époque des premières grandes luttes contre les conquérants musulmans et notamment à la figure héroïque du dernier prince indépendant de la Valachie qui y fut mêlé, prêtent à cette manière de voir un fondement historique assez large ; il est néanmoins probable que cette explication du nom, mis en rapport avec ces événements est plutôt un produit de l'imagination populaire, de cette propension bien connue qu'on observe chez tous les peuples d'expliquer les désignations de pays, de nations et de villes par des étymo-

logies fantaisistes, inventées en vue de retrouver, confirmé dans les noms géographiques mêmes, le récit historique qui, lui, repose sur des faits acquis. En réalité sous le règne de Mircea, à qui l'on attribue aussi la construction d'une église où les premiers princes valaques auraient reçu le sacre et l'onction, Bucarest était déjà devenue la résidence d'hiver des princes indigènes. Ce seul fait implique que les origines de la ville doivent être reculées à une époque plus lointaine. Quant au berger Boucour, c'est lui qui aurait construit sur la rive droite de la Dimbovitza la petite église portant encore son nom, et qui aurait ainsi posé les fondements de la ville; s'il n'est pas un personnage historique dans le sens rigoureux du mot, le récit qui se réfère à lui ne saurait être contestable comme personnification; il nous raconte, d'une façon symbolique, si l'on veut, l'attrait qu'a dû exercer la vallée de la Dimbovitza, par ses eaux courantes et ses pâturages, sur la population environnante, surtout dans ces temps anciens, où elle vivait exclusivement du produit de ses troupeaux.

Mais la colonie pastorale primitive n'a pu en aucun cas devenir le noyau d'une cité avant la première moitié du XIII^e siècle. C'est à partir de cette époque seulement qu'elle a pu se développer, après que les Mongols eurent brisé le pouvoir barbare des Cumans qui occupaient la plaine du Bas-Danube et que le flot des envahisseurs eux-mêmes se fût écoulé. Alors le large territoire, laissé sans maître entre les Carpathes et le Bas-Danube, offrit un champ libre pour l'organisation sociale, qui s'avancait des monts vers la plaine et sur ce domaine prêt à recevoir la vie civilisée, la culture put enfin suivre une voie normale plus pacifique.

La jeune cité devait donc occuper les rives mamelonnées de la Dimbovitza à l'entour de la petite église dont nous venons de parler, vénérée encore aujourd'hui par le peuple comme le sanctuaire de Boucour, le père saint.

Une circonstance qui a particulièrement favorisé l'essor du nouvel établissement, c'est sa situation sur

un des grands chemins du monde, la route commerciale où se faisait, dès le XIV-me siècle, le grand trafic entre l'Occident et l'Orient.

De Kronstadt, devenue déjà ville importante, cette route conduisait à travers les Carpathes par les passages de Törz ou de Prédéal dans la plaine roumaine et aux ports du Bas-Danube, où les Gênois avaient déjà acquis du temps des Paleologues le monopole du trafic sur la mer Egée et la Mer Noire. C'est eux qui avaient fondé, en leur donnant le nom de leur patron, St. Georges, la ville de Georgevo, aujourd'hui Giurgiu, un de leurs grands entrepôts pour leur commerce avec les pays du Bas-Danube.

Quant à la ville de Kronstadt, elle s'était élevée très rapidement au rang de chef-lieu des colonies allemandes de la Transylvanie orientale et avait pris un essor surprenant après que les chevaliers teutoniques qui occupèrent ces contrées de 1212 à 1225, furent rentrés en Prusse; puis Louis-le-Grand, roi de Hongrie, lui octroya des franchises qui furent la cause de sa prompte croissance comme principal marché aux confins de l'Orient.

Malheureusement le commerce par caravane allant de la Transylvanie orientale par Bucarest vers le Levant, ne fleurit pas longtemps. Les incursions guerrières des Osmanlis, qui déjà sous le sultan Murad I (1359—1389), envahirent le nord de la Péninsule balcanique, donnèrent le coup de mort à l'activité commerciale des Gênois dans le bassin oriental de la Méditerranée et dans les eaux du Bas-Danube. Après la destruction du royaume des tsars serbes qui expira dans la bataille de Kossovo en 1389, Mircea-Voda l'Ancien fut obligé de reconnaître, en 1392, le protectorat turc sur ces contrées, seul moyen d'empêcher les Osmanlis de pénétrer plus avant vers le Nord. Ces événements, ainsi que les nombreuses guerres turques qui suivirent, arrêtaient l'évolution nationale des provinces du Bas-Danube et supprimèrent en même temps le trafic entre la Transylvanie et l'Orient, en train de devenir une première source de prospérité pour les

localités de la plaine le long du Bas-Danube, un commerce qui devait leur assurer un avenir florissant. Néanmoins la ville établie sur les rives de la Dimbovitza parvint à conserver un rang supérieur aux autres villes de Valachie. Elle est en tout cas souvent citée au cours du XV-me siècle comme résidence d'hiver des princes du pays. Ceux-ci, depuis 1414 devenus tributaires des Turcs, avaient vu, depuis 1460, leurs prérogatives souveraines diminuées encore, en ce sens qu'ils ne pouvaient monter sur le trône qu'en vertu d'un firman du sultan. Sous Michel-le-Brave toutefois (1593—1601) qui, grâce à sa hardiesse et à la faiblesse de Rodolphe II, était parvenu à réunir pour un temps la Transylvanie aux Principautés Danubiennes, se manifesta l'intention de transférer la résidence à Tirgoviste, point plus central et plus rapproché des Carpathes transylvaines et lieu de refuge où se retrancher en cas d'attaque. Dans la suite cependant, les hospodars usés et le peuple épuisé par les luttes contre la suprématie turque, abandonnèrent toute idée de résistance contre la Porte. Bucarest sans défense redevint ainsi le séjour des princes; car sans défense, les vassaux qui l'habitaient, ne pouvaient porter ombrage au suzerain, et c'est pour ce motif sans doute qu'elle finit par être désignée définitivement, en 1698, comme résidence et capitale de la Valachie.

Les premières expériences qu'elle eut à faire comme telle ne furent pas des plus heureuses, il est vrai. La Porte en effet ne se contenta pas, depuis l'année 1716, d'imposer au pays, contre tous les traités, un prince de son choix, à elle, mais poussa le mépris des conventions signées jusqu'à mettre le trône de Valachie aux enchères, de sorte que dans l'espace d'un siècle environ, de 1716 à 1821, ce trône passa par les mains de 36 princes, tous descendants influents de riches familles du Phanar, le quartier grec bien connu de Stamboul. Vrais rejetons de ces Byzantins qui même en face de l'invasion turque dévastant leur pays, ne songeaient qu'à sauvegarder leurs intérêts privés, ces habiles négociants grecs avaient su s'introduire auprès des conquérants

turcs comme auxiliaires et conseillers, et étaient parvenus à se rendre si indispensables, qu'en reconnaissance de leurs bons offices la Porte leur abandonnait, contre dernier correspondant, l'exploitation des pays vassaux qu'ils prenaient en quelque sorte en ferme et pressuraient tant qu'ils pouvaient, Car il s'agissait de se récupérer pendant le peu de temps qu'ils détiendraient le pouvoir, des sommes payées au suzerain et à ses favoris pour obtenir le trône. Aussi peut on s'imaginer que le règne des phanariotes, si désastreux pour la prospérité matérielle et morale du pays, ait laissé dans le peuple le souvenir du plus triste régime d'exaction et de corruption. Quand ils n'ont plus pu embrasser dans leur système d'exploitation tout le pays et satisfaire leur cupidité en grand, les descendants des Phanariotes l'ont appliqué sur une moindre échelle aux Domaines qu'ils avaient acquis. Il va sans dire qu'il y a eu d'honorables exceptions et que l'on en trouve de plus en plus parmi les descendants du Phanar qui font aujourd'hui partie des classes dirigeantes et de l'élite de la société roumaine.

Pour en revenir à l'histoire de Bucarest, il va de soi, que les Phanariotes, trop préoccupés de faire fortune aux dépens du trésor, ne se sont guère occupés d'embellir la ville. Ils n'ont pour ainsi dire rien fait pour elle. Ce fut pis encore sous les occupations russes qui eurent lieu à la suite des guerres russo-turques sous Cathérine II et le tzar Alexandre I; elles contribuèrent à ruiner de plus le pays et sa capitale. L'aristocratie boyarde indigène fut peu à peu supplantée par les familles fondées par les Phanariotes et leurs favoris, les *tchokoï*, ses employés parvenus. L'administration des nombreuses fondations pieuses du pays tomba entre les mains des moines grecs, après aux redevances.

A mesure que la population urbaine adopta le grec comme langue commerciale, la langue roumaine devint de plus en plus l'idiome des paysans et des valets, ou fut tout au moins considérée comme telle. Dans les cercles aristocratiques, fidèles à l'exemple des phanariotes qui entretenaient des secrétaires français pour leurs relations

avec la Porte, on se servait de préférence de la langue française et de la langue grecque.

Le mérite d'avoir remis en honneur la langue du pays et d'y avoir ramené l'opinion appartient à un Roumain de Transylvanie, Georges Lazar et à son disciple, ami et continuateur Heliade Radoulesco, professeur au Lycée grec de St. Sava. Ils tâchèrent, même pendant le règne des derniers Phanariotes, à nationaliser l'instruction publique et à anoblir la langue roumaine si négligée, afin d'en faire une langue littéraire en la purifiant de tous les termes étrangers qui l'avaient corrompue. Ces deux hommes dont les statues de marbre sont postées à droite et à gauche du bronze équestre représentant Michel-le-Brave dans le parc qui fait face à l'Université, passent à juste titre comme les initiateurs du mouvement national dans le domaine intellectuel, mouvement qui, quelques années plus tard, trouva aussi, d'une façon aussi inattendue qu'heureuse, à se manifester sur le terrain politique. C'est la levée de boucliers de Tudor Vladimiresco qui ouvrit d'abord les yeux à la Turquie et fit comprendre au monde que le régime étranger, comme il était exploité par la Porte, ne pouvait plus durer longtemps dans les Principautés Danubiennes. Il s'agissait du reste tout autant de s'opposer aux empiètements de la Porte qu'aux prétentions des hétéristes grecs qui faisaient la cour à la Russie.

Tudor Vladimiresco a sans doute succombé de mort violente en martyr de la cause nationale (1821) assassiné sur l'ordre d'Ipsilanti, chef de l'hétairie. Mais le mouvement politique national qui se produisit plus tard, remonte à l'initiative donnée par ce patriote et c'est à lui, malgré ses faiblesses et ses inconséquences, que la Valachie est redevable d'avoir vu la Turquie, en 1822, lui accorder pour la première fois de nouveau un Roumain comme prince, en la personne de Grégoire Ghica.

C'est de ce moment aussi que date l'essor de Bucarest. Au commencement de notre siècle, le comte Vincent Batyanyi, le célèbre voyageur hongrois, déclare encore que pour connaître la saleté et le désordre des

localités turques, il n'était pas besoin d'aller plus loin que Bucarest, la capitale de la Valachie, dont il évalue la population à 80,000 âmes.

Rien ne caractérise mieux les progrès réalisés depuis ce temps que le fait qu'alors les rues les plus fréquentées de la ville, pour être rendues praticables, devaient être recouvertes de madriers et de planches, formant une sorte de pont ou de plancher sous lequel les eaux sales et les détritns des maisons avec toutes leurs impuretés s'égouttaient tant bien que mal¹⁾.

En fait de particularités peu engageantes, on signale encore à Bucarest une eau potable malsaine et un air chargé de malaria. Une description publiée par l'écrivain Kloss de Magdebourg en 1829 dans sa description des pays dépendants de la Turquie, montre que Bucarest comptait à la fin du règne des Phanariotes 10,000 foyers, 60 églises orthodoxes, 20 monastères orthodoxes, une église catholique, une église luthérienne, une synagogue et un gymnase grec, le lycée de St. Sava déjà nommé.

A l'exception des maisons boyardes, plus spacieuses, mais presque toutes construites en pisé, nous devons nous représenter la majeure partie des maisons d'alors comme de petites cabanes à une ou deux pièces comme on n'en rencontre plus aujourd'hui que dans les quartiers extérieurs, les mahalas.

La classe haute de la population était composée des nombreux membres de l'aristocratie boyarde; celle-ci est issue de la propriété terrienne; mais sous l'influence de la culture byzantine, elle s'est transformée en une noblesse administrative aux degrés divers, ou si l'on veut en une aristocratie de titres et de charges, dont les adeptes jouissaient de privilèges particuliers par rapport aux impôts et d'une justice séparée. Sensiblement

¹⁾ C'est de ces couvertures de rues en forme de pont que date le nom *Pod* (pont) attribués aux rues qui vont du centre à la barrière. La calea *Victoriei* s'appelait Podu Mogoșoia, la calea *Moșilor* Podu Tîrgului de afara, la strada *Serban-Voda* Podu Beilici, la strada *Plevna* Podu de Pământ.

décimée par les guerres avec la Turquie, l'aristocratie foncière de la Valachie perdit encore davantage son caractère national par l'intrusion d'éléments phanariotes, mais grâce à la grande masse des serfs et de la population indigène plus ou moins réduite à l'état de dépendance, cette aristocratie, si mêlée fût-elle, finit par former toujours une caste à part aux yeux du peuple en général.

Outre ces éléments formant les classes dirigeantes, nous avons la classe des artisans et des commerçants, composée alors surtout d'immigrés allemands de Transylvanie, auxquels il faut ajouter un certain nombre de juifs, de turcs, de bulgares, d'arméniens venus des diverses parties de l'empire turc. Voilà de quels éléments était composée la population de la capitale sous le régime des Phanariotes. Il n'y avait pas encore une classe indigène ouvrière, sauf les charrons, les serruriers, des charpentiers et autres ouvriers du bâtiment (qui étaient des tziganes), mais dont le savoir très restreint ne pouvait suffire qu'aux exigences d'une période encore peu avancée dans la culture.

En ce qui concerne l'extension topographique de la ville, il est certain que déjà au XIV-me siècle, à l'époque où le trafic de transit entre la Transylvanie et l'Orient florissait, il s'était formé vis-à-vis du vieux Bucarest, situé sur la rive droite de la Dimbovitza, une nouvelle ville sur la rive gauche, centre des métiers, du commerce et point de départ pour le développement futur de la ville comme capitale. C'est là, entre la place St. Georges et le fleuve que se trouvaient les dépôts et les magasins des marchands d'articles de Kronstadt (gros drap, sellerie, corderie, boissellerie) qui sont restés fixés dans ce quartier.

Il en est de même à peu près pour la rue de Leipzig (straja Lipskanie) qui part également de St. Georges. C'est dans cette rue que se trouvent encore aujourd'hui d'importants magasins d'objets manufacturés et c'est là que se débitaient autrefois les articles dits de Leipsig, mercerie et autres. De St. Georges

partait également une rue de trois kilomètres de longueur, la strada Moșilor, ainsi nommée parce qu'elle aboutit à une vaste esplanade, du même nom, où a lieu encore chaque année, à l'époque de la Chandeleur, une grande foire où tous les paysans des environs se réunissent. Cette kermesse méridionale date de temps immémoriaux et jouit d'une célébrité traditionnelle.

Bucarest qui n'est fermé d'aucun côté par des fossés ou des remparts, a pu se développer sans entraves et n'a pas manqué de s'étendre le long de toutes les grandes voies de communications avec les localités circonvoisines. C'est ainsi que se sont formées ces larges routes, jalonnées seulement de maisons éparses à l'origine et qui ne sont devenues que peu à peu des rues citadines, les plus anciennes qui existent aujourd'hui. C'est à ce mode de s'étendre, il va sans dire, que Bucarest doit une extension si disproportionnée au nombre de ses habitants. Jadis il était parfaitement indifférent comment les terrains intermédiaires situés entre les grandes artères étaient employés. Chacun bâtissait à tort et à travers, où il possédait; sans se soucier autrement de l'alignement de la rue, où il avait acquis un lopin de terre. De grands espaces restèrent terrains vagues et sans maîtres qui les revendiquassent; ils furent souvent transformés en simples dépotoirs pour les ordures, le fumier et les bêtes crevées, en *maidan* aussi mal famé que pestilentiel. Vers le nord-ouest cependant, sur la rive gauche de la Dimbovitza, un marais où se trouve aujourd'hui le jardin public du Cismegiu, empêcha la nouvelle ville de se développer. Il en fut de même de l'ancienne ville entourée jadis de bas-fonds marécageux sur lesquels elle commence à peine d'empiéter après la canalisation faite.

Tel était l'aspect de Bucarest au commencement du XIX-me siècle, à la fin du règne des Phanariotes. Ajoutez que la ville eut à subir les sièges et les dévastations des années 1801 et 1812; le 29 octobre 1802 un formidable tremblement de terre qui détruisit beau-

coup de grands édifices; enfin en 1813 la peste qui décima fortement la population.

Au point de vue politique, même après l'abolition du régime phanariote, la situation de la ville ne s'améliora guère; car le protectorat russe qui fut octroyé pour un temps assez long aux Provinces Danubiennes par la paix d'Andrinople, (1829) ne fut guère profitable au développement de l'esprit national.

Mais au point de vue économique, la paix d'Andrinople a eu une grande importance pour les Principautés Danubiennes. C'est à partir de ce moment qu'elles furent libérées de l'onéreuse obligation de fournir à la Turquie le blé dont elle avait besoin, au prix fixé par la Porte, une obligation par laquelle la Turquie s'assurait le monopole complet des céréales roumaines au profit d'intermédiaires turcs. Il va sans dire que de pareilles conditions étaient des plus préjudiciables au développement de l'agriculture et de la richesse nationale, malgré la fertilité extraordinaire du sol. Pour Bucarest en particulier, la période de l'interrègne de 1828 à 1834 pendant laquelle fut élaboré, sous l'administration provisoire du gouverneur général russe, Kisseleff, le Règlement organique a eu de bons résultats. L'administration communale de la ville a été améliorée et nombre d'éblissements affectés à la capitale datent de cette époque. Parmi ces derniers, il convient surtout de citer le Bois de Boulogne bucarestois avec sa belle allée de tilleuls, ses jolis bosquets et ses pelouses vertes qui continuent, en une agréable promenade, la calea Victoriei, et porte encore le nom de son fondateur, Chaussée Kisseleff. C'est le corso et le rendez vous préféré du monde élégant de la capitale, qui chaque soir y va prendre l'air.

Mais après cet interrègne, le gouvernement russe n'a pas manqué d'utiliser à son profit l'indécision de caractère du prince Alexandre Ghica (1834—1842). Bien qu'intronisé par les deux puissances protectrices, l'Autriche et la Russie, ce prince indigène n'a pas su résister assez à l'influence de St. Pétersbourg qui tendait à étouffer violem-

ment tout réveil de l'esprit patriotique et de la littérature nationale. Ces tentatives d'oppression eurent indirectement de bienfaisants effets, en ce sens qu'une quantité de jeunes gens ardents et ambitieux s'en allèrent visiter les universités de l'Etranger, de l'Allemagne et surtout de la France, à l'exemple de Cogalniceanu, cet homme d'Etat qui a joué un rôle historique si important dans la suite, et qui a tant contribué à la reconstitution de la Roumanie moderne. Cette émigration n'a pas eu seulement pour résultat d'importer en Roumanie la culture occidentale que ces jeunes gens y rapportèrent, elle a aussi produit entre le Pays et l'Europe un rapprochement intellectuel et moral qui a servi de fondement et de préparation à la transformation des Principautés Danubiennes. C'est ainsi que C. A. Rosetti et J. Bratiano firent leur éducation politique à Paris sous Louis Philippe, au sein des clubs républicains. Rentrés au pays, l'un devint par tempérament le tribun populaire et l'autre le prudent chef de parti, que l'on sait tous deux les piliers et les leader du parti libéral pendant les 12 ans où il a été au pouvoir de 1876 à 1888, une période aussi riche en événements heureux qu'en progrès de toute sorte.

Mais lorsque le bain de sang de 1849 vint mettre fin au rêve de la deuxième République, la France perdit un peu de son attrait aux yeux de la jeunesse progressiste roumaine. Malgré les vives sympathies dont jouissait Napoléon III parmi les Roumains, nombre d'entr'eux, surtout de la nouvelle génération, se dirigèrent du côté des pays germaniques et allèrent étudier aux universités d'Autriche et d'Allemagne. L'exemple de M. Stourdza, le successeur de Bratiano comme chef du parti libéral, et de M. Carp, le leader énergique et résolu du mouvement réformiste des junimistes, ainsi que ses autres partisans M. M. T. Maioresco. Th. Rosetti, etc. font autant d'honneur à la culture allemande qu'à la Roumanie elle-même.

Sous le règne du prince Bibesco, un francophile éclairé qui fut élu en 1853 Prince de Valachie en remplacement d'Alexandre Ghica dépossédé du trône, l'im-

migration des étrangers alla en augmentant de plus en plus. La société bucarestoise perdit peu à peu, sous l'influence de la culture occidentale, son caractère levantin et byzantin; la ville elle-même suivit ce mouvement désorientalisteur. Le dessèchement des marécages de Cismigiu a été le premier des travaux entrepris pour assainir complètement la ville, Le parc public qui y fut créé et qui devint la propriété de la ville, est dû à l'initiative du prince B. Stirbey dont le nom est aussi resté attaché à la rue qui longeait jadis ces terrains marécageux. Le prince Stirbey qui a beaucoup contribué à l'embellissement de la ville, avait succédé à G. Bibesco, expulsé par la réaction politique de 1849, après un vain essai de constituer une république qui n'eut d'autre effet que d'appeler une intervention étrangère. La révolution de 1848 n'a donc pas eu de conséquences importantes pour le développement de la capitale. Ce qui a beaucoup contribué à une reconstruction plus régulière de la ville, c'est l'incendie qui éclata le jour de Pâques 1847 et détruisit, sur la rive gauche de la Dimbovitza, le quartier commercial, plus de 1200 maisons et plusieurs églises. Malgré les pertes énormes qui en résultèrent, cet incendie donna lieu, quand il fut question de reconstruire, à une première réglementation pour l'établissement des rues. A la place des petites huttes et des anciennes habitations en pisé qui s'élevaient autour de l'église de St. Georges — le centre du commerce bucarestois dont le florissant essor remonte à l'époque des Génois — se forma un nouveau quartier avec des rues relativement droites et des maisons construites d'une manière plus solide et plus cossue. C'est grâce à la sollicitude du prince Stirbey qu'on a vu surgir là des cendres et des ruines le premier quartier du Bucarest moderne.

Puis vint la guerre de Crimée; elle valut aux Provinces Danubiennes une occupation autrichienne qui dura de l'automne 1854 au printemps 1857 et ne contribua guère à fomentcr chez les Roumains des sympathies pour la monarchie de Habsbourg; mais elle eut

au moins ce bon effet d'abolir le protectorat russe et l'introduction d'une nouvelle loi électorale d'après laquelle le colonel I. A. Couza fut élu en janvier 1859 hospodar de la Moldavie et quelques mois plus tard également de la Valachie. C'est avec l'union personnelle qui fut un acheminement à l'union définitive des Principautés, proclamée en décembre 1861, que commence pour Bucarest la dernière et la plus féconde période de son agrandissement et de son développement.

La Capitale des Principautés exerça dès lors une attraction plus grande sur toutes les classes de la société que cela n'était le cas, quand elle était simple capitale de la Valachie. La vie commerciale se développa considérablement, de nombreux négociants de l'ancienne capitale de Moldavie émigrèrent dans la nouvelle résidence, qui devint également un point d'attraction pour les artisans et les commerçants de l'étranger, venus d'Autriche et d'Allemagne s'établir et tenter fortune sur les bords de la Dimbovitza.

Mais si considérables que fussent les progrès réalisés pendant les sept ans de règne du prince Couza 1859—1866, ils ne sont qu'à la première étape de l'évolution accomplie dans la suite sous le prince Charles de Hohenzollern, appelé par plébiscite à présider aux destinées du pays, à dater du 20 avril 1866. Les conséquences historiques de cette élection providentielle se firent tout de suite sentir. On sait comment, grâce à sa sagesse politique, le nouveau souverain parvint à dominer les dissensions périlleuses de partis et à faire respecter sa couronne. C'est grâce à sa fidélité au régime constitutionnel que le pays, éprouvé par tant de complications intérieures et extérieures, put enfin devenir une avant-garde de la paix, de l'ordre et du progrès en Orient.

La Roumanie entière a ressenti les effets bienfaisants de l'avènement de Charles I^{er}, effets qui se sont traduits en progrès notables dans tous les domaines de la vie publique morale et matérielle. Mais la Capitale en a tout particulièrement bénéficié, et reste redevable au fondateur du nou-

veau régime de nombreux embellissements. Le Prince nouveau venu s'est d'abord installé dans l'ancienne maison boyarde devenue propriété de la ville, où le prince Couza avait déjà pris résidence. Là, le train modeste que menait la nouvelle cour, contrastait il est vrai singulièrement avec le luxe éclatant de la haute société de la capitale, mais en revanche le prince s'intéressa dès le principe à l'embellissement de la ville. Il n'est pas de tentatives dans ce sens auxquelles il n'ait témoigné la plus bienveillante attention et son intérêt le plus particulier. Le palais de l'université qui renferme les salles du Sénat et celles de l'Académie et du musée, était le premier édifice un peu recommandable de la résidence roumaine; mais c'est le seul qui ait été édifié avant l'avènement de Charles I-er; tous les autres datent de son règne; et, en même temps que les anciennes Principautés se sont, grâce à lui, élevées au rang d'un Etat civilisé qui compte dans le concert européen, la vieille ville orientale et boyarde de la Dimbovitza s'est transformée peu à peu en une métropole européenne. C'est dès lors que le boulevard Elisabeth qui porte le nom vénéré de la Reine, le boulevard de l'Académie auquel s'est ajouté dernièrement le boulevard Ferdinand, sont devenus la belle et grande artère d'un réseau de rues importantes, grandes lignes percées définitivement qui dans un avenir prochain, une fois jalonnées d'édifices, de maisons et de magasins, constitueront certainement, par leur extension et leur ampleur une curiosité de Bucarest que beaucoup d'autres capitales pourraient lui envier.

Un évènement qui a eu une influence très active sur le développement de Bucarest, c'est le résultat glorieux de la guerre russo-turque et la reconnaissance de l'indépendance de la Roumanie par le Congrès de Berlin. Les succès remportés et la confiance dont le jeune Etat fut honoré de la part des Puissances, ont donné une nouvelle et puissante impulsion à toute la vie publique, et les effets s'en sont fait sentir tout naturellement dans la capitale qui, par la proclamation de la royauté, a dû

devenir résidence royale. La canalisation de la ville exécutée en 1881, d'après le projet de M. Burkli-Ziegler, ingénieur suisse, et la régularisation du cours de la Dimbovitza dont le lit a été abaissé afin de mettre un terme aux inondations qui menaçaient toujours les quartiers bas; ces deux grands travaux ont été les deux services les plus considérables que le régime libéral ait rendu à la ville. Le grand boulevard, en revanche, qui traverse toute la ville de l'Est à l'Ouest et apporte l'air et la lumière jusque dans les culs de sac les plus écartés des mahalas, est l'œuvre des conservateurs et notamment du maire d'alors, M. Pache Protopopesco. Nous avons déjà dit comment cette grande artère se meuble peu à peu de nouvelles constructions qui font oublier les bicoques et huttes d'autrefois.

Parallèlement à cette activité extraordinaire déployée par M. Protopopesco dès 1890 pour le percement du nouveau boulevard qui fut achevé en quelques mois, on a vu l'éclairage de la ville s'améliorer, la lumière électrique s'installer sur la calea Victoriei et sur les grands boulevards et les corrections de rues commencées se poursuivre avec activité, surtout depuis qu'en 1895 M. N. Philipesco fut placé à la tête de la mairie. C'est sous son administration également qu'a été inauguré le tramway électrique sur les grands boulevards et commencé le boulevard Coltza. C'est lui qui a proposé de confier à l'Etat-Major d'élaborer un plan topographique de la ville, plan qui manquait jusqu'alors et qui a dû être terminé le 1/13 avril 1897.

A part ces grands travaux d'embellissements dus à la commune urbaine, il en est d'autres dus à l'initiative des particuliers et qui ont, pour leur bonne part, aussi contribué à donner à Bucarest l'aspect d'une grande ville cosmopolite. Parmi ces derniers, il conviendrait de citer les travaux de canalisation et de drainage entrepris par M. A. Sutter, un suisse, pour dessécher les de marais de Gramont et les rendre habitables. A force d'énergie et à grands frais, il est parvenu à créer là tout un nouveau quartier sur un terrain autrefois aban-

donné comme infectieux et malsain. Nous ne saurions oublier non plus l'allée Carmen-Sylva bâtie tout entière par M. Böhacker un architecte autrichien et qui, aujourd'hui, est une des plus jolies rues du Bucarest moderne.

Ce qui est moins réjouissant, c'est l'attrait qu'exerce la capitale sur une partie de la population rurale, qui espère y faire fortune et vient s'y établir, quitte à augmenter le prolétariat des mahalas. Ne pouvant construire dans le centre, ces nouveaux immigrants bâtissent dans les quartiers extérieurs où les terrains sont meilleur marché et contribuent ainsi à étendre la ville démesurément. Malgré les décrets édictés par la Commune de 1798 à 1832 afin d'empêcher la trop grande extension de la ville et interdisant de bâtir dans les rayons extérieurs des barrières, la ville a continué à se développer du côté de la campagne. Grâce au parcellage de nombreuses régions situées en dehors du cordon de l'octroi, cette croissance des quartiers extérieurs a pris, ces derniers temps encore, un nouvel essor, si bien que le Conseil communal s'est vu contraint en 1894 d'englober ces nouveaux quartiers, quoique très rustiquement bâtis, dans les frontières de la ville.

L'annexion de toute cette banlieue n'est peut-être pas un avantage pour la ville, malgré les prescriptions émises pour la construction et le percement des rues, car elle représente pour le budget communal un surcroît de dépenses pour voirie, éclairage, sécurité publique, qui n'est guère compensé par les impôts que paient ces nouveaux citadins mi-campagnards. Ajoutez que ceux-ci augmentent le nombre de *mitocani*, ce qui ne contribue pas à élever le niveau intellectuel et culturel de la population urbaine.

Une autre question de première importance, c'est celle de l'alimentation de la ville avec de l'eau potable. Jusqu'à présent elle en est réduite à boire de l'eau de la Dimbovitza qui laisse à désirer comme qualité et quantité. La question des eaux que l'on étudie depuis longtemps, et qui n'est guère sortie jusqu'à présent de

la phase théorique, sera cependant réglée définitivement et d'urgence, ces années prochaines.

II. Esquisse topographique et statistique

Située au milieu de la grande plaine qui s'étend des contreforts sud des Carpathes aux terrains marécageux qui forment les rives du Danube, Bucarest ne saurait prétendre à une beauté de paysage. Mais si monotone que soit la vaste étendue qui environne la ville, les berges plus élevées de la Dimbovitza vers l'ouest, ainsi que quelques collines isolées qui s'avancent vers la rivière, donnent pourtant au plan de la ville un certain relief. Occupant un de ces larges bassins des fleuves roumains, et s'étendant sur les diverses déclivités que forment les pentes des anciennes érosions, la ville offre, malgré sa situation peu favorable, d'intéressants aspects. Ce qui donne un charme tout particulier à la ville de Bucarest quand vous la contemplez de quelques unes des hauteurs dont nous venons de parler, ce sont les arbres, la verdure qui apparaissent partout entre les maisons et les rues. En arrivant de la gare de Filaret, on dirait une ville de jardins. Il en est tout autrement, si l'on entre en ville par la gare du Nord. Après avoir parcouru au trot rapide d'un fiacre la calea Grivitzza, l'étranger passe dans la calea Victoriei, la voie principale dont l'aspect fashionable et l'animation ne le cèdent en rien aux grandes cités d'Occident, c'est à peine si le voyageur pourra s'imaginer qu'il se trouve dans une capitale qui, il y a une trentaine d'années, était encore considérée comme une ville orientale. Quant à la richesse que Bucarest offre en verdure, elle provient surtout du fait qu'autrefois il n'y avait pas de maisons qui n'eussent leur jardin ou leur cour. Dans toutes ces cours, si réduites qu'elles soient maintenant au centre de la ville, on plante ou laisse pousser des arbres, ne fussent que des sauvageons d'accacia qui ne demandent pas beaucoup d'air, de lumière, ni de sol.

Les grandes artères commerciales, reconstruites sur l'emplacement incendié en 1847, sont flanquées de hautes constructions à plusieurs étages (car le terrain y étant très cher, il a fallu l'utiliser en bâtissant des maisons de rapport). Il en sera de même le long des quais et des boulevards, et cela par ordonnance de la mairie qui tient à empêcher la ville de s'étendre vers les barrières. A part ces quartiers du centre et les nouvelles rues percées, la ville se compose d'un réseau très compliqué de voies où l'on ne rencontre guère que des maisons à rez-de-chaussée, entourées d'une cour ou d'un jardin. C'est là l'habitation préférée du bourgeois bucarestois.

Avec une population de 232,009 âmes d'après le recensement de 1894, Bucarest compte 15,000 foyers environ. La superficie des rues est de 30 kilomètres carrés pour le centre de la ville. La ville est si étendue que par tête d'habitant, l'espace en kilomètres carrés est plus considérable que partout ailleurs: tandis qu'à Paris il est de 35 mètres carrés, à Vienne de 36, à Buda-Pesth de 65, il est à Bucarest de 130 mètres carrés.

A la fin de 1894, Bucarest n'avait pas moins de 1031 rues, dont 797 à l'intérieur des barrières et 234 à l'extérieur, réseau représentant une longueur de 226,32 kilomètres. Les rues de l'intérieur de la ville sont pavées de diverses pierres sur une longueur de 154,230 mètres et dallées de basalte sur une longueur de 17,287 m., tandis que le reste des rues 54,803 m. dans les quartiers extérieurs ne se compose que de chaussées macadamisées. La superficie totale de toutes les rues a été évaluée en 1894 à 1.649,757 m. La plupart d'entr'elles sont munies de trottoirs de chaque côté dont les longueurs ont été évaluées la même année à 320,53 kilomètres et la superficie à 729,032 m. c.

Un réseau de rues aussi étendu par rapport à la population occasionne à la ville, il va de soi, comme pavage, entretien et éclairage, des frais bien plus considérables que ce n'est le cas dans d'autres villes. Ainsi l'éclairage qui dans les quartiers extérieurs laisse encore beaucoup à désirer, revient à 3 fr. 68 cts. par tête,

tandis qu'à Paris il n'est que de 3 fr. 42 c., à Vienne 1 fr. 15 c., à Pesth 1 fr. 35 c., à Trieste 0 fr. 85 c. et à Prague 0 fr. 69 c.

La calea Victoriei est éclairée à l'électricité dans ses points les plus fréquentés; les grands boulevards le sont sur toute leur longueur; les autres rues fréquentées ont le gaz; celles des quartiers extérieurs le pétrole, à moins qu'on n'y ait établi des lampes à huile à réflecteur, préférables aux lampes à pétrole comme pouvoir éclairant.

Quant à la canalisation, entreprise récemment comme nous l'avons dit, elle n'est point encore terminée; mais le fait qu'à la fin de 1894, elle comptait déjà 90,33 kilomètres de rues canalisées, prouve que ce travail est suffisamment avancé.

La ville entière est divisée par couleurs en cinq arrondissements administratifs ou commissariats, dont chacun possède aussi un bureau de perception communal et une section de police de sûreté.

L'*Arrondissement de couleur rouge* occupe le centre de la ville et comprend la partie la plus animée de la capitale avec la plupart des sièges de l'administration de la commune et de l'Etat. Le commissariat communal se trouve à la calea Rahovei, No. 8; le commissariat de police rue Șerban-Voda No. 7.

L'*Arrondissement jaune*, au N.-O. du précédent, est situé entre la calea Victoriei qui relie le centre de la ville à Mogoșoi et la rue Budeștilor d'une part, et se trouve d'autre part limité par la calea Moșilor. Assez régulièrement disposé, ayant une situation saine, occupé par de jolies habitations de famille, surtout dans les rues adjacentes au centre, il comprend quelques rues importantes, comme la calea Dorobanților et la strada Romana. Le commissariat communal est situé Strada Icoana, No. 4 et le commissariat de police Strada Romana, No. 4.

L'*Arrondissement de couleur noire* est situé à l'Est du centre, entre la calea Moșilor et la rue Dudești d'une part, et la rue Iancului et Calarașilor d'autre part. Le

commissariat communal se trouve calea Moşilor 109 et celui de police Strada Cornariei, No. 4.

L'*Arrondissement de couleur bleue* au Sud du centre, entre les rues Dudeşti et Rahoviei qui aboutissent aux barrières Rahovei et Vacareşti est surtout le quartier juif. Commissariat communal, calea Vacareşti, No. 136; commissariat de police, Strada Radu-Voda.

L'*Arrondissement de couleur verte* au N.-O. du centre, entre la calea Rahovei et l'Arrondissement jaune. Comme rues menant aux barrières, il convient de citer la calea Cotroceni, la calea Plevna et la calea Grivitza. Commissariat communal, calea Plevna No. 8. Commissariat de police, Strada Mihai-Voda No. 25.

Ce sont les environs de la petite église de Boucour et la région qui s'étend de ce point à la place Saint-Georges qui ont formé le premier noyau de la ville et le plus ancien centre commercial. C'est là aussi que se trouve encore le marché; c'est sur cette place que s'opèrent toutes les transactions entre Bucarest et la province, notamment la vente des produits maraîchers. On y a édifié, sur la rive gauche du fleuve et sur l'emplacement d'un ancien *maidan* desséché depuis la régularisation de la Dimbovitza, de grandes halles qui n'ont rien à craindre de la comparaison avec celles de l'Occident.

A ce point aboutissent la plupart des grandes rues commerçantes de ce quartier, qui se détachent de la place St. Georges et de la calea Victoriei, telles que la Strada Lipskanie, la Strada Carol, avec le réseau des rues comprises entre ces deux dernières, où se trouvent de beaux magasins de vente en détail. C'est là aussi que le commerce en gros s'est installé avec ses dépôts, ainsi que les banques, les grandes maisons d'expédition et de commission. C'est à ce point également -- la place du Grand Marché-- que convergent toutes les voies principales qui mettent le centre en rapport avec les quartiers extérieurs et relie la capitale avec les villages et les villes environnantes. C'est ainsi que la rue Moşilor qui a 3 kilomètres de longueur conduit à l'Obor, le grand

marché aux grains et aux bestiaux, et par le chemin de ceinture de Michel-le Brave, elle débouche sur la route de district qui conduit à Braïla. La calea Victoriei, la rue principale, reliée au grand marché par la rue Lipskanie et la rue Charles I-er, rejoint vers le nord la chaussée nationale qui mène à Ploieshti, tandis que la rue Grivitza qui se détache de la rue Victoriei va rejoindre les chaussées de Piteshti et de Tirgoviste. Sur la rive gauche, la rue Rahovei qui atteint jusqu'au Marché par un des plus anciens ponts, communique vers l'ouest à l'extérieur avec les routes de district qui mènent à Alexandria, tandis que la rue Șerban-Voda, peu distante de la première, rejoint, au sud, la chaussée nationale de Giurgevo, et par la rue Vacaresti, la route de district qui conduit à Oltenitza.

Parmi les rues secondaires qui conduisent du centre de la ville aux barrières, il convient de mentionner encore la rue Dorobanților, la rue Polona, la rue Teilor, situées entre la calea Victoriei et la calea Moșilor, — la rue Calarașilor et la rue Dudeshti situées entre la calea Moșilor et la rue Vacaresti; enfin la rue du 11 Septembre qui, traversant la rue Isvor, s'étend entre la rue Rahovei et la Dimbovitza qu'elle va rejoindre.

La Dimbovitza divise la ville en deux parties de grandeur inégale — l'une plus petite au sud-ouest et l'autre plus grande au nord-ouest — et la parcourt dans la direction du nord-ouest au sud-ouest. On conçoit, pour la circulation et le trafic quelle importance ont les quais dont le fleuve est bordé, ainsi que les grands boulevards qui traversent la ville de l'ouest à l'est sur une longueur de 7 kilomètres. Ce sont là les voies de communication les plus faciles entre l'intérieur et l'extérieur de la ville. Le fleuve dont les rives sont reliées par un pont de chemin de fer et dix autres ponts en ville, passe par les arrondissements vert, rouge et bleu, tandis que les grands boulevards les traversent tous, à l'exception de l'arrondissement bleu. Partant du Palais de Cotroceni, ils conduisent sous le nom de Boulevard de l'Indépendance, à la Dimbovitza, se prolongent jusqu'à la calea

Victoriei sous le nom de Boulevard Elisabeth, se poursuivent jusqu'à la rue Coltza sous le nom de Boulevard de l'Université ou de l'Académie et se continuent de là sous le nom de Boulevard Carol I jusqu'à la bifurcation des deux boulevards Ferdinand et Pake Protopopesco. Le Boulevard Ferdinand aboutit à l'heure actuelle près du grand Marché aux bestiaux, mais doit être prolongé jusqu'à la place des Moschi; tandis que le Boulevard Protopopesco, prolongement direct du Boulevard Carol, débouche dans la Chaussée de ceinture Michel-le-Brave.

Outre les boulevards que nous venons de mentionner, la ville a encore établi ces dernières années plusieurs grandes avenues dont la principale porte le nom de Boulevard Marie et part du pont de la Dimbovitza près des Halles centrales, passe devant l'hôpital Brancovan, longe la colline de la Métropole, traverse le quartier Grammont et aboutit aux nouveaux docks de la ville.

Le boulevard Neatîrnarei (indépendance) part de la calea Rahovei là où elle croise le quai sur la rive droite du fleuve; quant au boulevard du Nord, il forme, derrière la gare du Nord une ligne parallèle à la calea Grivitza et rejoint la rue Francmasoni à la rue Vespasien; le boulevard Tabacari enfin conduit de la rive droite de la Dimbovitza aux Abbatoirs, situés à l'extrémité sud de la ville. Ajoutons qu'on a commencé il y a trois ans le percement d'un grand boulevard qui ne serait autre qu'un élargissement et qu'un prolongement de la rue Coltzea jusqu'à la Chaussée Kisseleff et dont la dernière partie seulement a pu être achevée.

Parmi les rues qui coupent celles qui rayonnent du centre vers les barrières, il en est surtout deux qu'il faut mentionner: 1^o la rue Traian qui a 2¹/₂ kilomètres de longueur; elle part de la rue Vacaresti, près du fleuve, sur la rive gauche et croise la rue Dudeshti, la rue Calaraşilor, les boulevards Protopopesco et Ferdinand et se prolonge jusqu'à la calea Moşilor; 2^o la rue Romana, longue de 2¹/₂ kilomètres, située dans l'arrondissement jaune; elle part de la calea Victoriei et va jusqu'à la calea Moşilor.

Bucarest est pauvre en places un peu grandes : à part celles que nous avons déjà citées : St. Georges, St. Antoine, la Grande Place (Piața mare, place du grand marché), il nous reste à mentionner encore la Place du théâtre et la Place Amzei (avec un marché) dans l'arrondissement jaune, et la Place Griviței qui est également un marché secondaire.

Enfin n'oublions pas les chaussées de ceinture qui entourent la ville et qui bordent, sous le nom de Chaussée Bonaparte et de Chaussée d'Etienne-le-Grand l'arrondissement jaune, sous le nom de Michel-le-Brave l'arrondissement noir et une partie de l'arrondissement bleu, sous le nom de rue Vitanului, de chaussée Vacaresti et de rue Viilor l'arrondissement bleu, et sous les noms de Chaussée Domnei, Chaussée des Pandours, Chaussée Grozavesti et Chaussée Bassarab l'arrondissement vert.

En fait de jardins publics, Bucarest possède en ville le jardin de Cismigiu dont nous avons déjà parlé, celui de St. Georges et celui d'Icoana (arrondissement jaune) sur la place du même nom; à mentionner également, sur les grands boulevards, le jardin de l'Académie avec un décor de statues et le nouveau square établi sur l'emplacement de l'ancienne église Sarindar, en face de l'Hôtel du Boulevard. Sur la calea Victoriei, il y a encore à mentionner le square de l'Episcopie en face de l'Athénée, un des jardins les plus animés de la ville.

Bien que les fortifications de Bucarest soient situées bien loin des barrières, elles méritent d'être mentionnées spécialement puisqu'elles font de la capitale une ville forte. Le plan de ce système de défense qui embrasse une circonférence de 72 kilom., est dû à un spécialiste en la matière, le général Brialmont. Mais la construction même des forts a été modifiée dans beaucoup de détails par le major Schumann, alors directeur technique pour l'artillerie des usines de Gruson à Bukau-Magdebourg, usines qui ont passé depuis à la maison Krupp. Une partie des coupoles a été fournie par les fonderies de Saint Chamont. L'achèvement de ces grands travaux de défense a duré près de

dix ans de 1885 à 1894; la ceinture fortifiée se compose de 18 forts; les grands sont situés en moyenne à 4 kilomètres les uns des autres, et entr'eux il y en a de plus petits, de façon qu'il y a un fort tous les deux kilomètres. Tous ces points sont reliés avec les gares de Bucarest par un chemin de fer de ceinture spécial, et le sol enfermé par la ligne fortifiée présente une superficie de 310 à 320 kilomètres carrés, une superficie assez vaste pour pouvoir abriter, en cas de danger, toute l'armée roumaine et l'y maintenir sur la défensive pendant un temps assez long.

III. Le Climat

Malgré la proximité de la Mer Noire, le climat de Bucarest est, un climat continental bien déterminé, avec de brusques changements atmosphériques et de violents contrastes de température, conditionnés surtout par les vents des steppes provenant du sud de la Russie. Parmi ces vents, le *crivetz* qui occasionne fréquemment en hiver des chutes thermométriques de 15 degrés et plus, est l'un des plus redoutables; c'est lui qui amène généralement à Bucarest les grands chasse-neige. Parfois il arrive accompagné de giboulées, une vraie pluie d'eau glacée, capable de recouvrir en quelques heures les rues et les chemins d'une épaisse couche de verglas. Les fils télégraphiques s'en garnissent et rompent, et les branches d'arbre les plus robustes ploient et se brisent comme de frêles roseaux. C'est aux mois de janvier et de février que règnent les plus grands froids. Malgré cela, les hivers bucarestois, — sans parler des dernières années où ils ont été exceptionnellement doux — ne sauraient passer pour extrêmement rigoureux, car si le thermomètre descend parfois jusqu'à 24 degrés au dessous de zéro, il s'y maintient rarement très longtemps; mais c'est le *crivetz* qui souffle par périodes de trois, six ou neuf jours, qui les fait paraître particulièrement âpres, car ce vent par sa violence pénètre de son froid

glacial les vêtements les plus épais, et par les énormes chasse-neige qu'il cause, il contribue à donner à la plaine roumaine çà et là un caractère tout-à-fait russe. A l'hiver qui dure rarement plus de trois mois, succède, à partir du mois de mai, presque sans transition, la saison d'été, qui comprend cinq mois au moins, et pendant laquelle le thermomètre ne descend que rarement à 10^0 , au-dessus de zéro, mais se maintient souvent des semaines durant à 30 ou 35^0 . En 1895, la moyenne des mois de juillet et d'août a été de $24,3^0$ et $22,6^0$; la température maximale le 5/17 août 38^0 .

Si Bucarest ne connaît guère de printemps, elle jouit, en revanche, après les chaleurs lourdes de l'été, d'un long et bel automne qui dure parfois jusqu'à la fin de novembre, une saison qui paraît particulièrement propice au séjour de l'étranger. La température moyenne de Bucarest pour toute l'année varie entre 10 et 11^0 centigrades, ce qui n'empêche pas que vous pouvez avoir dans la même journée, du matin au soir ou vice-versa une variation de 15 à 20^0 ; les variations que l'on observe au thermomètre se retrouvent au pluviomètre; tantôt un manque d'eau absolu, puis des semaines de pluie persistantes. Il en est de même pour la chute des neiges qui, un hiver, sera considérable, et l'hiver suivant insignifiante. Il y a là des irrégularités que l'Europe occidentale et centrale ne connaît absolument pas.

Malgré sa situation au milieu de la plaine roumaine, ouverte vers l'Orient, Bucarest exposée aux vents des steppes que nulles montagnes ni nulles forêts n'arrêtent, présente un chiffre d'eau tombée (614 mm. en moyenne pour l'année 1895 avec 109 cm. de neige), moins considérable que celui enregistré au centre de l'Europe; mais on y constate, grâce aux grandes chaleurs des mois d'été, une évaporation (522,2 mm. en 1895) relativement très considérable.

Les brusques variations de température sont naturellement préjudiciables aux voies respiratoires et causent également de nombreuses affections rhumatismales, dont les étrangers notamment ont à se garder d'autant

plus soigneusement que, même pendant la saison la plus chaude, les nuits fraîches ne sont pas rares. Il convient de noter d'autre part — comme nous l'avons déjà observé plus haut — que les cas de fièvres paludéennes, ainsi que les cas de fièvre typhoïde, très fréquents autrefois, vont en diminuant ces dernières années, grâce à l'assainissement de la ville par la canalisation de la Dimbovitza. Il convient d'ajouter encore ici que les efforts du conseil d'hygiène et notamment de son président, M. le Dr. Félix, ont beaucoup contribué à diminuer le chiffre de la mortalité des enfants, surtout depuis que ce conseil a été réorganisé et s'est activement occupé de combattre l'incurie et la malpropreté dans certains quartiers et de supprimer certaines habitations malsaines, vrais foyers de miasmes et d'épidémies.

IV. Population

Des 232,009 habitants que comptait Bucarest en 1894, 120,561, soit 52⁰/₁₀₀, appartiennent au sexe masculin, 111,448, soit 48⁰/₁₀₀, au sexe féminin. Les mêmes proportions en pour cent représentent aussi la part des deux sexes dans la statistique des naissances en 1895. Sur 8170 nouveaux-nés, on a compté 4260 garçons et 3910 filles. Il n'en est pas de même pour la mortalité où le sexe masculin figure en 1895 avec 3383 cas et de sexe féminin avec 2713, ce qui équivaut pour le premier à 55⁰/₁₀₀ et pour le second à 45⁰/₁₀₀. Mais cette différence notable s'explique par le fait de l'immigration dans la capitale, alimentée surtout par le sexe masculin, de sorte qu'il s'y trouve relativement un nombre plus considérable d'hommes que de femmes qui y terminent leur vie. Il est avéré d'autre part que la mortalité sur les hommes, nés à Bucarest, est cependant plus forte que sur les femmes: sur l'augmentation de la population constatée en 1895 par défalcation du chiffre des naissances de celui des morts,

on constate que sur 2119 personnes 1197 appartiennent au sexe féminin et 922 au sexe masculin.

En ce qui concerne la nationalité, on a pu constater que la population totale se répartit comme suit : 155,614 Roumains, 41,481 Etrangers et 34,914 individus sans patrie déterminée. A cette dernière catégorie appartiennent surtout les Israélites non roumanisés, qui autrefois revendiquaient, sous prétexte d'échapper au service militaire, la protection de quelque légation étrangère, surtout de la légation d'Autriche-Hongrie et qui aujourd'hui, depuis que ce protectorat a été supprimé par la convention de 1895, se trouvent privés de toute nationalité. Dans cette catégorie il faut ranger aussi beaucoup d'étrangers, surtout des Autrichiens et des Allemands qui, sans devenir citoyens roumains, ont refusé ou perdu leur nationalité en rompant tous les liens qui les unissaient à leur ancienne patrie. Le recensement de 1894, n'a du reste pas relevé par le menu ces données concernant la nationalité de chaque habitant, de sorte que sous ce rapport nous sommes obligé de nous en remettre aux résultats du recensement de 1889, recensement d'après lequel il y avait alors :

21,163 Austro-hongrois, 3,68 ressortissants de l'Empire allemand (parmi lesquels 401 Prussiens), 2251 sujets turcs (surtout Macédoniens, Albanais), 1839 Grecs, 667 Français, 593 Italiens, 579 Russes, 511 Bulgares, 287 Suisses, 245 Serbes, 178 Belges et 67 Anglais. Une statistique de 1878 compte sur 61,850 familles à Bucarest, 45.353 chefs de famille nés en Roumanie, chiffre qui comprend 6242 pères de famille israélites et un grand nombre d'étrangers, mais nés dans le pays. Dans ces recensements, par familles, il est un facteur important, ce sont les milliers de domestiques, femmes et hommes, originaires de Hongrie et de Transylvanie qui n'entrent pas en considération ; car ils constituent le gros appoint de la population flottante. Ils ne sauraient donc pas plus entrer en compte que les jeunes gens célibataires momentanément occupés dans le commerce, l'industrie et les affaires. Il est vrai cependant que c'est

parmi ceux-ci que se recrute une bonne partie de la population sédentaire et fixe de l'avenir, de sorte qu'une statistique systématique devrait également y prendre garde.

Au point de vue du nombre des familles, ce sont les Hongrois qui viennent après les Juifs suivant les données officielles de 1878, avec 4713 familles, chiffre dans lequel sont compris aussi les chefs de famille nés en Hongrie et en Transylvanie, tant Saxons que Roumains de nationalité.

Si la dite statistique ne compte que 3236 familles allemandes, c'est que précisément elle n'y comprend pas les Hongrois allemands, plus nombreux que les vrais magyars. Les Slaves figurent à la même date avec 2694, les Grecs avec 882, les Français avec 337, les Italiens avec 201, les Turcs avec 66 et les Anglais avec 48 familles.

D'après la confession, la population bucarestoise se répartit en 167,598 orthodoxes (Roumains, Grecs, Arméniens, Russes, Bulgares et Serbes), 32,296 catholiques, protestants réformés et anglicans, 31,251 israélites, 431 mahométans. 451 adhérents de diverses sectes spéciales, parmi lesquelles celle des Lipovans, interdite en Russie, qui mérite pour l'étrangeté de ses idées sociales et religieuses une attention spéciale. Comme ils tiennent à échapper à la surveillance de la police, ils ont intérêt à cacher leur nombre et à l'indiquer toujours inférieur à ce qu'il est réellement. Adeptes d'une communauté schismatique qui a été bannie de l'église de l'empire au Concile de Moscou qui prononça l'exclusion des Staroverzi (vieux croyants) les lipovans adhérent aux principes socialistes de la secte fanatique des Skopzes (châtrés). Persécutés et opprimés dès les temps de Pierre-le-Grand, ils se réfugièrent dans les Provinces Danubiennes; presque tous d'origine paysanne, ils embrassèrent l'état le plus voisin de celui qu'ils pratiquaient dans leur ancienne patrie et se firent cochers, loueurs de voiture, marchands de chevaux et parvinrent, grâce à leur organisation en communauté reposant sur la mutualité d'un communisme patriarcal, et grâce

aussi à leur frugalité et à leur constance au travail, à une aisance remarquable. Incomparable comme cocher le voiturier russe ou birjar qui stationne sur les places et les carrefours les plus fréquentés du high-life (place du Théâtre, grand Boulevard, place de l'Episcopie, Chaussée Kisseleff), frappera l'étranger rien que par son costume un grand cafetan de velours, serré à la taille par une ceinture colorée, par ses cheveux peignés à la russe, et surtout par l'élégance de sa voiture et de ses chevaux, qui sont souvent des bêtes superbes. Malgré les plus rigoureuses pénalités édictées contre eux, les Lipovans placés sous la protection de la légation de Russie, pratiquent la coutume barbare de l'émascation, après avoir toutefois procréé deux enfants pour assurer la continuité de la communauté. C'est parce qu'ils se mutilent ainsi — et c'est là un acte sacré pour eux — qu'ils prennent avec l'âge le physique des castrats italiens dont ils ont également la voix, la figure glabre et bouffie, et plus rarement cependant la cornulente anormale, si fréquente chez les jeunes eunuques d'Orient. Le plus ancien membre de la communauté en est le président, le prêtre et le prophète. Leurs pratiques religieuses (à la castration, à la mort, à la naissance, au mariage) accomplies dans le plus grand secret, sont à peu près inconnues. Le nombre des Lipovans en Dobrodja et en Roumanie s'élève environ à 9000; dans ce chiffre sont compris les récents immigrés qui se sont établis en Dobrodja et qui ont donné récemment, par leur refus de se soumettre aux lois scolaires et militaires, bien des difficultés au gouvernement. A part cela, vivant à l'écart, les Lipovans ne font pas plus de bruit que la petite communauté des anabaptistes allemands, de braves artisans qui ont apporté avec eux d'Allemagne leurs croyances religieuses et forment en pays étrangers une modeste et pacifique association qui rappelle un des épisodes les plus sanglants de la Réforme.

Remarquons du reste que la législation roumaine, très libérale, autorise la pratique de tous les cultes,

pour autant qu'ils ne sont pas en conflit avec les lois civiles, et leur accorde à tous une égale protection. Si parfois il se manifeste une certaine animosité contre les Juifs, c'est moins par haine contre les sectaires de Moïse comme tels. que par crainte du péril social et économique dont le pays est menacé, au dire des antisémites roumains, par l'augmentation prépondérante de la population juive.

V. Édifices publics et Monuments

Résidences royales. La Cour royale ne passe au Palais de la calea Victoriei que les mois d'hiver, de novembre à juin. Ce palais en fer à cheval se compose de trois corps de bâtiment: 1^o à gauche en arrivant, une ancienne maison boyarde qui a déjà servi de résidence aux princes Al. Ghica et Couza et qui actuellement renferme, à l'étage, les appartements du Roi et de la Reine, avec leurs bibliothèques, leurs salons et leurs cabinets de travail respectifs; au rez de chaussée, la chancellerie et les pièces de réception des maisons civile et militaire; 2^o au centre, une construction nouvelle renfermant les grandes salles pour les fêtes: au rez de chaussée, la salle à manger avec les pièces de dégagement; à l'étage où l'on monte par un superbe escalier de marbre, la salle des fêtes avec la salle du trône; 3^o l'aile, droite de date plus récente encore, sert de corps-de-garde et contient, à l'étage de riches appartements pour les hôtes princiers. C'est là qu'ont logé, lors de leurs dernières visites, l'empereur François Joseph et le roi Alexandre de Serbie.

Composé ainsi de constructions juxta-posées, le Palais manque assurément d'homogénéité à l'extérieur et n'en impose pas par de grandes lignes, A l'intérieur, en revanche, le Souverain et la Souveraine se sont plu à le meubler. avec un goût et un luxe vraiment royal et à l'enrichir de tableaux et d'objets d'art qui en font une résidence tout à fait digne du jeune royaume qu'ils ont fondé.

Parmi les pièces les plus remarquables, il convient de citer la bibliothèque de S. M. le Roi pour ses belles boiseries et la richesse de son contenu en ouvrages d'art, de science militaire, d'histoire, de littérature; puis le salon de musique de S. M. la Reine pour les belles peintures, les perles de la Galerie royale qui s'y trouvent; l'escalier d'honneur pour son aspect monumental, avec au-dessus de la colonnade un beau plafond du peintre viennois Veith, le vestibule de la salle de fêtes pour la magnificence de ses portes de bronze et de marbre, pour sa couverture vitrée en style moderne et pour les ouvrages d'art qui s'y trouvent: un groupe du sculpteur Storck représentant la reine Elisabeth donnant des soins à un blessé, deux excellents bustes du Roi et la Reine par Hégel et deux portraits officiels du Roi et de la Reine par Jean Lecomte du Nouÿ, ainsi que la *Revue de Cotroceni* en septembre 1896, peinte avec beaucoup de soin par le peintre Adjukiewicz, en souvenir du défilé de l'armée roumaine devant l'empereur d'Autriche François-Joseph.

Le palais de Cotroceni, situé à l'extrémité ouest de la ville, au bout des Grands Boulevards, est un ancien monastère transformé qui a servi jadis de résidence de printemps et d'automne au Roi et à la Reine. Reconstitué à neuf ces dernières années, il est devenu aujourd'hui la résidence de LL. AA. RR. le prince et la princesse de Roumanie, et se distingue autant par le pittoresque des façades extérieures que par l'arrangement artistique des appartements intérieurs. Dans le grand parc qui entoure le château se trouve le mausolée de la petite princesse Marie, morte à l'âge de 4 ans, l'unique enfant qu'ait eu le couple royal de Roumanie.

La cour passe l'été au Château de Pelesch à Sinaïa, non loin du passage de Prédeal. Cette résidence, construite en renaissance allemande, œuvre d'un architecte viennois, est fort heureusement adaptée au site montagneux et aux grands bois qui l'entourent. L'intérieur, meublé avec une richesse et un goût exquis, fait de ce château une des merveilles de l'archi-

tecture moderne. Commencée en 1871, la construction, interrompue pendant la guerre de l'indépendance, a été achevée en 1883 après bien des difficultés vaincues, résultant surtout des mouvements du sol provoqués par des sources qui minaient le terrain et qui aujourd'hui, captées et canalisées, se déversent dans le torrent au bord duquel sur une large esplanade, s'élève féerique comme une demeure enchantée, la résidence nouvelle avec ses tours, ses galeries et ses clochetons. A l'entour, dans la vallée du Pelesch, les dépendances, corps-de-garde, communs, écuries, et plus au fond dans la vallée, le *Foisor*, l'ancien pavillon de chasse, récemment agrandi et transformé pour devenir la résidence de la famille princière.

La construction de Castel Pelesch, ayant servi dans cette région de modèle à l'aristocratie roumaine, il n'a pas tardé à se former, non loin du château royal, toute une ville de villas avec des hôtels et de gracieux cottages. C'est là que la société élégante de Bucarest aime à passer la saison chaude.

Avant et pendant la construction du Château royal, le Roi et la Reine prenaient leurs quartiers d'été au couvent même de Sinaïa, dans lequel on avait aménagé quelques pièces pour les recevoir. C'est ce monastère, élevé par Michel Cantacuzène au milieu du XVII^e siècle et baptisé du nom de Sinaïa en souvenir d'un voyage en Terre Sainte entrepris par le fondateur, qui a donné son nom à la ville nouvelle, qui prospère et se développe chaque année davantage et forme déjà une des plus belles stations mondaines de l'Europe. Ajoutons qu'il est question d'y bâtir l'année prochaine un grand casino et un chemin de fer électrique, reliant Sinaïa avec les autres stations d'été de la vallée, Boushteni, Azouga et Prédéal.

* * *

Jusqu'à ces dernières trente années, Bucarest était fort pauvre en constructions d'une certaine importance architectonique. Ce n'est qu'à partir de la proclamation

de la royauté que la Capitale s'est vue dotée d'une certaine quantité d'édifices publics. Parmi ceux-ci figure au premier rang la *Banque nationale*, bâtie de 1883—1885 entre la rue Lipskanie et la rue Smerdan. Au point de vue de l'art et du goût, ce bâtiment d'une solide et sobre élégance est bien préférable au nouveau *Palais de justice*, bâti sur le quai de la Dimbovitza, comme dimension beaucoup plus considérable, mais comme aspect trop caserne administrative. Le *Palais des Postes* qui occupe 8000 mètres carrés promet d'être très pratique, mais écrase déjà par ses proportions gigantesques le gracieux bâtiment de la Caisse des Dépôts et Consignations, un bijou d'architecture dû à M. Gotte-reau. A côté de l'Imprimerie de l'Etat, une grande construction bien aménagée, on a projeté de bâtir, vis-à-vis du jardin de Cismigiu, le Palais des Corps législatifs qui sera sans doute un des ornements du Boulevard Elisabeth, sur lequel nous avons encore les *Bains de l'Ephorie* des Hopitaux civils. avec un grand bassin de natation qui, couvert en hiver, sert de salle de spectacle et de bal. Parmi les édifices publics de date plus ancienne, il convient de citer aussi l'Université, construite sous le prince Couza sur le boulevard de l'Académie. Le portique à colonnes, surmonté d'un fronton encadrant un bas-relief, ne manque pas de grandeur.

Le bâtiment de l'Université où le Sénat siège en attendant d'avoir un palais à lui, a abrité aussi les séances de l'Académie roumaine et de la Société de géographie.

Outre les auditoires des diverses facultés. on y trouve aussi les musées qui contiennent surtout d'importants fragments archéologiques de l'Ancienne Dacie, de vieilles peintures d'église provenant de Courtea d'Argesch et une remarquable collection de meubles, d'étoffes et de costumes ecclésiastiques. Mais la grande curiosité du Musée, c'est le trésor de Petroasa, un trésor visigoth du VI-me siècle (?), composé de diverses pièces d'orfèvrerie sur lesquelles le grand archéologue roumain Odobesco († en 1896) a publié un de ses plus

importants ouvrages: la poule avec ses poussins qui font partie de ce trésor, est le pendant d'une pièce semblable trouvée en Espagne et reconnue également comme étant d'origine visigothe. Il est probable que tous ces objets, vases, coupes, plats faisaient partie d'un trésor appartenant à quelque roi et quand les Huns envahirent le territoire occupé au nord du Bas-Danube par les Visigoths, ceux-ci, mis en fuite, ensevelirent leur trésor dans l'espoir de le retrouver au retour. Ce retour ne s'étant pas réalisé, le trésor est resté caché jusqu'à ce siècle où des fouilles l'ont mis au jour.

Dans le jardin de l'Université, on peut voir aussi une riche collection de sculptures, d'inscriptions et de fragments d'architecture datant de l'occupation romaine. Ils proviennent de fouilles dirigées et poursuivies avec beaucoup de zèle par M. le professeur Tocilesco, conservateur du Musée. Vis-à-vis de l'Université s'étend un jardin public orné de trois statues, dont celle du milieu en bronze représente Michel-le-Brave, le grand héros de l'histoire roumaine considéré comme le premier prince qui ait réuni, sous un seul sceptre, tous les Roumains et, pour cette raison, vénéré comme le représentant de l'unité et de l'idée nationales. Sur les deux côtés du monument, on a placé des canons, trophées de la guerre de l'indépendance, et c'est devant ce monument que chaque année, le 10/22 mai, le Roi Charles passe en revue l'armée, un des actes principaux de la fête nationale qui commémore à la fois trois grandes dates de la Roumanie moderne, l'arrivée du souverain actuel dans la capitale en 1866, la proclamation de l'Indépendance en 1877 et la célébration du couronnement en 1881.

A gauche et à droite du monument de Michel-le-Brave se dressent les statues en pied de Lazar et de Radoulesco Héliade, les fondateurs de l'instruction publique en Roumanie.

Pour en revenir à l'Université, il nous reste à en retracer brièvement l'histoire et l'organisation. Bien que fondée, comme nous l'avons dit, par le prince Couza, l'organisation de l'instruction publique supérieure remonte

à une date plus ancienne, au temps où Georges Lazar et Héliade Radoulesco firent du lycée St. Sava un centre célèbre de hautes études. Il est vrai toutefois que la chaire de droit qui brillait de 1816 à 1821, a été emportée dans la tempête suscitée par Tudor Vladimiresco contre le régime étranger des Phanariotes. Mais en 1831/1832 cet enseignement était rétabli et élargi de façon à comprendre, d'après le programme fixé par P. Poenaru, le droit romain, le droit civil, le droit commercial et le droit pénal. La révolution de 1848 mit également fin à cet enseignement, mais il a été restauré trois ans après par le prince Barbe Stirbey en 1851, un prince de haut mérite à qui Bucarest et le pays doivent bien de la reconnaissance. Réorganisé, cet enseignement constitua une vraie Académie des sciences juridiques, à côté de laquelle on créa également deux classes d'ingénieurs des ponts et chaussées, comprenant trois ans d'études. Bien que cet établissement ne fût pas très fréquenté, grâce à l'habitude prise par les familles riches d'envoyer leurs fils étudier à l'étranger, le besoin d'avoir une institution indigène, accessible aussi aux moins fortunés, se fit sentir, et cela aussi pour les autres domaines de la science. La preuve, c'est que bientôt furent constituées deux écoles spéciales nouvelles, l'une pour les sciences philosophiques, historiques et philologiques, l'autre pour les cours d'histoire naturelle et de mathématiques. Le prince Couza eut alors l'idée de réunir ces nouvelles Ecoles à celle fondée antérieurement par le prince Stirbey en une seule université (décret de 4 (16) juillet 1864), comprenant trois facultés avec leurs doyens respectifs, sous la haute direction d'un recteur. En 1866/67, il n'y avait encore à cette université que 52 étudiants, mais grâce à l'intérêt très vif que le Roi Charles témoigna dès son arrivée dans le pays au développement scientifique, cette institution a pris en peu de temps un essor extraordinaire. Augmentée en 1869 d'une faculté de médecine et transférée dans le nouvel édifice qu'on lui avait consacré, elle compte déjà, en 1869, 186 étudiants, chiffre qui en 1884/85, après

l'organisation de la faculté de théologie, s'éleva à 450. En 1892/93 les inscriptions furent de 759 dont 195 à la faculté de droit, 171 à la faculté des lettres, 114 à la faculté des sciences, 262 à la faculté de médecine et 17 à la faculté de théologie.

Jusqu'en 1888, l'université de Bucarest n'a délivré que des titres de licence pour toutes les facultés, et pour la faculté de médecine, à partir de 1888, aussi les titres de docteur; mais depuis l'entrée en vigueur de la dernière loi sur l'enseignement supérieur (1898) elle délivrera aussi des diplômes de docteur pour les autres facultés.

Pour préparer aux études universitaires, Bucarest possède divers lycées et écoles spéciales: le lycée Lazar, d'une architecture très heureuse, est un des ornements du boulevard Elisabeth. Situé au bord du parc de Cismigiu, vis-à-vis de l'imprimerie de l'Etat, il est l'un des mieux installés de la Capitale. *L'Ecole des Ponts et Chaussées* mérite aussi d'être citée, car elle occupe le plus beau des édifices consacrés à l'enseignement; organisée sur le modèle des écoles françaises, elle se distingue par la richesse de ses laboratoires et de ses collections.

Au nombre des autres édifices, il faut citer encore, moins pour leur valeur esthétique qu'à cause de leur utilité: la *tour du feu*, élevée sur le boulevard Ferdinand. Le bassin qui en occupe la partie supérieure et qui a une contenance de 1000 mètres cubes, sert à régulariser la distribution de l'eau potable en ville. De la galerie qui couronne cette tour, de 45 mètres de hauteur, on jouit d'une vue très étendue sur toute la ville de Bucarest et bien au-delà des barrières; aussi ce point sert-il de vedette pour un poste de pompiers.

A observer encore sur les grands boulevards, au rond point du boulevard Carol, une gracieuse colonne de marbre portant sur son chapiteau corinthien un aigle aux ailes éployées avec la croix au bec, emblème de la Valachie, colonne qui se trouvait jadis sur la place de l'*Episcopie*, mais qui a été transportée sur ce nouvel emplacement où elle fait meilleur effet que devant l'Athénée dont les dimensions lui étaient préjudiciables.

Parmi les édifices consacrés à l'art, il convient de citer d'abord le *Théâtre national* bâti en 1852 et rénové en 1875, puis l'*Athénée* roumain dont la grande salle en amphithéâtre sert de local pour les concerts et les conférences, tandis que les salles du rez de chaussée sont surtout affectées aux expositions. Bien que restauré plusieurs fois ces vingt dernières années — on eut mieux fait de le rebâtir à nouveau — le Théâtre national ne présente guère de façades dignes d'une Capitale et d'un théâtre subventionné. L'intérieur, en revanche, est fort élégamment arrangé et distribué.

Quant à l'Athénée, de date plus récente, il est l'œuvre d'une société littéraire qui a des sections dans tout le pays. Dû principalement à l'initiative de M. Esarco, ce bâtiment, une rotonde imitant le Panthéon de Rome, se fait remarquer à l'extérieur par son portique monumental soutenu par de fortes colonnes doriennes, ouvert sur le jardin de l'Episcopie, et par sa haute coupole surmontée d'un trépied dont la silhouette, dominant tout Bucarest, s'aperçoit de tous les environs. Il est à regretter qu'une pareille construction soit en briques revêtues de plâtre ou de ciment, attendu qu'elle aurait mérité des matériaux plus durables. A l'intérieur, cet édifice est surtout digne d'être visité pour l'originalité de ses larges escaliers en spirale qui conduisent à la grande salle située sous la coupole et pour les escaliers du fond qui mènent aux salles du Musée, récemment transféré ici du bâtiment de l'Université où il était jadis.

Si l'Etat et les sociétés financières, artistiques et littéraires ont contribué pour une large part à l'embellissement architectural de Bucarest, les particuliers eux aussi n'ont pas manqué d'y participer. Malheureusement toute la ville rebâtie à neuf ces cinquante dernières années, n'a pas été reconstruite dans une architecture ayant un caractère local prononcé. Toutes les habitations nouvelles, à quelques exceptions près, sont des imitations en pseudo-renaissance des maisons de Vienne ou de Paris. Il n'en est que quelques-unes où les traditions d'architecture indigène aient été conservées. C'est grand

dommage, car en bâtissant toute la ville en style roumain, on aurait créé une merveille comme Sienne ou Nuremberg, qu'on serait venu voir du monde entier. Au lieu de couleur locale, on ne trouvera dans la majorité de ces constructions privées que le style composite d'Occident.

Ces réserves faites, signalons quelques unes des habitations privées les plus remarquables: l'hôtel de la famille Stirbey, celui de la famille Vernesco sur la calle Victoriei, celui de M. N. Filipesco, ancien maire de Bucarest dans la strada Scaune, de M. G. Filipesco, ancien maréchal de la Cour dans la strada Dionisie et vis-à-vis la maison très remarquable de M. Cornesco, celle de M. Blank banquier, le palais du prince Soutzo sur le boulevard Coltzea, presque tous situés entre cour et jardin. Avec le temps, Bucarest où, pendant l'hiver du moins, se donne rendez-vous presque toute l'aristocratie du pays, possédera de ces hôtels en nombre plus considérable qu'aucune autre des anciennes résidences d'Europe.

VI. Eglises et synagogues

A remonter aux sources historiques, Bucarest aurait possédé au commencement de ce siècle 200 églises environ, parmi lesquelles, il est vrai, nombre de chapelles privées, qui déjà par leur apparence plus pauvre, se distinguaient des fondations religieuses, églises ou couvents, dus à des princes ou à de grandes familles. Beaucoup de ces petites bissériques sont tombées en ruine avec le temps, sans que les moyens de les restaurer ou de les reconstruire se soient trouvés; d'autres ont été fermées et les fonds destinés à leur entretien affectés à d'autres fondations ecclésiastiques. Malgré cette défection, on compte encore à Bucarest 116 églises et chapelles orthodoxes, parmi lesquelles il y en a encore beaucoup et l'on ne saurait assez le regretter qui, faute d'entretien disparaîtront. Déjà leur aspect abandonné, avec les cimetières négligés qui les entourent, n'a plus

rien qui trahisse la piété due à la religion ou aux morts.

Quant au style de ces édifices religieux, nous l'avons déjà caractérisé plus haut en disant qu'il s'agit d'une localisation de l'architecture byzantine. Selon l'importance ou la richesse de l'église, il sera plus ou moins riche dans l'ornementation ou dans l'emploi des motifs, réduits parfois dans les bissériques plus pauvres à leur plus simple expression.

Au nombre des églises de Bucarest, il convient de citer en premier lieu l'Église métropolitaine, située sur une colline de la rive droite de la Dimbovița, au sud du boulevard Maria. Fondée par Serban Bassarab en 1656 et complètement rénovée en 1839, elle est la principale église non seulement de Bucarest, mais de tous les orthodoxes roumains, puisque c'est là qu'officie S. S. le Métropolitain-Primat, Primat de Hongro-Valachie et le chef de l'Église orthodoxe roumaine. Par le couronnement du roi Charles qui y fut célébré en 1881, elle a pris aussi une importance historique pour la postérité. C'est le 9/21 mai de cette année-là, aux vêpres, que les couronnes du premier couple royal ont été sacrées, et c'est le lendemain 10/22 mai qu'a eu lieu en plein air devant l'église le sacre du roi Charles et de la reine Elisabeth, ainsi que la signature de l'acte du couronnement, une fête mémorable qui fut célébrée en présence de tous les dignitaires de l'État, ministres, députés, sénateurs, autorités civiles et militaires, délégués de villes et des districts, du corps diplomatique, sans oublier S. A. R. le Prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen accompagné de ses deux fils, héritiers présomptifs dont l'un, le Prince Ferdinand, a été proclamé depuis Prince héritier de Roumanie. L'église métropolitaine est assez sobrement décorée à l'intérieur; mais, très riche, elle dispose en revanche d'un trésor précieux d'ustensiles et d'ornats ecclésiastiques que moyennant une demande à la chancellerie métropolitaine, il est aisé de visiter. Le principal trésor de ce sanctuaire, c'est la chasse en argent et or, qui renferme les reliques de saint Démètre, un saint qui oc-

cupe dans les croyances populaires à peu près la même place que saint Pierre à Rome ou saint Janvier à Naples. Non seulement le simple attouchement de la relique guérit ou préserve des maladies, mais les objets déposés dans la chasse, fût-ce des bouts de papier, s'y aimantent d'un pouvoir miraculeux et sanctifiant. Ajoutons que saint Démètre opère des miracles, non seulement sur les corps et les âmes des hommes, mais sur les éléments. Il passe pour un intercesseur efficace dans les calamités publiques, en cas de disette, d'épidémies ou de sécheresse. Lorsque les chaleurs de la canicule se prolongent et menacent de compromettre les récoltes, tous les prêtres de la ville se réunissent et promènent en procession solennelle les reliques de saint Démètre par les rues de la ville, et comme s'il s'agissait d'un *Jupiter pluvius*, la pluie demandée ne tarde pas à tomber.

Près de l'église métropolitaine se trouve le vatican roumain, la résidence de S. S. le Métropolitain-Primat, dont la chapelle privée, occupant l'aile gauche du palais en entrant, mérite une visite spéciale; c'est la seule chapelle dans tout Bucarest qui soit couverte encore de peintures exécutées, selon les canons, un ensemble iconographique unique en son genre et que tous ceux qui s'intéressent aux beaux-arts ne doivent pas manquer de visiter. On obtient la permission d'y pénétrer, en dehors des heures du culte, en s'adressant à la chancellerie même de la Métropole.

Comme construction, l'Eglise métropolitaine se distingue par deux coupes centrales à 12 pans plus élevées précédées sur le portique de deux tours plus petites à 8 pans. La proportion entre ces diverses tours et coupes est des mieux combinées, de sorte que de partout elles se présentent d'une façon aussi harmonieuse que pittoresque, formant au-dessus de la colline qu'elles couronnent une silhouette des plus heureuses.

De l'entrée à la métropole, on aperçoit les principales églises de la ville: St. Spiridon avec ses coupes et ses tours élancées, église datant de 1767; plus à droite sur une éminence Radu-Voda qui, plus ancienne encore,

date du XVI-me siècle. Malheureusement à la dernière restauration entreprise en 1859, on a enlevé des murs extérieurs une série d'inscriptions remontant jusqu'aux premières années du XVII-me siècle.

Non loin de Radu-Voda, sur un terrassement soutenu par de robustes murs en pierre de taille, se dresse la petite église de Boucour portant le nom du fondateur légendaire de la ville, avec une coupole très rustique d'apparence; elle est censée avoir été élevée sur l'emplacement même de la hutte du berger Boucour. Bâtie en bois à l'origine, on ne peut, d'après les documents en faire remonter l'existence plus haut que 1461; elle a depuis lors subi naturellement de nombreuses transformations.

Parmi les églises les plus anciennes devrait figurer celle de *Courtea Veche* (de l'ancienne Cour) bâtie par Mircea Voda en 1393, mais elle a été si souvent renouvée depuis, qu'il ne subsiste rien d'ancien en elle que l'emplacement dans la strada Carol. Il est vrai que pour plusieurs des anciennes églises jadis construites en bois, telle que l'église des Saints Apôtres, la transformation en pierre date du commencement du XVIII-me siècle. C'est de la même époque que date également la jolie église de Stavropoleos dans la rue du même nom, un bijou d'architecture par sa décoration polychrome et ses ornements en sculpture, malheureusement très délabrés. Il en est de même de la chapelle Coltzea (devant l'hôpital du même nom) dont le portique est d'une grâce si originale.

Bien plus ancienne est l'église Mihai-Voda, ainsi nommée du nom de son fondateur; bâtie en 1595, elle a été renouvée en 1876; elle sert actuellement à la conservation des archives de l'État; l'on y célèbre également des offices commémoratifs aux jours de fêtes non officiellement établies. Nous avons déjà parlé de St. Georges-le-Vieux, mentionné déjà en 1492, mais qui n'a guère de remarquable que son antiquité, et qu'il ne faut pas confondre avec St. George-le-Neuf fondé en 1699, détruit par l'incendie de 1847 et renouvé depuis

en style plutôt russe que roumain, mais qui ne manque ni de caractère ni d'ampleur. Enfin il nous reste à citer parmi les églises anciennes encore celle de Zlatar dans la calea Victoriei, comme une des plus riches et comme point de départ de la procession qui, le jour de St. Jean-Baptiste (6 Janvier vieux style) s'en va accomplir la bénédiction des eaux de la Dimbovitza. A citer également l'église Cretzoulesco fondée en 1772 par la famille du même nom et fréquentée surtout par l'aristocratie. C'est aussi l'église officielle de l'ambassade russe.

Parmi les églises orthodoxes dont s'est embellie la capitale sous le régime actuel, il en est une qui mérite avant tout d'être citée, d'abord à cause de la fondation à laquelle elle doit son origine, ensuite parce qu'elle est un des plus beaux édifices du nouveau Bucarest; nous voulons parler de l'église *Dòmna Balasha*. Commencée en 1882 et terminée deux ans après, elle a été exécutée d'après les plans des architectes Oresco et Benesch en collaboration avec l'architecte Fr. Hermann de Vienne. Construite en briques apparentes, richement décorée à l'intérieur comme à l'extérieur, elle s'élève vis-à-vis du Palais de justice sur un emplacement dépendant de l'Hôpital Brancovan, dans un des jardins les mieux soignés de Bucarest, où l'on trouve aussi deux statues remarquables l'une, Domnița Balasha une Basarab, la fondatrice de l'hôpital Brancovan en 1751, et l'autre, représentant la princesse Bibesco mourante soutenue par un ange. L'église est surmontée d'une coupole centrale entourée de quatre tours à coupole. L'intérieur est luxueusement orné de peintures et de dorures d'un effet éblouissant. C'est là que se célèbrent les offices les plus pompeux et les mariages les plus high-life de la ville.

Parmi les églises appartenant à d'autres confessions chrétiennes, il faut mentionner d'abord la *Cathédrale de St. Joseph*. Spacieuse, bâtie sur les plans de l'architecte viennois Schmidt, elle est construite dans le style des basiliques romanes et constitue, comme extérieur et intérieur un des monuments religieux les plus beaux et les plus purs de style qu'il y ait à Bucarest. Outre cette

église archiépiscopale dont l'aspect grandiose est masqué par les constructions qui l'entourent le culte catholique dispose en core d'une chapelle à la Baratzia, près du grand marché, d'un couvent des Sœurs angéliques avec pensionnat de jeunes filles (en langue allemande) dans la rue Pitar Moshou, et d'une récente école des Dames de Sion (en langue française)

Quant aux confessions réformées, elles possèdent une église luthérienne à la rue Luterana, et non loin, une église calviniste, qui se distinguent l'une et l'autre par la simplicité et l'élégance sobre de leurs façades et de leurs silhouettes. A côté de chacune d'elles se trouvent des écoles : très considérables pour la Communauté allemande, et plus modestes pour la Communauté calviniste composée surtout de Hongrois.

Au nombre des édifices religieux, il nous reste à citer encore les deux synagogues : l'une du rite occidental dans la rue Vineri, l'autre du rite espagnol dans la rue Negrou-Voda. Les adeptes de cette dernière prétendent descendre des familles juives expulsées d'Espagne par Philippe II et ses successeurs et qui, pour ne pas abjurer leur foi sous les menaces de l'inquisition, auraient accepté l'invitation de la Porte de venir s'établir dans les pays vassaux du Croissant, qui leur offrait sa protection. Ces fugitifs qui diffèrent des Juifs d'Occident par la langue qu'ils parlent (un jargon espagnol corrompu), et le rituel suivi, ont fondé en Orient dans leur nouvelle patrie des communautés distinctes dont plusieurs membres sont parvenus à faire de grosses fortunes.

VII. Hôpitaux et Institutions de bienfaisance

Bien des voyageurs ne se font pas faute de relever avec minutie les côtés critiquables de la vie et des mœurs en Roumanie : ils oublient malheureusement de faire voir aussi, à côté des ombres, les côtés lumineux du tableau. Il est entr'autres un point qu'ils négligent dans

la règle, et qui pourtant fait de Bucarest une des grandes villes privilégiées du monde, une ville digne d'être enviée par toutes les autres. Il en est peu, en effet, qui possèdent autant d'institutions de bienfaisance pour les soins des malades, des pauvres et des infirmes. Et, à l'égard des malheureux, le patriotisme roumain, assez souvent ombrageux à l'égard des étrangers immigrés, ne connaît que des frères; aussi bien des centaines d'étrangers sont-ils internés chaque année dans les hôpitaux et soignés sans qu'on les soumette préalablement à un interrogatoire circonstancié sur leur nationalité, leur origine ou leur religion, et jamais l'administration d'un de ces hôpitaux n'aurait l'idée de demander pour ses soins un dédommagement quelconque aux communes d'origine ou aux parents des malades.

La plus grande partie des hôpitaux et des institutions de bienfaisance — provenant presque tous de fondations pieuses et de legs — est soumise à l'administration de l'*Ephorie des hôpitaux civils* qui dispose d'un revenu de plusieurs millions. C'est le cas pour l'Hôpital Coltzea dont l'imposant édifice, flanqué cette année de nouveaux pavillons, contient 250 lits. Dans le jardin qui précède l'hôpital se trouve la petite église dont nous avons déjà parlé, devant laquelle on a élevé une statue en pied au fondateur, le prince Michel Cantacuzène, qui fut aussi le fondateur du monastère de Sinaïa. Cette statue est l'œuvre du sculpteur K. Storck. De l'Ephorie des hôpitaux dépendent encore l'Hôpital de la Philanthropie (dans la rue Mavrogheni) avec 200 lits, l'Hôpital de Colentina sur la Chaussée Etienne-le-Grand avec 245 lits, l'Hôpital des enfants sur la Chaussée Bonaparte avec 60 lits, la Maternité avec 40 lits, la maison de santé de Marcoutza situé sur la route de Pentélimon, avec 246 lits; puis vient l'Hôpital de Pantélimon affecté spécialement aux maladies nerveuses, situé à une heure de la ville et disposant de 150 lits.

La Capitale possède en outre quantités de fonds destinés aux malheureux sans distinction aucune de na-

tionalité ou de religion, fondations pieuses parmi lesquelles il faut citer au premier rang le superbe hôpital Brancovan, avec 217 lits.

Cet hospice fut érigé en 1837 par la Princesse Safta Brancovan, pour compléter les fondations déjà existantes élevées par des membres de sa famille. Ces institutions de bienfaisance se composent d'une école d'un asile de femmes et d'une église dont la fondation est due à la Princesse Balasha Brancovan, grande âme qui eut la douleur de perdre son mari le Prince Constantin Brancovan, ainsi que son fils unique qui furent massacrés par les Turcs en 1751. Ces diverses fondations occupent un grand emplacement situé entre la calea Rahovei, le boulevard Marie et la rivière Dimbovitza, bordée des larges quais ombragés de beaux arbres. Elles sont administrées par les descendants des Brancovan, les familles Stirbey et Bibesco ainsi que par le Métropolitain Primat.

Au milieu des magnifiques jardins compris entre l'Asile et les vastes bâtiments de l'hôpital s'élève le superbe marbre de la célèbre Princesse Doamna Balasha exécuté par Karl Storck. Là se trouve la belle Eglise (Doamna Balasha) dont nous avons parlé déjà une construction moderne d'un style byzantin assez pur, quoiqu'un peu pimpant.

Il existe également un hôpital Israélite (Caritas) qui est dirigé par le comité Israélite avec 80 lits. Puis l'hôpital Xénocrate surtout destiné à la colonie grecque avec 30 lits. A citer ensuite les nombreux asiles : l'asile Otetelechano, Slatineanu, de l'archiprêtre Caliste, de l'archiprêtre Tudor, l'institut Hoetsch et l'Elisabethheim, — autant de preuves éclatantes de l'esprit de charité et d'humanité qui a animé la population de Bucarest, plus riche en philanthropes que bien d'autres Capitales.

Sa Majesté la Reine Elisabeth a fondé un ordre laïque des sœurs de charité (surorî de caritate) qui a pour emblème la croix rouge de Genève, afin de disposer en temps de paix comme en temps de guerre

d'un corps d'infirmières ayant toutes les connaissances voulues pour pouvoir prodiguer aux malades et aux blessés les soins requis. Elles sont chargées de soigner toutes espèces de maladies et remplissent avec la plus grande abnégation et le plus généreux dévouement leur rude et pénible tâche.

Une remarquable fondation est celle de l'asile Hélène (asilul Helena Doamna) située sur le plateau de Cotroceni, près du Palais Princier du même nom.

Cette fondation date du 18-me siècle, cependant tout le mérite en revient à la Princesse Hélène, épouse du Prince Jean Alexandre I (Couza) et sœur de l'ancien Président du Conseil M. Th. Rosetti. C'est elle qui augmenta les fonds legués par le Métropolitain Philarète au point de pouvoir élever l'asile actuel. La mission de cette institution est de fournir aux orphelines d'officiers ou de fonctionnaires une large éducation et instruction, Dès l'âge le plus tendre, ces orphelines trouvent là des soins maternels et plus tard, selon leurs aptitudes une instruction leur permettant de devenir d'excellentes institutrices, des gardes malades, des artistes ou de bonnes mères de famille.

Sa Majesté la Reine de Roumanie et la Princesse Marie ont bien voulu continuer l'œuvre charitable inaugurée par leurs prédécesseurs, en apportant leur haute sollicitude à cette noble entreprise. — Feu M. le Dr. Davila, médecin en chef de l'armée roumaine, a aussi largement contribué à la prospérité de cette institution qui, grâce à tant d'efforts réunis, abrite aujourd'hui plus de 300 orphelines.

VIII. Le mouvement des rues et la vie populaire

Deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, les routes menant aux barrières de Bucarest sont très animées, par d'innombrables voitures de paysans trainées par des chevaux ou des bœufs qui ont un aspect assez piteux. Elles sont chargées des différentes marchandises

et denrées alimentaires et se dirigent vers le grand marché. A part ces jours là, toute la circulation est concentrée sur la calea Victoriei, la grande artère, le quartier St. Georges et la rue Grivitza, qui mène à la gare du Nord.

On sait que dans la Capitale de la Roumanie on va plus en voiture que dans n'importe quelle autre ville; cela tient sans doute à l'étendue relativement grande de la ville, mais aussi aux habitudes; les dames de la haute Société et même les gens moins riches ont une aversion profonde pour la moindre course à pied.

Ajoutez à ces circonstanncs le fait que le prix des fiacres est moindre que dans n'importe quelle capitale d'Europe et cela pour des voitures de place toutes attelées de deux chevaux.

Les meilleurs cochers, dont la prétention est de tenir leurs voitures en parfait état, sont les adeptes de la secte russe des Lipovans; ils sont aussi connus comme parfaits conducteurs que pour leur tendance à surfaire leurs clients.

Les birjars (cochers de fiacre), tous revêtus du caftan russe, costume que même les cochers roumains ont adopté, sont peu aptes à s'orienter dans la ville — c'est là le principal reproche qu'on pourrait leur faire — de sorte que le client est forcé de leur indiquer par un attouchement de sa canne ou de son parapluie, la direction à prendre, soit à droite, soit à gauche.

Les communications dans la Capitale, avec la grande superficie qu'elle offre, sont aussi facilitées par un vaste réseau de tramways qui conduisent dans toutes les directions, du centre aux gares de Chemins de fer, et à la magnifique promenade de la Chaussée.

Ces dernières années des concessions de tramcars ont été accordées bien qu'une nécessité absolue de ces vieilles pataches ne se soit pas énormément fait sentir.

La journée de travail commence pour le Bucarestois à une heure assez tardive. La chaleur accablante de l'été lui fournit un excellent prétexte à la sieste de l'après-midi, afin de pouvoir le soir, après le soleil cou-

chant, s'adonner d'autant plus tardivement au plaisir de se délasser au frais dans les nombreux jardins de concert de Bucarest.

En hiver de même, on a soin de commencer très tard les spectacles, de sorte que le monde qui s'amuse ne parvient guère à se coucher avant minuit et ne saurait donc être fort matinal. Mais ces habitudes qui existent d'ailleurs aussi dans d'autres pays méridionaux, n'ont guère d'influence sur les habitants, chargés de l'alimentation et du commerce journalier de la Résidence.

Celui qui désire connaître la vie matinale de Bucarest, assister au réveil de la Capitale, ne doit pas redouter la peine de se rendre avant l'aube aux Halles centrales qui jouent un rôle de plus en plus important dans l'économie quotidienne de la ville. Cette visite est surtout très intéressante les jours qui précèdent les fêtes roumaines de Pâques et de Noël, et coïncident avec ces mêmes fêtes dans les rites russe et grec-oriental; car il s'agit ces jours-là de s'approvisionner pour trois jours au moins pendant lesquels tout chôme. Si sobre que soit le Roumain pour le manger et le boire, après les jeûnes longs et sévères de l'Avent et de la Semaine Sainte, il se sent pris d'une fringale extraordinaire. Pour en avoir une idée juste, il suffit de descendre à la grande Halle et aux marchés secondaires, la veille des grandes fêtes; on y trouvera tout ce que les champs, la forêt, les fleuves, la mer, les basses-cours et les jardins peuvent offrir, suivant la saison, comme victuailles, et cela à profusion. Et pas plutôt vendues, ces provisions sont renouvelées avec la même rapidité. Il est incroyable que $\frac{1}{4}$ de million d'habitants puissent absorber une si grande quantité et diversité de vivres.

Il est reconnu toutefois par les médecins que la plupart des malades qui se présentent dans leur cabinet après les grandes fêtes, ne souffrent que de l'estomac, par suite d'excès de toute nature, ce qui prouve une fois de plus que les jeûnes prescrits par l'Eglise n'atteignent pas toujours leur but et prédisposent au contraire les plus pieux des mortels aux abus. Ce temps d'abstinence

est suivi d'écarts plus ou moins grands d'intempérance, proportionnels à la sévérité avec laquelle chacun aura observé, selon la rigueur de ses croyances, les règles prescrites par le rite.

Outre la grande Halle et les marchés secondaires, tels que celui de la Piatza Amzi, du quartier jaune et de la strada Grivița, on peut se fournir également de vivres aux carrefours des barrières.

Cependant la consommation totale de tous ces marchés réunis, ne représente qu'une très petite partie de ce qui est vendu pendant l'année au grand marché.

Les provisions qui n'ont pu se vendre directement aux particuliers passent aux mains des revendeurs (*précoupetz*) intermédiaires indispensables pour beaucoup de petits ménages. Le *précoupetz* est un type bien connu de la vie bucarestoise; on se saurait se l'imaginer sans lui, elle serait presque impossible pour certains quartiers s'il manquait. Il colporte journellement tout ce qui est indispensable à la table d'un ménage, suivant les saisons: légumes, fruits, raisins, œufs, fromage, viandes diverses, volaille vivante, agneaux, pintades, dindons, oranges citrons, etc., etc. Il a dans chaque rayon sa clientèle habituelle qu'il approvisionne régulièrement, à des prix très abordables, et qui parfois lui commande des extrats. Mais comme tout marchand pratique, il cherche à vendre à tout le monde et crie sa marchandise à haute voix, la vantant en des termes parfois fort drôlatiques et bizarres.

De même que le *précoupetz*, le *saccagiï* (porteur d'eau) est également un type très connu. Ancien cocher de bonne maison, il parcourt les rues perché sur le brancard de sa voiture à 2 roues, surmontée d'un tonneau, le plus souvent trainée par une pauvre rosse qui fait pitié à voir et dont l'automédon crie à tue tête comme son confrère aux victuailles. Lui aussi a ses habitués, notamment tous ceux qui ne jouissent pas d'une installation directe d'eau potable.

Un personnage non moins important est le *bragagiï* (marchand d'une sorte de bière fermentée, faite

avec du millet) d'une couleur peu appétissante, mais très aimée de la population des mahalas. C'est au goût une purée aigrelette, mais très rafraîchissante.

D'origine Bulgare, Serbe ou apparenté à quelqu'une des peuplades variées des rives sud du Danube, le bragiïu offre en outre aux chalands des sucreries de toute sorte; il lui arrive même d'avoir de petits kiosques, sorte de tentes, où il débite en été des glaces composées de substances plus ou moins douteuses. En hiver cet homme universel n'est pas en peine de gagner son pain, lui, qui par son mépris stoïque de la chaleur de l'été porte ses pintes en bois entourées de cercles de cuivre et circule dans les rues brûlantes de la ville en criant d'une voix monotone, *braga buna*, se transforme pour la saison froide en marchand de *salip*, une boisson chaude qui reconforte le passant, qui s'est attardé à rentrer au logis; et chacun sait de reste que dans certaines circonstances une décoction de la plante salep, relevée de gingembre, n'est pas à dédaigner.

Le bragiïu a pour pendant un type généralement d'origine grec, qui vend de la *placinta*, une sorte de gâteau rond composé de pâte feuilletée, entremêlée de fromage ou de viande hâchée; il a également dans son chaudron portatif de petits gâteaux frits dans l'huile et des pâtés parsemés de sésames. Toutes ces industries sont d'importation grecque et les habitants, surtout les enfants des quartiers populeux de Bucarest, sont très friands de leurs produits; aussi les pâtisseries du centre, presque toutes tenues par des Grecs, ont-elles toutes aussi leurs colporteurs qui vont répandre leurs produits dans les rues extérieures.

Un autre régal ce sont les noisettes, les pistaches et les pralines, également aimé de la jeunesse débitées par le *simegiïu*. On vend aussi de la grande citrouille jaune (*dovleacii*) qui, coupée en morceaux, mis sur le gril ou cuits au four, est vendue par tranches, assez agréables au goût. Ce fruit qui est cultivé en grande quantité dans le pays, est très estimé par la population en automne et au début de l'hiver.

Nous ne pouvons pas passer sous silence les

vendeurs de journaux, très nombreux dans les rues de Bucarest. Tous les après-midis, dès quatre heures, ces porteurs parcourent les rues, en criant à qui mieux mieux leurs journaux, datés du lendemain. Ces vendeurs, un peu de tous les âges et de toutes races appartiennent aux différentes classes de la société, depuis le vagabond et le va-nu-pieds jusqu'au tzigane à demi-nu qui se permet parfois aussi de vous demander, tout en vous offrant *l'Universul* de demain, un *bacsis* ou un bout de cigarette.

Des gens plus huppés s'adonnent également à ce colportage, anciens portiers d'hôtels, anciens domestiques etc., mais ceux-ci offrent leur marchandise d'une manière plus correcte: *foarte interesant*. Mais tous en général se gobent, et vu l'importance de la vente au numéro, se croient des employés attitrés de leur journal respectif, et s'affublent du nom de *journalistes*.

Notre énumération de types de la rue ne serait pas complète, si nous ne mentionnions encore un autre personnage, *l'étameur* Tzigane qui en particulier au printemps crie sans cesse de sa voix monotone: *Spoi, stin-jir spoi!*

Ces ouvriers Tziganes qui rétamant les cuivres, casseroles et autres ustensiles de cuisine sont des plus pittoresques et pratiquent leur métier tout aussi primitivement que leurs ancêtres; accroupis sur le sol, au carrefour des rues, ils étament en chantant et fumant sans relâche la cigarette ou la pipe.

C'est aussi les Tziganes qui pratiquent la danse des *Paparudele* en temps de sécheresse. Ils se parent et se couvrent de feuilles et de roseaux et vont dans les cours des maisons dansant, chantant et implorant les Divinités pour obtenir la pluie. Mais pour que leurs complaints soient efficaces, on doit les arroser de beaucoup d'eau, et de petites pièces par dessus le marché, car l'aumône joue un grand rôle dans cette affaire. L'élément Tzigane est du reste encore fortement représenté à Bucarest, comme en général dans toute la Roumanie.

Vous trouvez encore dans beaucoup de maisons

de boyards le traditionnel Tzigane comme valet de chambre, maître d'hôtel ou cuisinier. Les Tziganes qui sont fixés dans les villages des environs de Bucarest vivent en été sur les chantiers de construction, où ils travaillent comme aides-maçons; d'autres sont serruriers ou forgerons ambulants ou s'associent et forment un camp volant pour travailler les terres.

Dans le centre de Bucarest, il reste peu de traces de la vie populaire roumaine proprement dite, et même dans les faubourgs (Mahala) on s'efforce de faire disparaître, de plus en plus, les coutumes paysannes primitives.

Imiter le boyard et lui ressembler par le vêtement et les manières, tout en étant resté intérieurement parfaitement rustaud, tel est le propre du célèbre *Mitocan*, le parvenu rustique, capable de représenter beaucoup de choses, excepté un type populaire.

Pour avoir une idée exacte de la vie populaire, telle qu'elle s'est conservée dans la grande masse, il est indispensable de se rendre le mardi ou le vendredi au grand marché de l'Obor, situé au bout de la rue Moshilor; là, parmi cette foule mêlée de vendeurs, vous trouverez aussi quantité de paysans de vieille roche qui par suite de l'oppression subie pendant des siècles sont restés d'une frugalité et d'une simplicité extraordinaires. L'absence de besoins et de confort n'est plus une vertu, chez eux, c'est plutôt un obstacle au progrès.

Le marché aux bestiaux, situé sur le boulevard Ferdinand, est d'un intérêt bien moindre. Là se rassemblent les maquignons plus ou moins honnêtes, de tous genres et de toutes catégories; les *samsare* (courtiers) jouissant d'une réputation plus ou moins équivoque et qui par des moyens iniques s'interposent souvent entre le pauvre paysan qui veut vendre son cheval ou son bœuf et l'acheteur.

Chaque année, pendant la semaine de la Pentecôte, se tient sur cette grande place de l'Obor, la foire nationale appelée *Les Moshii*. Au milieu de cet immense espace, on a érigé une grande rotonde en bois, dont le

pourtour est divisé en petits magasins. Sur le reste de la place il n'y a que des étalages improvisés, des éventaires, des camps volants, des tentes et des spectacles de foire, des cabarets improvisés, avec cuisines en plein air. Malgré leur apparence peu avenante, ces boutiques diverses ne manquent pas d'originalité. C'est dans ces baraques et autour d'elles, dans la longue enfilade des boutiques que se déroule et se concentre la vie populaire et cela d'une manière si multiple et intense, qu'on peut sur ce petit espace et en très peu temps acquérir une idée fort juste de l'existence journalière des nationaux, au point de vue des mœurs et des coutumes, image qu'en d'autres circonstances on n'arriverait à connaître qu'au prix de longs voyages dans le pays.

Malgré ses penchants pour les couleurs vives et voyantes, le peuple roumain possède des costumes nationaux très pittoresques, presque tous représentés à cette foire. Des broderies bleues, rouges, vertes, jaunes parent les chemises blanches et les jupes de couleur. Chaque contrée ayant son costume à part, cette foire des Moshi, où toutes les contrées du pays sont représentées, offre un coup d'œil des plus variés. La majorité du public est naturellement composée de Roumains, auxquels viennent s'adjoindre un grand nombre de Grecs, d'Arméniens, de Serbes, de Bulgares, d'Hongrois, tous portant plus ou moins le costume national de leur pays; les Juifs y sont largement représentés, et tous offrent leurs différentes spécialités de marchandises. Dans la foule lente circulent les équipages de luxe qui ont amené les mondaines du centre de la ville, à côté du primitif char de paysan, traîné par des buffles aux cornes démesurées.

Les Turcs impassibles vendent leurs objets d'Orient en s'expliquant par gestes— une pantomime assez drôlatique.

De la mer des têtes émerge de temps en temps un paysan de Transylvanie, un de ces Saxons élancés, qui coiffé d'un énorme chapeau, domine tous les groupes composés de Bulgares et de Magyarss qui donnent bien une idée du mélange ethnique qui s'est produit dans les

pays Balcaniques et Bas-Danubiens. Aussi variée que la foule est la musique que l'on entend dans les cabarets. Ici ce sont les airs endiablés, là les tons plaintifs et les phrases mesurées des chants populaires. D'autre part, des paysans et des paysannes se livrent à la danse «*La Hora*», la danse nationale, qu'il exécutent avec beaucoup de noblesse et de dignité, tandis que d'autres, battant le sol des pieds, manifestent leur enthousiasme par un *briii* étourdissant qu'ils terminent, trempés de sueur. Partout on entend des «*Lautars*» dont la musique domine celle des cornemuses et des tambourins jouant dans les boutiques de la foire.

L'instrument principal et le plus important des ménétriers c'est la flûte de Pan, qui domine tout l'orchestre de ces cris perçants, mais qui n'est pas plus indispensable que le violon et la cobza qui l'accompagnent et dont les Roumains ne sauraient se passer davantage que les Espagnols ou les Italiens de la mandoline, de la guitare ou des cimbales. Partout l'animation la plus vive, partout la joie et la gaieté.

Le Bucarestois de toute classe ne manque jamais de participer à cette foire, qui est une fête pour lui. Chacun s'y rend en voiture ou à pied, en longue file ininterrompue. — Aussi bien cette kermesse orientale marque-t-elle chaque année le souvenir d'une grande bataille, livrée il y a plusieurs centaines d'années sur la place dite des ancêtres (*Moshi*). Ce qui donne un cachet national particulier aux *Moshi*, c'est la visite annuelle que la Cour Royale y fait, le jeudi avant la Pentecôte; en ce jour surtout l'affluence est énorme. Quoique cette fête populaire rassemble du monde de tous pays et de toute condition, il est à remarquer, qu'elle ne donne jamais lieu à des scandales ou à des bagarres; le Roumain, même celui des classes inférieures, respecte l'ordre et la bonne tenue davantage que les ouvriers de nos villes d'Occident. Une fois le Maire de Bucarest, a voulu ajouter aux *Moshi* de Pentecôte une foire pareille en septembre, sur cette même place, mais vendeurs et acheteurs n'ont qu'insuffisamment répondu à l'appel.

Revenons à la vie de tous les jours. Les employés des offices et des bureaux de l'Etat ne commencent guère leur journée qu'à 10 ou 11 heures du matin, aussi les rues principales ne commencent-elles à s'animer que vers midi. Les beaux magasins de la calea Victoriei et de la rue Lipscani ne sont guère achalandés avant cette heure là. C'est donc vers midi et ensuite le soir, que la circulation est la plus active; il semble que tout le monde se soit donné le mot pour sortir à la même heure; il est pénible alors de marcher sur les trottoirs, surtout dans la rue de la Victoire, vis-à-vis du Théâtre et devant l'Hôtel Continental, où stationnent et se promènent les *giguerls* et les *fashionables* de Bucarest, comme s'ils n'avaient momentanément rien d'autre à faire, que de passer en revue les belles dames et leurs toilettes, et à raviver les anecdotes qu'elles leur rappellent.

Le but de beaucoup de promeneurs, c'est le rendez-vous de la «Chaussée Kisseleff» à laquelle tous les soirs se rend en file, en voiture de maître ou en birjar, par la rue Victoria, tout le High-Life de la ville. Cette belle promenade, avec ses larges et vastes allées, bordées de grands tilleuls, est digne d'être vue, surtout à l'heure du corso, vers six heures du soir. Tout étranger qui veut avoir une idée du monde élégant de Bucarest devra s'y rendre. Le luxe déployé par les dames de Bucarest est remarquable, mais le demi-monde qui les imite dépasse toutes les bornes de l'exagération et du bon goût.

Un des succès de la Chaussée, ce sont les courses de Banéasa, à l'hippodrome du Jockey-Club. Les batailles de fleurs, par contre, de création plus récente, laissent encore passablement à désirer.

Non loin de l'hippodrome, la petite forêt de Banéasa, très fréquentée le dimanche, est devenue célèbre à cause des nombreux duels, la plupart anodins, dont elle est le scénario obligé.

Le cyclisme a aussi pris rapidement un grand essor, à preuve le Vélodrome de la chaussée, très animé les jours de fête, ainsi que les restaurants Wotsch, Huyer et Hugo du voisinage.

Tout ce qui a été dit sur les visiteurs de la Chaussée, sur les promenades de tous les soirs au Corso, pourrait être répété au sujet des piétons qui parcourent, en été, la rue de la Victoire, stationnant à la place du Théâtre ou à l'Episcopie, ou bien s'installant sur le trottoir, devant le Restaurant Capsa, les confiseries et cafés les plus renommés, pour discuter politique.

Après le dîner, vers les 9 heures du soir la vie de la rue devient de plus en plus animée et le demeure très tardivement, surtout pendant les grandes chaleurs, car c'est la nuit seulement qu'on respire un air plus frais.

IX. La Vie sociale et publique, les Théâtres, les Jardins.

La diversité des nationalités, les différences sociales, la lutte entre les partis politiques, ont créé dans la Capitale une vie de société particulière, par groupes et par classes qui n'entrent en contact qu'à de rares occasions.

Ces tendances séparatistes sont surtout accentuées dans les cercles et clubs politiques.

Les plus importants sont: l'ancien club des Nationaux-Libéraux, le club des conservateurs et celui plus récent des junimistes (club constitutionnel actuellement mandyste).

En temps d'élections, ces clubs fonctionnent comme comités électoraux et sont le foyer d'une active propagande qui embrasse tout le pays.

Mais ces clubs ne sont guère fréquentés qu'à ces moments d'agitation politique ou de crise gouvernementale. A l'ordinaire, ils sont fort tranquilles et ne sauraient rivaliser avec les clubs, sans couleur politique, fondés simplement en vue d'un sport, comme le Jockey-Club, ou pour grouper des gens du même monde comme le Club-Royal, centre de réunion de l'aristocratie bucarestoise. Citons encore le cercle militaire, où

les officiers en activité ou de réserve se réunissent et discutent de leurs intérêts communs.

Comme dans la plupart des cercles fermés des autres pays, on pratique dans ceux de Bucarest tous les jeux de hasard, interdits dans les locaux publics; néanmoins le jeu n'est jamais devenu, pour les clubs aristocratiques du *High-Life*, la chose principale, tandis que dans les prétendus cercles commerciaux, agricoles et industriels, on joue bien davantage.

Chez les Roumains, sobres comme les méridionaux, les repas opulents et les banquets ne sont guère d'usage; aussi la vie de restaurant est-elle moins développée qu'ailleurs. Être l'habitué d'un estaminet à heure fixe, coutume qui compromet souvent la paix et le bien être des familles, n'est pas entré encore dans les mœurs des Roumains.

Ils s'abandonnent en revanche volontiers à la vie galante, tout aussi funeste sans doute au bonheur domestique.

Les occasions de banqueter, seraient assez fréquentes avec la vie politique animée du pays, mais le festin n'est qu'un prétexte à toasts et à discours, ce n'est jamais pour le plaisir de la chère; car le Roumain est un orateur né; même sans grande culture, il aime la parole et s'en laisse griser et une fois charmé par le geste et le verbe, il ne regarde pas de si près à la pensée logique et substantielle du discours.

Aussi les conférences publiques sur divers sujets littéraires ou scientifiques que l'on donne à l'Athénée, sont-elles très fréquentées; bien que beaucoup d'entre elles fassent assez maigre figure une fois imprimées, parce qu'elles valent plus par la forme que par le fond.

Il en est de même des discours que l'on tient dans les meetings politiques, d'après lesquels on ne saurait se faire aucune idée exacte de la situation politique, vu les exagérations des orateurs, surtout de ceux de l'opposition.

L'évolution scientifique a marché de pair avec le développement politique.

L'Université de Bucarest a acquis un renom qui

a dépassé les frontières, surtout grâce à sa faculté de médecine. Elle forme avec l'Académie, placée sous le haut patronage de S. M. le Roi, le foyer de la vie scientifique et littéraire du pays.

Parmi les laboratoires scientifiques spéciaux, il faut citer, l'institut de pathologie et de bactériologie, situé sur la rive droite de la Dambovitza, qui par son personnel et son installation irréprochables offre un intérêt tout particulier; il est placé sous la direction éclairée de Mr. le Dr. Babesch, élève de Pasteur et de Kock.

N'oublions pas de citer les bibliothèques publiques.

Parmi celles-ci nous distinguons la Fondation universitaire Charles I, la Bibliothèque de l'Académie et la bibliothèque centrale, ces deux dernières actuellement réunies.

Le première est une fondation du Roi Charles, offerte par lui aux étudiants, à l'occasion du Jubilé du 25-me anniversaire de son règne, elle porte son nom. Dans ses salons de lecture, richement décorés, se trouve une belle collection d'œuvres scientifiques et littéraires, et les fonds de l'institution servent aussi à soutenir les étudiants pauvres.

Grâce à la liberté accordée à la presse en Roumanie, liberté presque illimitée, le journalisme a pris une très grande extension, sans toutefois que la quantité ait influencé sur la qualité des œuvres produites journellement.

La passion des luttes politiques, qui amène à chaque changement de gouvernement un remaniement presque total parmi les employés des administrations, devait naturellement se répercuter dans la presse et y prendre la forme de la lutte pour l'existence.

Exempts d'impôts et à l'abri de tout contrôle administratif, les journaux politiques n'ont qu'un nombre de lecteurs relativement petit, et leur existence n'est assurée que par une subvention de leur parti; les autres journaux qui n'ont pas cette ressource tâchent d'éveiller la curiosité du public par des nouvelles à sensation de tout genre et à élargir leur cercle de vente de cette façon.

Les reporters de Bucarest excellent, dans les journaux de l'opposition, à inventer des crises ministérielles, à en exagérer fantastiquement la gravité au profit de leur parti. Ce qui est tout aussi regrettable que ces pronostics alarmants, c'est la polémique de dénigrement personnel, dirigée contre les personnes au pouvoir, et si les gens aitaqués ne veulent pas user de représailles, ils se trouvent sans défense.

Chaque délit de presse en Roumanie, à l'exception de celui de lèse-Majesté ou des attaques contre des Souverains étrangers, est traduit devant le jury; mais comme les jurés se font une fausse idée de la liberté de la presse, il en résulte qu'un acquittement est presque certain, même quand une condamnation paraîtrait justifiée. Cela ne fait qu'encourager la licence des journalistes. Mais ces écarts de plume sont, vu leurs fréquences, sans influence sur l'opinion qui sait à quoi s'en tenir sur leur valeur.

Il est certain, qu'aucun lecteur, au courant des faits et gestes de la presse, ne se permettra de juger tel ou tel gouvernement au pouvoir, appartenant à n'importe quel parti que ce soit, sur le portrait qu'en font ses adversaires. L'habitude de traîner le Souverain dans les débats des journaux, se perd heureusement de plus en plus.

Au moments où a paru ce livre les libéraux étaient au pouvoir. Depuis lors le petit groupe socialiste s'est associé à eux et ils ont maintenant pour organes¹⁾ *La*

¹⁾ L'histoire politique de la Roumanie que nous avons donnée page 24 n'allait, d'après l'ancienne édition de ce livre, que jusqu'au ministère Sturdza de 1895. Il nous reste à la compléter jusqu'à ce jour. Le ministère libéral, formé en 1895 par M. Stourdza, un cabinet dont M. Fleva, peu de temps il est vrai, a fait partie aussi comme ministre de l'Intérieur, démissionna en automne l'année suivante, pour faire place à un ministère de jeunes libéraux, du groupe dit des drappelistes, avec M. Aurelian pour chef. Ce Cabinet eut surtout pour mission de résoudre pacifiquement le conflit survenu entre l'ancien Métropolitain Ghendrie et le Saint Synode, un conflit que l'opposition avait grossi outre mesure et exploité contre M. Stourdza. Mais ce ministère de dissident

Vointza Natziionala et *l'Indépendance Roumaine* qui jouent comme journaux officieux le rôle principal. Le *XX^e Siècle* est également un de leurs porte-voix, mais sans avoir la même importance officieuse, tandis que la *Gazeta noua* ne représente qu'un groupe infime de dissidents libéraux. Le parti conservateur, après avoir opéré une fusion entre jeunes et vieux conservateurs (junimistes et vieux-conservateurs) d'où est sorti un ministère Carp qui a duré de juin 1900 à février 1901 s'est de nouveau divisé en deux groupes, l'un sous la conduite de M. P. P. Carp, l'autre sous celle de M. G. Gr. Cantacuzène. Cette scission se répercute dans la presse, le premier de ces groupes ayant: *L'Epoca* et *l'Echo de Roumanie* pour organe officieux et le *Dorobantzul* pour organe indépendant; le second (les vieux conservateurs qui se sont séparés de M. Carp après la fusion, ayant *Le Conservatorul* et *La Roumanie* comme organe offi-

ne possédait pas l'autorité voulue pour s'imposer au parti tout entier. C'est pourquoi M. Stourdza fut de nouveau chargé, en 1897, de former un cabinet, le troisième de ce régime libéral. C'était d'ailleurs le seul moyen de maintenir ce parti au pouvoir. Mais des mésintelligences entre les chefs et bien des symptômes de faiblesse ne tardèrent pas d'ébranler la confiance en ce gouvernement. La question des écoles roumaines de Kronstadt servit de prétexte à un mouvement de l'opposition, quelques manifestations dans les rues suffirent à amener au printemps 1899 un changement complet de régime. Malheureusement L. Catargi, le vénéré chef des vieux conservateurs, mourut justement à ce moment-là, avant que la couronne ne pût le charger de former le nouveau ministère. Les négociations commencées par le défunt avec M. Carp pour amener une entente définitive entre les deux groupes conservateurs n'aboutirent pas et le parti proclama, sans l'assentiment des junimistes, M. G. Gr. Cantacuzène, le riche propriétaire foncier, chef du parti conservateur. M. Carp fut néanmoins appelé en même temps que le nouveau chef au Palais, en vue de constituer un cabinet de concentration conservatrice. Mais M. Carp et ses amis refusèrent d'entrer dans un ministère dans lequel figurait à côté du Général Mano, l'irréconciliable adversaire des junimistes, M. Take Ionescu, le brillant orateur, l'ancien ministre de l'Instruction publique du Cabinet Catargi-Carp et M. N. Fleva, l'ancien tribun populaire, devenu conservateur. Malgré plusieurs lois, ayant pour but d'augmenter les revenus et les ressources de l'Etat, afin d'améliorer la situation financière, héritée du ministère précédent et aggravée par la mauvaise récolte de 1899, le cabinet Can-

cieux et *Le Patriotul* comme journal à sensation, tous subventionnés par le parti conservateur.

L' Adeverul, fondé comme journal antidynastique ne pouvant subsister comme tel, est réduit au rôle perpétuelle de feuille d'opposition, quel que soit le parti qui soit au pouvoir. Pour le moment il défend les idées des vieux-conservateurs, sans pouvoir toutefois passer pour être un de leurs organes.

En dehors de toute association de parti, il convient de citer la *Cronica* et le *Resboiul* et surtout l'*Univer-sul*, un journal précieux par la richesse de ses informations et l'abondance de ses télégrammes, dues en partie au service des journeaux étrangers. Grâce à ces qualités et à son prix modique (5 cts. le numéro) cette feuille est devenue le journal le plus répandu et le plus populaire de Roumanie.

Les antisémites ont pour organe l'*Apararea Natziionala*, tandis que les feuilles hebdomadaires *La Cronica Israelita* et l'*Egalitatea* défendent les intérêts des Israélites roumains. Outre ces journaux, il nous reste à mentionner quelques périodiques : la *Romania economica* rédigées en roumain et en allemand, et s'occupant en

tacuzène-Ionescu ne réussit pas à lever les difficultés pendantes; enfin, sous la pression de la crise générale, une entente entre junimistes et vieux-conservateurs put se faire, entente à la suite de laquelle les junimistes fusionnèrent avec les conservateurs, renoncèrent à leurs journaux et à leurs clubs et reconnurent M. G. Gr. Cantacuzène comme chef commun. C'est sur cette base nouvelle que M. Carp fut chargé de constituer un ministère des conservateurs unis. Ce nouveau gouvernement avait l'intention d'équilibrer le budget, d'une part en réformant l'impôt, d'autre part en créant de nouvelles ressources au fisc. Des lois dans ce but avaient déjà été élaborées, mais malheureusement une loi nouvelle sur l'impôt qui faisait partie de ces projets suscita tant de mécontentements parmi les anciens adhérents plus intimes de M. Cantacuzène tels que M. M. Mano et Take-Ionescu que la cabinet Carp se vit contraint de renoncer au pouvoir. En février 1901 le Roi confia à M. Sturdza la mission de former un nouveau ministère. Ce cabinet se proposa avant tout de rétablir l'équilibre budgétaire, uniquement par la voie des économies, et fidèle à ce programme, il a réduit le budget projeté par les conservateurs pour 1900-1901, de 245,3 millions à 218,5 millions pour les exercices 1901-2 et 1902-3.

général des questions économiques, commerciales et financières, le *Curierul Financiar*, une revue financière hebdomadaire, rédigée en roumain et en français; les *Convorbiri Literare* et la *Literatura si Arte*, deux revues littéraires mensuelles, l'*Economia Nationala* revue économique mensuelle, le *Moniteur des Intérêts petrolifères* et les revues agricoles : *Amicul Cultivatorului* et la *Gazeta Sateanului*. La langue allemande est représentée dans la presse roumaine par le *Bukarester Tagblatt* et le *Rumänischer Lloyd*.

Le Roumain, comme tous les méridionaux, ami du geste et de la parole, goûte beaucoup le théâtre ainsi que son frère le Français et l'Italien.

La littérature nationale roumaine est encore trop jeune, pour être à même de fournir un grand choix d'œuvres dramatiques au répertoire. Aussi joue-t-on encore beaucoup de pièces traduites de l'Etranger; celles que l'on préfère sont toujours les pièces françaises, bien que ces derniers temps, la traduction des plus récents drames allemands ait été accueillie également avec beaucoup de faveur, tel que «Magda» la fameuse pièce de Sudermann intitulée par lui «Heimat».

Les drames les plus remarquables de la période classique allemande, les *Brigands* de Schiller et *Amour et Cabale*, ont également trouvé accès sur la scène Roumaine; tandis que le *Faust* de Göthe, — de tous les drames allemands celui qui est le plus germanique d'esprit et d'âme, — n'a guère rencontré d'écho auprès du public roumain, qui semble l'avoir moins compris.

Le répertoire restreint de la scène Roumaine et le penchant marqué du Roumain pour la musique dramatique, pour l'opéra, fait que le Théâtre National, situé sur la Calea Victoriei, ne remplit guère son but que pendant une courte période de l'année.

L'acteur le plus remarquable et le plus aimé du public est M. Notara qui seul peut lutter contre les troupes étrangères françaises ou allemandes ou d'opéra italien qui se succèdent les unes aux autres en hiver.

La grande chaleur qui se fait sentir dès le mois

de mai et règne jusqu'en septembre, fait du théâtre plutôt un supplice qu'une jouissance, aussi les spectacles se déplacent-ils dans les jardins. L'endroit le plus confortable pour le théâtre en plein air est le jardin de l'Hôtel Dacia, place St. Antoine, qui possède aussi pour l'hiver une salle de spectacle.

Une création plus récente est le joli Théâtre Lyrique, situé sur la place de l'ancien Tribunal; il fut incendié en 1896 et reconstruit presque aussitôt.

N'oublions pas le bel et grand Établissement Hugo, situé Strada Carageorgevici et offrant de magnifiques salons pour noces, festins, bals et spectacles.

Bien que les Allemands établis à Bucarest, représentent au moins la population d'une petite ville de province d'Allemagne, on est étonné de n'y pas trouver un théâtre allemand.

Les troupes ambulantes d'opérettes et d'autres spectacles, qui viennent d'Allemagne, sont en général de très second ordre et n'ont pour cette raison pas grand succès. Ajoutez que la colonie allemande est divisée en une série de sociétés, qui ont toutes leurs fêtes, ce qui dissémine le public; néanmoins, les bonnes troupes de comédie, disposant d'un répertoire intéressant, sont toujours sûres de trouver à Bucarest un accueil bienveillant, chaleureux et rémunérateur auprès de la colonie allemande.

Un des éléments caractéristiques et presque unique de la vie théâtrale de Bucarest, ce sont les petites troupes qui, durant presque toute l'année, donnent des représentations sur des sujets tirés de la bible, des légendes israélites et des trésors de la littérature allemande; le tout traité en jargon germano-polonais ou dialecte juif très humoristique.

Malgré ce galimatias souvent incompréhensible, le théâtre Polonais-Juif, quoique très simple dans son ensemble, mérite d'être vu. Il fournira aussi à tout étranger, non seulement l'occasion d'assister à un spectacle des plus drôlatiques, mais également de voir des acteurs des plus originaux.

D'un autre côté, il ne rencontre nulle part, comme au théâtre juif de la rue Jignitza, un public plus curieux, où se reflète en toute sa plénitude naïve et gaie la vie populaire juive, notamment les samedis soir, car toutes les classes inférieures de la société israélite s'y rencontrent.

En ce qui concerne la musique, le directeur actuel du conservatoire de Bucarest, Mr. Wachmann, s'est acquis de grands mérites par l'organisation des concerts symphoniques qui ont lieu pendant la semaine du carême et constituent les plus belles fêtes musicales que Bucarest puisse offrir aux amateurs de bonne musique.

X. Mouvement des étrangers, hôtels, restaurants et lieux de plaisance.

M. Sulzer, auteur de la première œuvre importante, publiée en langue allemande sur les principautés danubiennes, qu'il nomme tout simplement la Dacie transalpine, s'est demandé, il y a plus de cent ans, pourquoi on est mieux informé sur les contrées lointaines de l'Amérique que sur ces pays. Il en trouve l'explication dans le fait qu'il y a plus d'Allemands qui vont en Amérique qu'il n'en vient dans les pays de l'Europe orientale. Cette assertion a pu être vraie jusqu'au milieu du XIX^e siècle, époque jusqu'à laquelle les principautés danubiennes étaient en dehors du commerce universel. La situation commença à changer lorsque, dans les années cinquante les récoltes de toute l'Europe avaient manqué, tandisqu'en Roumanie on en avait d'excellentes. C'est alors que l'attention du commerce étranger se porta sur la grande productivité des pays situés au nord du bas Danube et que le commerce des blés de Roumanie avec l'étranger commença à prendre des proportions considérables. Seules cependant les villes, situées sur les bords de la grande voie fluviale, en profitèrent tout d'abord, telles que Tourn-Severin, Galatz et Braïla qui ne doivent qu'à cette pre-

mière période leur essor économique; Bucarest, grâce à sa situation géographique, se ressentit à peine de ce mouvement.

La Capitale n'est entrée en relations plus étroites avec la vie commerciale du Danube que par la construction de la ligne de chemin de fer Giurgiu-Galatz, qui fut bâtie dans les premières années du règne de Charles I. Le mouvement des étrangers à Bucarest ne prit réellement un nouvel essor qu'après la construction des lignes de chemin de fer Lemberg-Czernovitz-Jassy d'une part et de la ligne Veciorova d'autre part, reliant le réseau roumain aux chemins de fer de l'Etat autrichien de l'autre côté de la frontière.

Jusqu'alors tout le commerce d'importation, dont le marché le plus important se trouvait à Bucarest, était entre les mains de maisons de commission, la plupart étrangères; mais, la situation ayant changé, le commerce augmentant de plus en plus, bien des maisons étrangères jugèrent à propos de faire placer leurs produits par leurs propres commis-voyageurs. Ceux-ci forment encore de nos jours le gros contingent des étrangers de passage. En même temps augmenta aussi le nombre des étrangers qui, profitant des nouvelles facilités de communication, viennent visiter le pays, soit pour leur plaisir, soit dans l'intérêt de la science ou de la littérature.

Bientôt les vieux *Han*, qui avaient été tout à fait suffisants pour les héberger dans la capitale, alors qu'elle ne faisait que du commerce intérieur, ne purent suffire aux prétentions accrues par un trafic plus actif, aux exigences d'hôtes plus difficiles quant au logis à la table et au service.

Bucarest fut forcé de se conformer aux usages de l'Europe occidentale sous tous ces rapports; cela lui était d'autant plus facile que beaucoup de Roumains, profitant eux aussi des communications facilitées, avaient entrepris des voyages de plaisir ou d'études, ou fait des cures à l'Étranger et appris aussi à apprécier à cette occasion le confort des hôtels modernes.

Aujourd'hui Bucarest dispose d'un joli nombre d'hôtels qui peuvent offrir tout le confort à un étranger, habitué à fréquenter les hôtels de premier rang. Des hôtels tels que l'Hôtel Capsha, tels que l'Hôtel du Boulevard (Boulevard Elisabeth), l'Hôtel Continental (Calea Victoriei), l'Hôtel Bristol (Boulevard de l'Académie), le Splendide Hôtel, l'Englisch Hôtel et l'Hôtel Hugo (Calea Victoriei) sont ceux que le public cosmopolite choisit de préférence ; on y trouve un bon logement, et, comme table et cave, tout ce qu'on peut désirer. Parmi les autres hôtels on peut recommander également l'Hôtel Frascati, surtout fréquentés par les Français (Calea Victoriei), l'Hôtel Union (Strada Regală) et l'Hôtel Collaro (Strada Smârdan).

En général les hôtels de premier rang à Bucarest ne sont pas beaucoup plus chers que les établissements similaires dans les capitales de l'étranger ; le voyageur trouvera, surtout dans les hôtels nommés en premier lieu, toujours quelqu'un qui parlera le français ou l'allemand, et dans le cas d'un séjour prolongé, il obtiendra aussi une réduction sur les prix. En toute occurrence un voyageur qui ne connaît pas le pays ne devrait jamais par raison d'économie descendre à un des nombreux hôtels de deuxième ou troisième rang qui laissent beaucoup à désirer au point de vue de la propreté et du service et qui ne visent qu'à écorcher leur hôte—, ce qui n'arrivera pas dans un hôtel, qui tient à garder sa bonne renommée.

A côté des salles à manger des grands hôtels, où l'on est servi d'habitude à la carte, Bucarest dispose aussi d'un grand nombre de restaurants, où l'on peut dîner et souper à prix modérés.

Parmi ceux-ci il convient de citer le restaurant Dimi-tresco, Str. Regală, le restaurant Fisch (ancien Oswald), (place du théâtre), qui ont une bonne et nombreuse clientèle ; à meilleur marché encore on trouve chez «Strobel» (Strada Academiei), une bonne cuisine allemande.

Ceux qui aiment à faire connaissance avec la cuisine

roumaine dont les plats fortement relevés, ne manquent point de saveur et de variété, fréquenteront le restaurant Jor-dache Jonescu (Strada Covaci), celui de Enache, de A. Dumitrescu (Strada Academiei) ; les restaurants nationaux d'un rang inférieur appelés « birt economic », sont à éviter, vu la propreté problématique que cachent leurs secrets culinaires.

Comme le public roumain aime beaucoup les douceurs, surtout ce qu'on nomme la « doulceatza » (des confitures ou fruits confits et les glaces, les confiseries jouent un rôle important dans la vie sociale et publique de Bucarest, un rôle comparable à celui des cafés dans les autres villes. Dans cette catégorie il convient de citer les confiseries renommées de la Calea Victoriei, parmi lesquelles en première ligne celles de « Capsha », de « Riegler » et de « Frédérik », qui offrent toutes un grand choix de friandises des plus exquises. A côté de ces confiseries les cafés viennois jouissent d'une grande faveur auprès des habitants de Bucarest. Ceux qui sont le plus fréquentés surtout par le monde des courtiers sont les cafés de l'Hôtel Impérial, de l'Hôtel Boulevard, de l'Hôtel Bristol, de l'Hôtel Hugo, de l'Hôtel Union, le Café Schreiber (Strada Lipscani) et le grand café-restaurant National (Strada Doamnei) ainsi que le Café spectacle Edison qui se distingue encore par ses concerts et ses spectacles.

Les plupart de ces cafés ont encore l'avantage d'offrir à leur clientèle un très grand nombre de journaux nationaux et étrangers. Au printemps on fréquente de préférence les magasins de comestibles, les buvettes élégantes, affiliées à la société portugaise Bodega, tels que le restaurant Kosman (Boulevard de l'Académie), le restaurant Tripcovitch et le restaurant Durieu (Strada Caragegevici), qui avec sa salle aux décors égyptiens et vieil allemand est le rendez-vous de la société allemande, et enfin le Luncheon-Bar de l'Hôtel Continental, fort élégant et distingué par le choix de ses consommations. Tous ces locaux sont ouverts encore après la clôture du théâtre et c'est principalement à ces heures-là et avant les représentations qu'ils sont le plus assidûment achalandés.

Proportionnellement à l'augmentation de la population, la consommation de la bière et le nombre des brasseries se sont considérablement accrus. En même temps aussi que la bière roumaine s'améliorait comme qualité, l'importation des bières étrangères, qui du reste sont chargées d'un droit d'entrée prohibitif diminuait au point d'être actuellement réduite à zéro. On consomme outre les bières des trois grandes brasseries de Bucarest, Oppler, Luther et Bragadir, aussi une certaine quantité de bière d'Azuga. Les amateurs de bière ont à leur disposition nombre de brasseries, qui chacune ne servent qu'une espèce de bière, Gambrinus (Place du théâtre) de la bière d'Azuga, la Brasserie Coopérative (Place du théâtre) de la bière d'Oppler, la Brasserie du Capitaine (Strada Academiei) de la bière d'Oppler, la Brasserie Vêrful cu dor (Calea Victoriei Hôtel de France) de la bière Luther, la Brasserie Mircea (Strada Stavropoleos) de la bière Bragadir.

Parmi les spécialités de Bucarest comptent aussi les établissements de plaisir, dépendances des brasseries nommées ci-dessus. Ainsi la brasserie Oppler, le plus ancien de ces établissements à Bucarest, a comme accessoire tout un ensemble de terrains et de bâtiments qu'on appelle le jardin et le Colisée Oppler : il se compose d'un restaurant avec des salles spacieuses et des jeux de quilles, d'un théâtre de variété, d'un grand jardin ombragé avec une véranda de laquelle on jouit d'une vue magnifique sur la ville, toute la grande mer de toits surmontés de tours, de coupes et frontons. Un peu plus bas se trouve une grande prairie avec un pavillon pour les exercices de tir.

Non loin de la gare du Nord, se trouve la brasserie Luther qui s'est développée peu à peu et est devenue une vaste fabrique de malt, ayant la production la plus considérable de tous les établissements similaires, environ 4 millions de litres par an; cette brasserie comprend également une grande salle de débit, l'Elyseum, et un grand jardin, ombragé, proprement entretenu, où ont lieu, comme chez Oppler, pendant la saison d'été,

des concerts, où l'on peut entendre les meilleures musiques militaires en garnison à Bucarest. Dans ce jardin un endroit réservé pour les enfants est richement meublé de carrousels et de balançoires, tandis que les grandes personnes ont à leur disposition des jeux de quilles convertis. Le grandiose établissement de Bragadiru, qui a été ouvert il y a six ans à la calea Rahovei, possède une grande fabrique de malt et une vaste et élégante salle de concert, un jardin nouvellement établi, avec une vue splendide, où l'on a également l'occasion d'entendre de l'excellente musique.

Dans la ville, le grand jardin-restaurant «Hugo» (strada Academiei) avec ses représentations musicales et théâtrales jouit en été d'une nombreuse clientèle.

Bucarest ne manque pas de concerts de toute sorte dans les cafés, les jardins et les restaurants, C'est ainsi qu'ont été remplacés les cafés-chantants qui abondaient autrefois, mais qui se sont réfugiés dans un petit nombre de locaux abandonnés. Il n'y a guère de restaurant qui se respecte, où l'on ne puisse entendre d'excellents orchestres tziganes.

XI. Les Colonies Étrangères à Bucarest

Les Allemands à Bucarest: Par colonies étrangères, nous entendons parler des colons établis ici et qui, malgré leur sympathie pour la Roumanie, leur patrie adoptive, n'ont pas oublié leur origine et leur patrie, dont ils cultivent sur le sol étranger la langue et le souvenir, et avec laquelle ils maintiennent des relations intimes et ininterrompues dans les limites que leur accorde les lois hospitalières de la Roumanie.

L'histoire de ces colonies est un des chapitres les plus importants de l'histoire du développement culturel de la Roumanie et de sa Capitale; car il ne faut pas oublier que l'activité commerciale, industrielle et professionnelle de ce pays s'est développée sous l'influence des étrangers et qu'elle est pour la plus grande partie encore actu-

ellement, l'apanage des étrangers, en partie naturalisés, il est vrai.

Quant aux progrès scientifiques et politiques, que le pays a réalisés, aucun roumain ne contestera plus qu'ils n'aient été faits essentiellement sous l'influence de l'Étranger.

C'est surtout aux Allemands qu'est due l'introduction et la création de différentes industries dans le pays et nommément à Bucarest. Aussi les Allemands ont-ils droit par leur nombre et leur esprit de corps et d'association d'occuper la première place parmi les colonies étrangères. En parlant des Allemands, nous n'entendons pas seulement ceux de l'Empire allemand, mais aussi ceux de l'Autriche allemande, de la Hongrie et de la Transylvanie. Nous avons déjà dit qu'entre la Transylvanie Saxonne et les anciennes Principautés Danubiennes il a existé dès les anciens temps un commerce très vif et très soutenu.

Mais il est prouvé par «l'histoire de la Dacie transalpine» (Vienne 1782), dont Sulzer est l'auteur, que mêmes aux temps de la souveraineté turque ce commerce n'avait jamais cessé d'exister, que les Saxons d'autrefois allaient et venaient librement en Turquie, que même ils avaient fondé des colonies dans la Moldavie et la Valachie. Quant à Bucarest, elle n'a été le but de nombreuses immigrations saxonnes que depuis que les hospodares de la Valachie l'eurent élue pour résidence. Un fait est certain, c'est que Bucarest avait déjà dans la première moitié du XVIII^e siècle une communauté évangélique-luthérienne et que celle-ci, mise sous la protection de la Suède se composait presque toute entière de Transylvains Saxons, qui ont formé le noyau et la souche de la colonie allemande de Bucarest, qui n'a cessé de prospérer, bien qu'elle ait subi toutes les oppressions et persécutions de la part des souverains Phanariotes. Ce n'est qu'à partir du règne de Constantin Maurokordato (1756—1758) et de son successeur Skarlat Ghika, que les Luthériens de Bucarest ont fait appel, au gouvernement Suédois pour réclamer aide et pro-

tection contre les princes qui entravaient la libre pratique de leur culte, autorisé pourtant par décret. Même la paix de Roustchouk Kainardschi (1774) par laquelle la Porte garantissait aux chrétiens la pleine liberté du culte dans les Principautés Danubiennes, paraît n'avoir pas mis fin aux persécutions confessionnelles. Du moins le gouvernement Suédois se vit-il forcé quelques années plus tard de protéger les membres de la communauté luthérienne à Bucarest contre les conséquences oppressives des contributions personnelles, décrétées en 1780.

Lorsque trois années plus tard une agence consulaire autrichienne fut créée à Bucarest, les sujets Autrichiens, établis dans les Principautés danubiennes, eurent beaucoup à souffrir, en suite de la guerre que Joseph I avait suscitée par son coup de main contre Belgrad. Après la déclaration de la guerre du 17 février 1788, le chancelier de l'agence consulaire autrichienne s'évada tout simplement, laissant à Bucarest ses sujets autrichiens considérés comme ennemis de la Porte, exposés à toute la rage des Turcs, et ce n'est que par une intervention énergique de la part de l'ambassadeur Suédois à Constantinople qu'ils purent être sauvés du péril menaçant de l'esclavage. Malgré toutes les tribulations et toutes les épreuves qu'apportèrent à la colonie allemande les troubles de 1801, la révolution de 1821, la peste de 1829, et la première invasion du choléra de 1831, elle se développa néanmoins d'une manière constante. La meilleure preuve de sa vitalité, c'est indubitablement le fait qu'elle n'a pas même pu être mise sérieusement en danger par le fâcheux conflit confessionnel qui éclata, quelques temps après, à la suite d'un malentendu entre les colons allemands proprement dits et les Transylvains Saxons qui avaient eu jusqu' alors une sorte d'hégémonie dans la gérance des affaires de la communauté évangélique. Les actes arbitraires du pasteur d'alors, M. Scharai et de son protecteur, le vice-consul Suédois, M. Gandi, envenimèrent ce conflit, issu de raisons futiles, au point de déchaîner une haine impla-

cable entre ces fonctionnaires et la plupart des membres de la communauté.

Le résultat le plus net de cette aventure fut que la Suède renonça à accorder dorénavant sa protection à la communauté luthérienne de Bucarest qui se vit forcée de la demander aux cours de Berlin et Vienne. L'immigration des luthériens de l'Allemagne du sud allaient de pair maintenant avec celle des Autrichiens allemands, plus rapprochés pourtant du pays. Les troubles de 1848 ne manquèrent pas de faire affluer sur le territoire roumain un nombre considérable d'Allemands et de Magyars.

Dans les années cinquante et soixante ce sont moins des raisons politiques que l'espérance de trouver un travail plus rémunérateur qui attire dans ce pays bien des éléments laborieux, de sorte que la colonie allemande, grâce à l'assiduité de ses membres, occupa bientôt une place honorable dans le commerce roumain. Une nouvelle affluence d'éléments allemands se produisit lors de la construction des chemins de fer roumains, dont les employés, faute d'éléments indigènes préparés à ces fonctions, se recrutèrent à l'étranger, surtout en l'Allemagne et en l'Autriche-Hongrie ; il ne faut pas oublier d'autre part que la société d'entreprise était allemande.

Le caractère cosmopolite du peuple germanique fait de tout immigré allemand un sujet dévoué à l'état qui lui ouvre ses frontières ; ce trait n'est point désavoué par les Allemands de Bucarest. Il est vrai que la pratique des lois roumaines rend assez difficile l'accès aux droits politiques roumains par la naturalisation ; aussi le plus souvent l'Étranger, au lieu d'acquérir son droit de citoyen, se contente-t-il des droits que l'hospitalité lui accorde. Malgré l'esprit d'exclusion du Roumain qui tient à rester maître absolu chez lui et rejimbe contre l'admission d'éléments étrangers, que dans bien des cas il aurait tout avantage à assimiler, malgré cette opposition latente, les Allemands de Roumanie s'intéressent au sort de leur patrie adoptive et leur amour pour elle ne s'est jamais démenti. À l'occasion du couronnement du

Roi les sociétés allemandes, dont nous parlerons plus tard tout au long étaient présentes in corpore et elles ne manquèrent pas non plus au cortège qui alla féliciter le Roi Carol I pour le vingt-cinquième anniversaire de son avènement au trône, pas plus qu'à la célébration des noces d'argent du couple royal. Mais ce sentiment des Allemands pour Bucarest et pour leur nouvelle patrie, apparaît encore d'avantage dans le fait que seule une petite partie de ceux que l'esprit d'entreprise a amenés dans les pays du Bas-Danube et qui y ont trouvé leur bonheur s'en retourne après dans leur ancienne patrie; pour la plupart ils ne sont pas même rentrés dans leur pays alors qu'ils avaient devant eux un avenir privé de soucis, après avoir acquis par une activité ininterrompue, unie à beaucoup d'esprit d'ordre et d'économie, une fortune suffisante pour y finir tranquillement leur jours.

Il en est tout autrement des Français, dont les Roumains instruits parlent de préférence la langue et qui sont considérés comme des frères de race; ceux-ci ne viennent en Roumanie que pour repartir après quelques années avec les économies qu'ils ont pu réaliser. Les Allemands, quel que soit le coin du monde où ils s'installent avec leur langue, leur industrie et leur idéalisme, ont tout d'abord pour but la création d'un foyer. Il est indubitables que la grande liberté dont on jouit en Roumanie a beaucoup contribué à faire aimer aux Allemands de Bucarest leur nouvelle patrie. Il s'est produit des cas, où, par jalousie de métier, on a craint que l'augmentation de l'élément allemand en Roumanie ne devienne un danger pour la richesse nationale, mais le Roumain instruit a cessé depuis longtemps de voir dans l'Allemand un adversaire secret. L'illustre et vénéré chef du parti libéral J. Bratiano a déclaré avec beaucoup de raison, peu après le rapprochement de la Roumanie de la triple-alliance, en pleine séance de la Chambre, que la Roumanie s'était largement acquittée des obligations qu'elle avait vis-à-vis de la France dont l'influence politique et pédagogique, dont la bienveillance active ne seront jamais oubliées, mais qu'il n'était point

trop tôt d'apprécier, comme il le mérite, le rôle non moins évident qu'a joué le travail civilisateur des Allemands dans le développement de la Roumanie. Il n'y a pas une branche de l'industrie, de l'art ou de la science à Bucarest, où les Allemands n'aient laissé des traces remarquables. On trouvera parmi eux des artisans, des architectes, des entrepreneurs, des commerçants, des industriels, des pharmaciens, des médecins, des professeurs, bref toutes les professions et tous métiers représentés. On estime le nombre des habitants de langue allemande à Bucarest à 35000 âmes, sans différence de nationalité et de confession, les allemands naturalisés et les israélites allemands y compris.

L'élément allemand de la résidence ne cesse d'exercer son influence traditionnelle sur les générations qui se suivent ; un fait caractéristique qui le prouve c'est que les écoles publiques de la communauté évangélique jouissent d'une excellente réputation à Bucarest et sont fréquentées même par des élèves roumains. Cet établissement se compose d'une école primaire de 4 classes et d'une école réelle de 4 classes pour les garçons ; d'une école primaire de 5 classes pour les filles et d'une école supérieure de jeunes demoiselles de 5 classes. Ces diverses institutions comptaient en 1894/1895 464 garçons et 420 filles, en tout donc 884 élèves parmi lesquels il y avait 591 Allemands, 160 Roumains, 82 Magyars, 23 Slaves, 11 Français, 8 Italiens, 6 Grecs et 3 Turcs. Depuis lors le nombre des élèves s'est encore accru et l'on a joint aux écoles existantes encore un internat de garçons. Tout ce que nous avons dit concernant les écoles de la communauté évangélique s'appliquerait aussi aux écoles catholiques de langue allemande et de langue française, placées sous le protectorat de l'archevêque de Bucarest ; elles comprennent en outre un gymnase inférieur et un séminaire, ainsi qu'une école et un pensionnat, dirigés par les Soeurs de Notre-Dame des Anges, établissements qui jouissent tous d'un excellent renom, bien que les Roumains leur reprochent parfois de pousser un peu à la propagande. L'insti-

tution Virgile Popesco, ancienne école Bergamenter, est fréquentée surtout par des élèves de nationalité roumaine. Il va sans dire que dans un état, où l'on jouit, sous la protection des lois, d'une si grande liberté, l'individualité de la race allemande a dû imprimer son cachet aussi aux associations allemandes d'autant plus que la tendance à former des corporations est déjà en soi-même une particularité du caractère allemand.

Les premiers essais pour la fondation de sociétés allemandes n'eurent pas beaucoup de succès, mais peu à peu l'idée prit racine et le 29 Septembre 1852 fut fondée la «Bukarester deutsche Liedertafel»; elle se consolida au point de braver tous les dangers. De nos jours il y a à Bucarest des sociétés allemandes de toute sorte qui ont des buts humanitaires ou simplement sociables. Ces corporations présentent indubitablement le moyen le plus agréable de cultiver le sentiment national parmi les membres de la colonie allemande. Leurs réunions néanmoins ne sont pas exclusives, car on n'en refuse l'entrée à aucun étranger, parlât-il une autre langue qu'eux pourvu qu'il jouisse d'une bonne réputation.

La colonie allemande doit beaucoup de reconnaissance à M. Gustave Rietz, le père, un commerçant, qui a eu le mérite d'être un des fondateurs de la société de secours mutuel de Bucarest, en 1863.

C'est cette société qui est chargée aussi de l'administration de l'établissement de charité fondé par la magnanimité de M. Hoetsch, ainsi que de l'asile pour invalides qui est joint à cet institut.

A côté de ces institutions, la colonie allemande possède encore deux sociétés de bienfaisance, fondées et dirigées par des dames, savoir: la première, fondée en 1864 par Madame Hermine Müller et l'association internationale de dames, qui est de quelques années plus jeune. Ces deux sociétés ont, ainsi que la société de secours mutuel, adouci bien des misères et essuyé bien des larmes; d'année en année leur sphère d'activité va s'aggrandissant et elles portent surtout leur attention à secourir les pauvres honteux, soit par des dons directs,

soit par du travail. Il convient de mentionner encore «l'Anker» et la «Germania», deux sociétés de secours mutuel en cas de maladie, dont l'une, la première, compte aussi parmi ses membres beaucoup de personnes qui ne sont pas de nationalité allemande.

Parmi les sociétés de délassement la «Bukarester deutsche Liedertafel» occupe le premier rang, non seulement par son ancienneté, mais aussi par sa position sociale. Les concerts, soirées et fêtes champêtres qu'elle organise sont fréquentés par les meilleures familles de la colonie allemande; c'est pourquoi le local de la société dans la strada Academiei forme l'un des lieux de rendez-vous les plus importants de la vie allemande. On peut en dire autant de la société de gymnastique de Bucarest, qui l'emporte sur toutes les autres sociétés similaires de la ville pour le nombre et qui comptait déjà en 1894/1895 483 membres; par son activité et ses progrès pendant les 39 ans de son existence, elle mérite bien une mention honorable dans l'histoire du développement de la communauté allemande. Disposant d'un gymnase couvert avec accessoires et d'un autre gymnase en plein air (strada Brezoianu) la société ne cultive pas seulement la gymnastique et l'esprit allemands parmi ses membres, mais elle étend son influence, en rendant possible l'exercice de la gymnastique aux élèves des écoles qui bénéficient des ces locaux pour leur développement physique. La société de chant «Eintracht», fondée en 1856 comme une branche de la «Liedertafel», dans l'intention formelle de créer un milieu aux jeunes ouvriers allemands, possède de bonnes voix et a constitué un chœur d'hommes qui a obtenu l'approbation générale. Mentionnons encore le club pour jeu de quilles qui s'exerce dans les locaux de la «Bukarester deutsche Liedertafel» et la société de tir de Bucarest, qui fondée à l'origine par des Allemands et des Suisses, est devenue dans la suite pour des raisons financières une société internationale. Tout en ayant adopté la langue du pays comme langue officielle, elle a gardé encore quelque chose d'allemand dans son organisation. La plus jeune

des sociétés allemandes est la « Vereinigung der Reichs-deutschen » qui a été fondée il y a trois ans ; elle a pour but de réunir les citoyens allemands de Bucarest et de ses environs et de ne pas laisser s'affaiblir l'attachement pour l'empereur et la patrie allemande. Elle possède également un beau local, lieu de réunion, situé dans la strada Brezoiano, où elle célèbre chaque année par un grand banquet la fête anniversaire de l'empereur Guillaume.

L'influence française et les Français : La France n'est représentée que par un petit nombre de ses fils, mais la prédilection des Roumains pour la langue, les moeurs et les manières français, donne à la colonie française à Bucarest un certain relief. Notez que cette prédilection existait déjà avant qu'il y eût à Bucarest une colonie française ; car elle résulte du fait que les hospodars des Principautés Danubiennes avaient l'habitude d'avoir des secrétaires français à leur service comme intermédiaires entre eux et la Porte. La prépondérance de la langue française, a été accrue non seulement par l'importance de l'influence française en Orient qui remonte à tout prendre aux croisades, mais encore par le rôle que le français a joué depuis Louis XIV comme langue diplomatique ; il n'est pas étonnant donc que cette langue se soit introduite dans les familles nobles de la Roumanie. La préférence accordée au grec sous le règne des Phanariotes n'a guère diminué la nécessité de connaître la langue française.

Il arriva même qu'on rendit cet idiome obligatoire pour effacer, après le détronement des Phanariotes, toute l'influence que l'élément grec aurait pu avoir dans les Principautés Danubiennes. Le prince G. Bibesco, nommé souverain de Valachie après Al. Ghika, ami des Russes, alla même jusqu'à essayer d'imposer par les puissances la langue française comme langue officielle.

Si cet essai a échoué c'est grâce à la résistance de l'esprit national et à l'impulsion qu'il reçut après le détronement des Phanariotes sous l'influence de patriotes comme Héliade Radulesco et Lazar ; la France peut se vanter

néanmoins d'avoir exercé depuis 1848 une influence prépondérante sur la réorganisation des Principautés danubiennes et la formation même du nouveau royaume. Les intermédiaires de cette influence furent les Boyards qui étudièrent à Paris sous le règne de Louis-Philippe et qui, imbus des idées de la révolution, tâchaient de les faire fructifier pour leur propre patrie. M. Cogalniceanu, C. A. Rosetti, Jean Bratianu ont déjà été nommés comme les représentants les plus importants de ce mouvement nationaliste qui trouva un appui efficace en Napoléon III, alors tout puissant dans la politique internationale. L'Union des Principautés sous un seul sceptre, réalisée par les nationalistes en la personne de Couza, tout en étant conforme aux visées de l'empereur, contribua beaucoup à populariser encore le nom de la France en Roumanie. Malgré tout cela le nombre des Français évalué à 667 âmes en 1890, est resté relativement stationnaire, mais il convient d'ajouter que ces Français font partie des classes sociales et commerciales les plus distinguées.

La Colonie française compte au jourd'hui à Bucarest et dans les environs à peu près un millier d'âmes. Elle est représentée par la Légation de France, un Consulat général et divers consuls et vice-consuls dans les autres villes du royaume à Galatz, Jassy, Constantza. En fait d'institutions la colonie française possède une école, organisée sur la base du programme roumain, mais où l'on pousse l'enseignement du français un peu plus loin que dans les lycées de l'Etat roumain. Cette école située dans la rue Mosilor No. 142 est dirigée par un comité, sous le patronage de la Légation de France.

Outre cette école il y a l'Etablissement d'éducation de Notre Dame de Sion, un pensionnat pour jeunes filles, situé dans la Strada Armeneasca No. 1. Ce même ordre de religieuse possède également des instituts analogues à Jassy, et à Galatz, ce dernier particulièrement renommé pour l'excellent enseignement en langue française qu'on y donne.

La Société de bienfaisance entre Français qui date de 1852 compte environ deux cents membres. Elle est présidée actuellement par M. Bruni, chevalier de la Legion d'hon-

neur, un des membres les plus influents et les plus aimés, et à justes titres, de la Colonie française. Cette société possède un fonds respectable dont les revenus alimentent la caisse de secours, et auxquels s'ajoutent les cotisations des membres.

Un certain nombre de grandes maisons ont été fondées par des membres de la colonie française : comme commissionnaires citons : S. Schlienger, Strada Armash ; Charles Duval, Strada Mihai-Voda ; Victor Adger à Galatz ; Leonblum à Jassy ; comme entrepreneurs : M. A. P. Pellerin ; comme architecte, M. Gottereau, à qui Bucarest, doit plusieurs de ces plus beaux édifices comme la Caisse de Dépôt et de Consignation, M. Lecomte du Nouy, le restaurateur de Curtéa d'Argesh.

Parmi les industries créées, dirigées ou fondées par des Français il convient de mentionner : la Compagnie du Gaz de Bucarest, la Sucrierie de Ripiceni, la grande exploitation forestière de MM. Gros' de Vigue & Co. de Marseille sur les domaines de l'Etat ; la société franco-romaine de pétrole à Colibashi. Notons encore pour terminer que la colonie française renferme parmi ses membres plusieurs professeurs, hommes de lettres et ingénieurs. M. Lèveque, Oscar Briol, M. de Suresnes, Jules Brun, les peintres Neylies et d'autres.

Sans être aussi nombreuse et prospère que la colonie allemande, la colonie française jouit de nombreuses sympathies, c'est elle qui introduit ici les nouveautés de l'élégance et de la mode par les divers magasins de mode et d'articles de Paris que l'on trouve à Bucarest : le Magasin Universel, le Magasin Général de Paris, le Bon Goût, Jobin, le Monde Élégant, le Petit Parisien, etc.

Les Autrichiens Hongrois forment le gros contingent des étrangers de langue allemande vivant à Bucarest. Ce que nous avons dit dans le chapitre précédent des Allemands de l'empire s'applique également aux Autrichiens allemands de Bucarest. Ils constituent la majorité dans la plupart des sociétés allemandes de la résidence.

Ils disposent d'une société de secours, fondée spé-

cialement pour aider les citoyens pauvres de l'Autriche-Hongrie et présidée par le consul impérial et royal à Bucarest; elle a pendant les neuf ans de son existence distribué aux compatriotes indigents la somme de frs. 44.555 et outre cela payé le voyage de retour dans leur patrie à un grand nombre de malheureux qui par malchance ou par maladie étaient sans travail. En 1895 s'est formé la corporation austro-hongroise, une société patriotique.

Les Saxons de la Transylvanie ont formé eux aussi une association la «Transylvania», patriotique également et qui compte à peu près autant de membres qu'il y a de Saxons à Bucarest. Comme les Allemands d'Autriche, les Magyars forment eux aussi un contingent considérable de la population de Bucarest. La plupart sont domestiques, attirés dans la résidence par les salaires, plus élevés ici qu'au delà des Carpathes, Il va sans dire qu'il n'est question ici que d'immigrés de date récente: les anciennes colonies hongroises ayant été anéanties comme celles des Transsylvains saxons dans les troubles du XVI^e et XVII^e siècle, il paraît qu'au XVIII^e siècle la colonie magyare avait conclu une sorte d'alliance défensive avec la colonie allemande, représentée alors uniquement par la communauté évangélique. En tout cas la formation de la communauté réformée hongroise n'a eu lieu que vers les années vingt du XIX^e siècle. Jusqu'alors les magyars de confession helvétique s'étaient joints à la communauté luthérienne; ce fait est d'autant plus important que les parties de la Transylvanie qui entrent en considération sont habitées principalement par des Magyars de confession calviniste. Un tiers seulement des magyars, dont le nombre est évalué à 10.000 âmes, peut être considéré comme domiciliés, le reste rentre dans la catégorie de la population flottante de Bucarest. Pour les Magyars domiciliés il existe depuis des années une société «Bukaresti Magyar Tarsulat» qui possède une fonds, avec un local tout près du parc de Cismegiu, lieu de réunion, où s'assemblent les membres; mais l'activité de cette société

ne se borne pas à cela; à côté des intérêts nationaux elle se voue aux devoirs de l'humanité et bien des magyars lui sont redevables de secours, qui leur ont été prêtés dans une situation désespérée. Mentionnons encore comme associations nationales la «société polonaise de Bucarest» et la société slave «Zvornost» dont les membres appartiennent pour la plupart à la monarchie habsbourgeoise.

Les Suisses à Bucarest: Ne comptant pas plus de 350 membres, il est d'autant plus remarquable que cette petite colonie occupe une place si honorée dans le commerce de la capitale roumaine. Un grand nombre des maisons les plus importantes d'importation dont quelques unes sont devenues grâce à l'assiduité, l'habileté et l'honnêteté de leurs chefs, des maisons de commerce en gros de premier ordre sont d'origine Suisse, ainsi que plusieurs maisons industrielles. Ce qui assure aux Suisses pour l'avenir une position honorable dans la vie sociale et commerciale à Bucarest, c'est l'union qui règne entre eux, le bon vouloir qu'ils ont de se prêter secours les uns aux autres dans le besoin ou dans les affaires.

Le «Schweizerverein» fondé en 1865 comptait en 1895, 129 membres; c'est lui qui est le centre de ralliement des Suisses à Bucarest; il cultive le patriotisme et entretient des relations intimes avec la mère-patrie, il distribue des secours à ceux de ses compatriotes qui ont été victimes d'un mauvais sort. La fête principale des Suisses a lieu le jour de St. Sylvestre; la date du renouvellement de l'année et de la fondation de la Confédération Suisse. On la célèbre par un banquet auquel participent les membres de la société avec leurs familles et quelques amis intimes. Les Suisses sont en excellentes relations avec les autres sociétés étrangères, nombre d'entre eux font aussi partie de la «Liedertafel» et de la société de gymnastique. Dernièrement il s'est formé aussi au sein de la colonie suisse une société de chant *l'Helvetia*. Ajoutons encore que quelques membres de la dite société ont pris l'initiative de doter la colonie d'un club, situé dans la rue d'Ilfov.

Les Grecs et les Albanais: Comme dans tous les anciens états tributaires de la Porte, les Grecs n'ont eu une grande influence en Roumanie que sous l'égide de la souveraineté turque et cette influence s'est fait sentir surtout dans les finances et le commerce; sous ce rapport ils n'ont pas de rivaux, si ce n'est les Espagnols dans l'Empire Ottoman.

Les Grecs, parmi lesquels il faut compter aussi les Levantins helléniques, ont atteint l'apogée de leur influence sous le règne des Phanariotes. C'est à cette époque que les mœurs byzantines et orientales se sont introduites dans les Principautés danubiennes.

Mais les essais de faire de la langue grecque, qu'on parlait dans la haute société, la langue officielle au préjudice de l'idiome roumain n'eurent pas plus de succès que ceux du Prince Bibesco d'introduire la langue française. Les descendants des Grecs, immigrés en Roumanie sous le règne des Phanariotes, ont été tout à fait absorbés par la nationalité roumaine, mais il y a encore beaucoup de familles distinguées qui se plaisent à se targuer de leur origine Phanariote.

Il convient de constater le contraire pour ce qui concerne les Grecs immigrés dans les Principautés danubiennes après la déclaration de l'indépendance de la Grèce; ils ne se sont joints au roumanisme que formellement et sont restés sous le rapport de la politique les enfants de leur propre patrie, mêmes ceux qui avaient acquis en Roumanie des biens-fonds ou les droits de citoyen.

Ils prennent pour la plupart des terres à ferme en province ou se mettent dans le commerce des blés et il y en a beaucoup de ces Grecs, immigrés plus tard à Bucarest, qui par le commerce sont parvenus à une certaine aisance. L'influence de cette jeune génération grecque immigrée sur la composition de la population de Bucarest est appréciable, si l'on prend en considération que la recensement de 1878 enrégistre 882 chefs de famille à Bucarest tous immigrés directement de la Grèce.

Les Albanais sont en beaucoup plus petit nombre;

une évaluation même approximative est impossible, parce que le plupart de ceux qui se nomment « Skips » ou « Albanais » à Bucarest viennent de Macédoine, c'est à dire d'un pays où la délimitation ethnographique est encore un problème fort contesté. Depuis que dans la politique des Balkans on a soutenu l'idée de nationalité comme principe d'Etat, les Albanais de Bucarest se sont réunis, eux aussi, en une société nationale, appelée *Drida*, sans pourtant se faire remarquer en aucune façon. La plus part d'entre eux sont des boutiquiers ou des cabaretiers.

Les Russes et les Bulgares. Parmi les Slaves de Bucarest dont le chiffre s'élève à environ 10.000 âmes, les Russes et les Bulgares tiennent, quant au nombre, une place si considérable que les autres nations slaves ne sauraient rivaliser avec eux.

Les Bulgares sont surtout horticulteurs, ils font avec les Serbes presque toute la culture maraîchère; ajoutons que quelques-uns d'entre eux occupent aussi une place distinguée dans le commerce.

Les Russes, appartenant pour la plupart aux classes inférieures, gagnent leur vie comme boutiquiers, courtiers, cochers de place ou voituriers. Nous avons déjà fait mention de la secte russe des Lipovans plus haut; il reste à citer encore les slaves de la monarchie austro-hongroise qui sous le rapport social s'unissent à leurs compatriotes allemands.

Les Italiens avaient des relations avec la Roumanie déjà du temps des croisades. Mais de cette époque où la puissance génoise avait établi des entrepôts sur la Mer Noire et le Bas-Danube, il n'est resté que quelques réminiscences, rappelant le temps de la suprématie maritime de l'Italie sur nos côtes, tels les noms de la ville de Giurgiu et celui du canal de St. George, qui dans ce temps était le plus fréquenté du delta danubien.

On compte aussi quelques ruines clair-semées, formant une petite colonie à l'ouest du lac de Razim dans la Dobroudscha.

La colonie actuelle italienne de Bucarest, qui compte d'après les derniers recensements environ 650 âmes, est d'origine toute récente. C'est surtout la manie de bâtir des dernières dix années qui a attiré en Roumanie nombre d'Italiens maçons, terrassiers et constructeurs. A côté des entrepreneurs de bâtisses, des architectes, des sculpteurs, des tailleurs de pierres, des plâtriers, etc., la colonie italienne compte parmi ses membres aussi quelques commerçants remarquables. Elle possède une école due principalement à la générosité et à l'initiative de M. L. Cazzavillani, le directeur-proprétaire de l'*Universul*, le *Petit Journal* de la Roumanie.

Elle possède également un cercle, où se réunit la société de bienfaisance italienne et qui est aussi l'œuvre du bienfaiteur déjà nommé.

Les Arméniens. Leurs colonies les plus anciennes sur le territoire roumain remontent à il y a quatre siècles, au temps où les Turcs et les Persans se disputaient l'Arménie par une guerre acharnée. Étant la plus ancienne de toutes les populations étrangères établies en Roumanie, les Arméniens se sont adaptés complètement au caractère national des Roumains de sorte qu'avec leur contingent de 800 âmes (d'après un recensement récent) ils ne forment une association à part qu'au point de vue religieux.

La langue arménienne est restée néanmoins la langue de la conversation dans les familles par la bonne raison qu'elle est l'idiome officiel de l'église arménienne.

Le quartier qu'ils habitent a pour rue principale la strada Armeneasca qui se distinguait par une grande propreté déjà dans les temps où les mahalas de Bucarest avaient encore tout à fait le caractère de faubourgs orientaux. Maintenant ce quartier est coupé par le Boulevard Ferdinand; du côté ouest se trouve, au milieu d'un charmant jardin, l'église arménienne qui frappe par l'étrange style architectonique de ses deux petites tours incrustées de plaques de fer-blanc peintes en gris. Comme partout à l'étranger les Arméniens exercent aussi à Bu-

carest le métier de commerçants, de courtiers; quelques-uns sont médecins.

Les Anglais et les Belges forment une très petite partie de la population de Bucarest et sont pour la plupart dans le commerce. On comptait en 1889, 67 Anglais et 78 Belges.

Les Anglais ont créé la première société de tramways à Bucarest et les premières exploitations de pétrole et participent encore à plusieurs sociétés de pétrole, telle que la Telega Oil Company.

La *Société Belge de bienfaisance* est la 1-ère société belge qui fût fondée en Roumanie.

Lors de sa fondation, le 1er janvier 1887, elle était composée de 20 membres, dont plus de la moitié sont morts ou ont quitté le pays. Elle eut des débuts difficiles. Ce ne fut que sous l'intelligente et vaillante présidence de Mr. Tack, ancien consul de Belgique et Administrateur délégué de la Société Belgo-Roumaine d'industrie et de transport que la Société prit tout son essor. Des fêtes furent organisées qui réunirent une société nombreuse et produisirent des résultats très satisfaisants pour la caisse de la Société. Mr. Tack ayant cru devoir abandonner la présidence de la Société, celle-là lui octroya en remerciement des services rendus, le titre de président honoraire. Depuis la retraite de Mr. Tack, la Société avait perdu toute son importance, et l'on n'est pour ainsi dire plus parvenu à réunir ses membres en nombre suffisant, grâce à l'apathie ou à l'indifférence des dit-on présidents qui se sont succédés.

Croyant donner une nouvelle vigueur à la Société, il a été décidé lors de la dernière assemblée générale tenue en 1898 que le consul de Belgique à Bucarest, pour autant qu'il serait Belge, serait de droit président de la Société. Depuis, aucune assemblée générale n'a été convoquée! Cela laisse à croire qu'il sera bientôt question de réviser à nouveau le réglément et d'en revenir à l'ancien texte, en ce qui concerne la nomination des membres du comité. Les représentants de S. M. le Roi des Belges à Bucarest ont été successivement pré-

sidents d'honneur de la Société. Se sont succédés à cette dignité : MM. Hoorikx, ministre plénipotentiaire ; le baron Forgeur, ministre plénipotentiaire ; le comte Charles d'Ursel, ministre plénipotentiaire ; le comte de Lalaing, ministre plénipotentiaire. C'est à Mr. le baron Beyens, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Belgique, que revient actuellement ce titre.

Les statuts de la Société Belge de bienfaisance furent adoptés par l'assemblée générale du 14/26 mars 1887 et furent successivement modifiés en 1890, 1894, 1896 et 1898.

La Société comptait lors de la dernière assemblée générale une cinquantaine de membres. Elle pourrait en compter cent aujourd'hui, grâce à l'augmentation du nombre des membres de la colonie belge en Roumanie.

La chambre de commerce belge à Bucarest a été constituée en mai 1901. Les développements de l'industrie belge dans le pays ont donné naissance à cette institution. La chambre a eu pour initiateurs MM. Delcoigne, secrétaire de la légation de Belgique à Bucarest ; Lesuisse, directeur commercial de la Société générale des Sucreries et Raffineries de Roumanie et Borel, directeur général des Sociétés de tramways de Bucarest. Mr. le Ministre de Belgique, Baron Beyens est le président d'honneur de cette Chambre de commerce dont. Mr. Baicoianu, président du Crédit foncier urbain de Bucarest est le président effectif.

La chambre compte actuellement 65 membres actifs. A partir du 2/15 janvier 1902, paraît mensuellement le *Bulletin de la chambre de commerce belge en Roumanie*. Les bureaux de la chambre, établis au Splendid Hôtel à Bucarest, sont ouverts le samedi après-midi et le dimanche matin.

La Belgique est représentée en Roumanie par une vingtaine d'industries : sucreries-raffineries, fabrique de ciment, fabrique de bière, d'alcool, de boutons, gluco-serie, raffinerie de pétrole, usine à gaz, station centrale

d'électricité, tramways, tram-cars, ateliers métallurgiques, fonderie de fer, exploitation pétrolifère, etc. et l'on annonce comme prochaine la création d'autres établissements industriels. Comme institution de crédit : le Crédit Belgo-Roumain, avec siège à Galatz et succursale à Bucarest.

XII. Adresses officielles et avis utiles.

Légations et Consulats.

L'Allemagne : Légation, Calea Victoriei et Str. Verde ; Consulat, coin des rues Salciilor et Rotarilor.

L'Autriche-Hongrie : Légation, Str. Vamei 91 ; Consulat Str. Boteanului.

La Belgique : Legation, Str. Colței 35 ; Consulat str. Negustor 16.

La Bulgarie : Agence diplomatique, Str. Clementei.

La France : Légation et Consulat, Str. Biserica Amzi 13.

La Grèce : Légation, Boulevard Pake Protopopesco.

L'Angleterre : Légation, Str. Icoana 11.

L'Italie : Légation et Consulat, Strada St. Ion nou 39.

Les Pays-Bas : Légation Hôtel Boulevard ; Consulat, Str. Câmpineanu 6.

La Russie : Légation et Consulat, Calea Victoriei 19.

La Serbie : Légation, Str. Dreapta 19.

La Suisse : Consulat général, Str. Stella 5.

La Turquie : Légation et Consulat, Str. Vamei 11.

Les Etats-Unis : Consulat Général, Str. Academiei 14.

Les Ministères

Conseil des ministres et président du conseil des ministres : Str. Academiei 32.

- Ministère des affaires étrangères : Str. Dionisie 76.
 Ministère de l'intérieur : Str. Academiei 32.
 Ministère des finances : Calea Victoriei 127.
 Ministère des cultes et de l'instruction publique :
 Str. Diaconiselor.
 Ministère des travaux publics : Str. Amzi.
 Ministère de la justice : Calea Victoriei.
 Ministère de la guerre : Str. Brezoiانو.
 Ministère des domaines : Boulevard Carol.

Les Préfectures

- Préfecture du district Ilfov : Quai de la rive gauche
 de la Dimbovitza, Str. Ilfov.
 Préfecture de police de la capitale : Calea Victo-
 riei 25.

Les Tribunaux

- Cour de cassation, Cour d'appel et Tribunal du
 district (Ilfov) : Palais de Justice, sur le quai de la rive
 droite de la Dimbovitza.
 Tribunaux d'arrondissement : Calea Plevnei 1 ; Str.
 Clémentei 28 ; Str. Stirbey-Voda 103 ; Piața St. Ecaterina ;
 Str. Sculpturei 29.
 Cour des comptes : Str. Fontănei.
 Direction générale des postes et télégraphes : Pa-
 lais des Postes, Calea Victoriei et Str. Carol.
 Office de santé : Str. Academiei (Ministère de l'in-
 térieur).
 Hôtel de ville de Bucarest : Str. Colzei 44.
 Administration des Domaines de la Couronne : Str.
 Imperiala.

XIII. Le tarif des postes et télégraphes

La Roumanie fait partie de l'Union postale uni-
 verselle ; par conséquent elle est soumise pour son com-

merce postal avec l'étranger au mêmes règlements qui sont en vigueur pour les autres pays de l'Union postale universelle. L'affranchissement d'une lettre simple dont le poids ne doit pas dépasser 15 gr. est pour le commerce local de 10, pour celui du pays de 15 et pour l'étranger de 25 bani; de ce dernier il faut excepter pourtant les régions limitrophes et voisines de l'Autriche-Hongrie et de la Bulgarie pour lesquelles s'applique le tarif du pays dans leur commerce postal réciproque avec la Roumanie.

Pour des lettres non affranchies le destinataire doit en cas d'acceptation payer le double de l'affranchissement prescrit. Les lettres recommandées de toute sorte coûtent 25 bani, de même la taxe de réclamation pour une lettre recommandée remise à la poste, mais non parvenue à destination. En outre il y a des cartes postales de 5 bani pour le commerce dans le pays et de 10 bani pour l'étranger. Les cartes postales fermées payent le même affranchissement que les lettres simples.

Des imprimés sous double bande coûtent comme affranchissement 3 bani par chaque cinquante grammes ou fraction de cinquante pour le pays et 5 bani pour l'étranger. L'affranchissement des papiers d'affaires jusqu'à un poids de 2 kgr. est de 15 bani pour le pays jusqu'à un poids de 250 gr. et pour chaque cinquantaine de grammes 3 bani de plus; pour l'étranger la taxe minimale est de 25 bani et à partir de 250 gr. 5 bani de plus pour chaque cinquantaine de grammes de surpoids.

La poste délivre des mandats de poste, à partir de 20 lei en or ou en billets de banque, jusqu'au montant de 500 lei et exige pour frais d'affranchissement 25 bani pour une valeur expédiée variant entre 20 et 200 lei, et pour chaque centaine de lei en plus il y a une surtaxe de 50 bani; pour l'étranger les mandats de poste ont une taxe de 25 bani pour un montant de 25 lei et pour chaque 25 lei en plus une surtaxe de 25 bani. Les prescriptions pour les déclarations de valeur sont indiquées dans les formulaires selon le pays où l'envoi est destiné.

Les dépêches expédiées par les bureaux télégraphiques de l'État doivent être écrites en caractères latins; on doit indiquer de plus au dessous du texte l'adresse de l'expéditeur. La taxe télégraphique d'une dépêche simple est de 5 bani par mot, lequel ne doit pas dépasser 15 lettres, pour le commerce local, de 8 bani pour le pays. Les dépêches destinées à l'étranger payent par mot pour la Serbie et la Bulgarie 13, pour l'Autriche-Hongrie 15, pour la Bosnie et l'Herzégowine 17, pour la Suisse et la Russie européenne excepté la Caucase 21, pour l'Allemagne et l'Italie $24\frac{1}{2}$, pour la Turquie d'Europe 25, pour la Belgique 29, pour la Suède $32\frac{1}{2}$, pour l'Espagne $36\frac{1}{2}$, pour la Grande-Bretagne et l'Irlande $47\frac{1}{2}$ bani.

XIV. Système monétaire et tarif des monnaies

Sans faire partie de l'Union monétaire latine, la Roumanie a adopté pour sa monnaie toutes les prescriptions de rigueur de la convention monétaire latine. D'après la réforme de la valeur monétaire, mise en pratique par le ministre des finances Ghermani, la Roumanie a remplacé le bimétallisme, qui était jusqu'alors en vigueur et rendait extrêmement difficile toute calculation commerciale, par l'étalon d'or, en désignant le leu d'or (égal à un franc d'or) comme unité monétaire, qui se compose de 100 bani (égal à 100 centimes). La Roumanie a de son propre monnayage des pièces d'or de 20 lei, des pièces d'argent de 5, 2, 1, et $\frac{1}{2}$ lei, ainsi que des pièces en nickel de 20, 10 et 5 centimes, et de la monnaie de cuivre de 10, 5, 2 et 1 bani.

Depuis l'introduction de l'étalon d'or, les pièces d'argent ainsi que la monnaie de cuivre ne restent, en circulation que comme billon, elles sont acceptées au lieu d'or dans les caisses publiques jusqu'à la concurrence de 50 lei. Le cours officiel des monnaies d'or étrangères est pour le ducat autrichien de lei 11.75, pour la livre anglaise de lei 25.22, pour la lira turque de

22.70 et pour l'impérial russe (5 roubles d'or) de lei 22.60. Les pièces d'or des états de la convention monétaire latine c'est à dire les pièces de 20, 10 et 5 francs nouvelle frappe, ainsi que les pièces d'or de 8 et 4 florins de l'Autriche-Hongrie, équivalant aux pièces d'or de 20 et de 10 francs, ne dépendent pas d'un cours spécial ; elles sont acceptées en pleine valeur, c'est à dire le franc d'or pour un leu d'or.

Les billets de banque de 1000, 100 et 20 lei, mis en circulation par la Banque Nationale et remplaçant l'or effectif pour le commerce ordinaire, sont changés contre de l'or en tout temps par la dite banque.

XV. Poids et mesures

Pour les poids et mesures c'est le système métrique qui a été adopté officiellement. Cela n'empêche pas que les mesures et les poids anciens sont encore en si grand usage que le commerce, surtout avec les paysans, en exige la connaissance. Ci-dessous nous faisons suivre un tableau synoptique des poids et mesures en système métrique et vice versa.

Les mesures de longueur: *Stinjen* de Valachie = 8 *palme* (empans) = 1,9665 mètres.

Stinjen de Moldavie (toise moldave) = 8 *palme* = 2,23 mètres, 1 *posta* contient 10,000 *stinjen*, 3 *stinjen* forment une *prajina* (perche) qui sert d'unité pour des longueurs plus grandes. Dans la Dobroudscha la *Arschine* (en turc *fira-i-miramil*) = 0,758 mètres est beaucoup en usage.

La valeur du mètre normal est donc en comparaison avec les anciennes mesures = 0,508 *stinjen* valaques = 0,448 *stinjen* moldaves = 1,319 *arschines*.

Les mesures de superficie: En Valachie le *Pogon* = 1290 *stinjen* carrés ou 144 *prajines* carrées = 5012 mètres carrés, est la mesure employée de préférence dans l'arpentage. En Moldavie le *Pogon* est remplacé par la *Falsche* (*falcea*) = 2880 *stinjen* moldaves = 14322

mètres carrés. Pour des vignobles on se sert en Valachie du petit *Pogon* = 784 *stinjen* carrés = 3031,823 mètres carrés. En Dobroudcha c'est le *donnu* = 919 mètres carrés qui prédomine, l'ancienne mesure d'arpentage en usage encore de nos jours.

Les mesures de capacité pour liquides et matières sèches et les poids : Jusqu'à l'introduction du système métrique on se servait pour mesurer les liquides et en déterminer le poids de l'*Oca* (*Ocaua*) = 4 *litra* (ne pas à confondre avec litre) comme unité de mesure et de poids ; dans le commerce actuel on compte ordinairement l'*Oca* comme capacité à 1¹/₄ de litre et l'*Oca* comme poids = 1¹/₄ kilo. En réalité la valeur de l'ancienne *Oca* est un peu plus élevée, c'est à dire l'*Oca* est de 1,27 kilo en Moldavie, et en Valachie de 1,29 kilo ; l'*Oca* comme capacité est de 1,17 litre en Moldavie et en Valachie de 1,288 litre. Comme grande mesure pour les liquides l'ancienne *Vadra* est encore en usage en Valachie elle est de 10 *Oca* = 12,88 litres et en Moldavie de 13 *Oca* = 15,2 litres. Comme mesure pour le blé et d'autres fruits secs l'hectolitre officiel n'a pas encore réussi à supplanter l'ancienne «*chila*» populaire qu'on évalue en Valachie habituellement à 20 «*Banitze*» = 659 litres et en Moldavie à 20 «*Dimirli*» = 430 litres. Il faut pourtant ajouter que la valeur de la *Chila* varie dans son application, selon la localité et selon l'objet à mesurer.

XVI. Les informations commerciales

Vu la complication des procédés judiciaires et le prix élevé des taxes pour timbres, le commerçant étranger qui avait des affaires à régler en Roumanie se trouvait jusqu'il y a peu de temps dans une situation assez difficile et précaire ; c'est pour cette raison qu'on a commencé à accorder plus d'importance aux informations commerciales, et qu'on a organisé des bureaux spéciaux d'informations. (MM. Nicolesco et Schlesinger, Str. Lips cani l'Office international Palais des Postes).

XVII. Les jours de fête nationaux et dynastiques

A côté des grandes fêtes d'église, on trouve au calendrier roumain qui n'a pas encore abandonné l'ère julienne, un grand nombre de fêtes nationales et dynastiques, pendant lesquelles toutes les administrations chôment, de sorte qu'aucune transaction commerciale demandant l'assistance de l'autorité ne saurait être effectuée ces jours-là. Ces jours de fête se répartissent selon le nouveau style comme suit :

Le 26 mars: l'anniversaire de la Proclamation du Royaume. Le 20 avril: le jour de naissance de Sa Majesté le Roi et l'anniversaire de son élection comme Roi de Roumanie. Le 6 mai: la fête de sa Majesté la Reine Elisabeth. La 23 mai: l'anniversaire de l'avènement au trône de sa Majesté le Roi et de la proclamation de l'Indépendance de la Roumanie (1877) fête nationale, et du couronnement du Roi (1881). Le 3 avril: la fête de son Altesse Royale la Princesse Marie. Le 24 août: Le jour de naissance de son Altesse Royale le Prince Ferdinand. Le 15 octobre: Le jour de naissance du Prince Carol. Le 29 octobre: Le jour de naissance de son Altesse Royale la Princesse Marie. Le 29 décembre: Le jour de naissance de sa Majesté la Reine Elisabeth.

TABLE DES MATIÈRES

I. La Roumanie.

	<u>Pages</u>
I. Le Peuple et l'État	1
II. La Royauté et la Dynastie	9
III. Le Gouvernement et le Parlement	11
IV. Les Droits civils et les partis politiques	15
V. Circonscriptions administratives et judiciaires	25
VI. L'Église et l'École	29
VII. La Défense Nationale	35
VIII. Finances. Dette publique et Système monétaire	38
IX. Agriculture. Élevage du bétail. Pêche et Chasse	42
X. Les Métiers, l'Industrie et le Commerce	50
XI. Chemins de Fer. Postes et Télégraphes. Police des Etran- gers et Douanes	57
XII. La Langue et la Litterature	60
XIII. Les Beaux-Arts (Architecture, sculpture, peinture et musique).	75

II. Bucarest.

I. Aperçu historique	98
II. Esquisse topographique et statistique	114
III. Climat	121
IV. Population.	123
V. Édifices publics et monuments	127
VI. Églises et synagogues	135
VII. Hôpitaux et Institutions de bienfaisance	140

VIII. Le Mouvement des rues et la vie populaire	143
IX. La Vie sociale et publique. Les Théâtres, les Jardins	153
X. Le Mouvement des Étrangers. Hôtels, restaurants, lieux de plaisance	161
XI. Les Colonies Étrangères à Bucarest	166
XII. Adresses officielles et avis utiles	184
XIII. Tarif des postes et télégraphes	185
XIV. Système monétaire, tarif des monnaies.	187
XV. Poids et mesures	188
XVI. Informations commerciales	189
XVII. Jours de fête nationaux et dynastiques.	190



II. Bucarest.

102	I. Aperçu historique
114	II. Façades topographiques et statistiques
121	III. Climat
122	IV. Population
127	V. Édifices publics et monuments
135	VI. Églises et paroisses
140	VII. Hôpitaux et dispensaires de bienfaisance

ÉTOILE ROUMAINE

SOCIÉTÉ ANONYME POUR L'INDUSTRIE DU PÉTROLE

Capital social: Frs. 10,000,000 complètement versés

FABRIQUES DE PÉTROLE ET DE DÉRIVÉS
DE PÉTROLE: BUCAREST, CAMPINA, MOINESHTI, MON-
TÉORO, PLOIESHTI

FABRIQUE DE BIDONS EN FER BLANC:
CONSTANCE

Produits des fabriques: Pétrole ré-
glementaire, Royal de première et se-
conde qualité. Huiles minérales pour
graissage des machines, qualités supé-
rieures: Valvoline pour cylindres, Val-
voline pour machines etc. Benzine, Li-
groïne, Gazoline, Petroline raffinée et rec-
tifiée de 6,710—6,650. Parafine blanche
de qualité supérieure.

Fabrique spéciale de bougies. Quali-
tés: Luxe extra, première et seconde
qualité.

DIRECTION GÉNÉRALE

Rue Doamnei, 4. Bucarest. Rue Doamnei, 4

„NATIONALA“
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'ASSURANCES
BUCAREST

Capital d'actions complètement versé 2 millions de francs.
 Fonds de réserve formé du capital et autres dit réserves 1.205.000 frs.
 et fonds pour primes 8.569.680 frs.

La NATIONALE assure contre l'incendie, la grêle et
 les risques de transport.

Assurances sur la vie dans toutes les combinaisons, cas
 de décès, assurances dotales, rentes viagères etc.

DIRECTION GÉNÉRALE STR. DÓMNEI, 12
 BUCAREST
 AGENCES DANS TOUTES LES VILLES DU PAYS

HANS HERZOG & CO., BUCAREST

FONDÉE 1850

AGENCE & COMMISSION ~ ~ ~

..... METAUX - FERRONNERIE - QUINCAILLERIE

DENRÉES COLONIALES - DROGUES

BUREAU TECHNIQUE

Machines — Matériaux de Construction

MARMOROSCH, BLANK & C^{IE}

8, RUE LIPSCANI, 8

BUCAREST, — BRAÏLA, — CONSTANTZA

BANQUE EN COMMANDITE

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE EN GÉNÉRAL

ACHAT ET VENTE

D'EFFETS PUBLICS

AVANCES

SUR

VALEURS EN DÉPÔT ET TOUTES TRANSACTIONS

FINANCIÈRES

ÉMISSION DE LETTRES DE CRÉDIT

SUR TOUS PAYS

Les succursales de Braïla et Constantza

s'occupent

D'AFFAIRES DE BANQUE EN GÉNÉRAL

et principalement de la

Vente des céréales en commission

ASSURANCES SUR * * * * *
 LA VIE * * * * *
 ET CONTRE * * * * *
 LES ACCIDENTS *



LA „GÉNÉRALE“
 CAPITAL SOCIAL FR. 3.070.000

* * ASSURANCES
 EN CAS DE SINISTRES

* Direction: Bucarest, Rue Corabiei 2
 Réprésent.-gén.: Bucarest, Rue Smardan 2

* * * * Succursales dans tout le pays

ALFRED LÖWENBACH & C^{IE}

Rue de la Victoire, 146. — BUCAREST. — Rue de la Victoire, 146

REPRÉSENTANTS GÉNÉRAUX

de la

SOCIÉTÉ ANONYME „AURORA“

— HUILES MINÉRALES —

pour machines agricoles et industrielles

— DÉPÔT PERMANENT —

*d'Huiles minérales originelles „Ragozine“, Valvoline
 américaine véritable * Graisses consistantes * Ben-
 zine, Résidus, Pétrole brut * Charbons, Coks*

BANQUE DE ROUMANIE

CAPITAL SOCIAL 25.000.000 DE FRANCS, DIVISÉ EN 50.000
ACTIONS DE 500 FRs., DONT 150 FRs. VERSÉS

Fonds de Reserve: 3.659.719 Frs.

Comité Central:

<i>E. W. Barry Esq.</i>	<i>Sir R. Hamilton Lang K.C.M.G.</i>
<i>Viscount Duncannon C. B.</i>	<i>Mons. P. Naville</i>
<i>Mons. Demètre de Frank</i>	<i>Lachlan Mackintosh Rate Esq.</i>
<i>Hon. G. J. Goschen M. P.</i>	<i>Mons. Adolphe Vernes</i>

à Bucarest

C. A. STOLZ
DIRECTEUR

E. F. GOODWIN
DIRECTEUR-ADJOINT

Censeurs:

**M. Jean Kalindero, M. Dimitrie Ion Ghica,
M. Arthur Green**

Censeurs suppléants:

M. D. Nedeyano, M. G. Angelesco, M. M. Sullivan

SIÈGE-SOCIAL:

BUCAREST. St. GEORGES. BUCAREST

Agence: LONDRES

RESTAURANT J. J. OSWALD

J. KONRAD FISCH

SUCESSEUR

RUE CAMPINÉANO 8, BUCAREST, RUE CAMPINÉANO 8

(vis-à-vis du Théâtre National)

*Cuisine roumaine, allemande et française.
Vins indigènes et étrangers. Champagnes, liqueurs des
meilleures marques.*

Bière d'Oppler, première qualité.

E. LESSEL

CALEA PLEVNEI, 193-195. BUCAREST, CALEA PLEVNEI, 193-195

FONDÉ EN 1872

*Fabrique pour bois de charpente, de construc-
tion et de menuiserie*

*Plus de cent scies mécaniques et de machines
à travailler le bois*

*Fabrique de portes, de fenêtres et de parquets.
Bordures façonnées, brouettes, fibres d'am-
ballage, planches à partir d'un millimètre d'é-
paisseur pour caisses et jalousies*

— Toutes espèces de bois de chauffage —

10, STRADA SMARDAN, 10

Banque Générale Roumaine

À BUCAREST

Sucursale à Braïla et Agence à Constantza

SOUS LA MÊME DÉNOMINATION

Capital : 10.000.000 LEI

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MEMBRES :

- MM. P. Boettger, de la Direction de la Disconto-Gesellschaft de Berlin ;
- » Max Bürgers, banquier à Berlin ;
- » Emile Costinesco, député, ex-Directeur de la Banque Nationale de Roumanie ;
- » Jacques M. Elias, de la maison A. H. Elias frères ;
- » Basile Lascar, député, ex-ministre ;
- » Alexandre Marghiloman, ex-ministre ;
- » G. C. Philipesco, ex-ministre ;
- » E. Russel, consul-général de Roumanie à Berlin ;
- » Paul Schwabach, Dr. en philosophie, de la Maison S. Bleichröder à Berlin ;
- » Alexandre Schoeller, Conseiller intime, commanditaire de la Disconto-Gesellschaft de Berlin ;
- » Eugène Statesco, avocat, ex-ministre ;
- » Grégoire Trandafil, avocat, ex-ministre.

DIRECTION à BUCAREST

M. EMILE COSTINESCO, directeur général.

Censeurs: TH. STEPHANESCO, ALEX. BAICOIANO, B. BRATIANO.

OPÉRATIONS :

Ouverture de comptes courants. — Encaissements et escompte d'effets sur la Roumanie et l'étranger. — Encaissement et escompte de coupons et de titres — Achat et vente de titres. — Avances sur titres et autres garanties. — Délivrance de chèques et de lettres de crédit sur tous pays, ainsi que toutes opérations financières et de banque, y compris les opérations de dépôts et de report, ainsi que celles de commission et d'avances sur marchandises.

FR. BROEHM

FURNISSEUR DE LA COUR ROYALE
MAISON FONDÉE EN 1869

Magasin: Rue de la Victoire 79, BUCAREST,
Fabrique: Rue Stirbey-Voda 30

*Instruments et Appareils pour la Chirurgie
et la Médecine*
Hygiène. Prothèse. Orthopédie. Bandages hernières.
Pansements Caoutchouc
Optique. Instruments de précision pour Ingénieurs.
Binocles. Lunettes. Pince-nez, etc.
Appareils et Matériel pour la Photographie
Appareils Electro-Médicaux. Sonneries électriques
Telephones etc. etc.
Réparation en tous genres

DÉPÔT GÉNÉRAL

DE LA FABRIQUE INTERNATIONALE DE PANSEMENTS
SCHAFFHOUSE (SUISSE)

ZWEIFEL & C^{IE}

BUCAREST

SUCCESSALES À GALATZ, JASSY, CRAÏOVA

Représentant général de la „Steaua
Romana“ pour la vente des

— Huiles Minérales —

pour machines industrielles ou agri-
coles

Huiles pour cylindres. Graisses consistantes

Apele naturale de VICHY

(ale Statului frances)

sunt cunoscute ca cele mai active în bólele cele mai răspândite, ca: *Indigestia, Podagra, Reumatismul, Nisipul, Diabetul, Chlorosa, Albuminuria*, etc., etc. și isvórele lor celebre:

Célestins, Grande Grille și Hópital

sunt puse în sticle și expediate, sub controlul agenților Statului, pe totă suprafața pămîntului. Când cumpărați unul din cele 3 isvóre, spre a evita diferite fraude și imitațiuni artificiale, vedeți ca numele lui să figureze pe capsula și eticheta sticlei și ca vigneta *Vichy-État* cu o stea la mijloc să fie aplicată pe gâtul sticlei.

De vînzare la farmacii, droguerii și bécăniî.

Reprezentanți generali pentru România:

D-nii **A. G. Carissy & Co., Bucurescî.**



Tóte somitájile medicale de pe întregul univers recomand *apa minerală naturală*

GISSHÜBLER

(proprietatea casei Mattoni)



de băut la masă cu sau fără vin ca fiind cea mai higienică și răcoritoare din tóte apele de acest gen.

De vînzare la farmacii, droguerii și bécăniî.

Reprezentanți generali pentru România:

D-nii **A. G. CARISSY & Co., Bucuresei**

FONDÉ EN 1854



FONDÉ EN 1854

SIGMUND PRAGER

FOURNISSEUR DE LA COUR ROYALE

DÉPÔT

DE

FOURURES ET D'ARTICLES DE CONFECTIONS

BUCAREST

No. 9, RUE DE LA VICTOIRE, No. 9

J. STUDERUS

BUCAREST

— AGENCE ET COMMISSION. FONDÉE EN 1882 —

Réprésentations de maisons é-
trangères pour les produits de
l'industrie textile, tissage et filature,
pour les articles de mercerie et les
denrées coloniales

E. WOLFF

SUCESSEUR DE

ARBENZ & WOLFF
BUCAREST

Entreprises par installation d'établissements industriels
3, RUE ST. DÉMETRE, 3

GRAND DÉPÔT
DE TOUTES SORTES DE TUYAUX
EN FER ET EN FONTE
POMPES & ROBINETTERIE



GRAND DÉPÔT
D'ARMATURES DE CHAUDIÈRES
FABRICATION
DE TONNEAUX DE FER

Machines pour la fabrication de Pates Farineuses
Machines-outils pour ateliers mécaniques

SCIERIES COMPLÈTES

Machines à vapeur fixes et mobiles. — Chaudières à vapeur
QUALITÉ ET PRIX CONCURRENCE

OUTILLAGE COMPLET POUR

ATÉLIERS MECANIQUES POUR LES EXPLOITATIONS DE PÉTROLE
INJECTEUR A PÉTROLE POUR CHAUFFAGE À PÉTROLE
FABRICATION DE RESERVOIRS EN FER
(RAILS, LOCOMOTIVES ET WAGONNETS)

Moteurs à Gaz et à Pétrole, 125 en exploitation
en Roumanie

PULSOMÈTRES SISTEM HALL

Représentation générale

de la

SÄCHSISCHE MASCHINENFABRIK zu CHEMNITZ

— Anc-t Établissements Richard Hartmann —

PREMIÈRE FABRIQUE DE BIÈRE

CAROL H. OPPLER

BUCAREST

BIÈRE DU PELESCH, BIÈRE ROYALE, BIÈRE DE MARS, BIÈRE
DE MÜNICH

Exportation dans tout le pays

COLISÉE OPPLER

dans la plus belle situation de la capitale. *Le plus
grand Restaurant et la plus grande brasserie
de la ville.*

Chaque jour concert militaire

FOURNISSEUR DE LA COUR ROYALE DE S. M. LE ROI DE ROUMANIE

Bucarest, Rue



Smardan, 20

W. STAADECKER

LE PLUS GRAND DÉPÔT DE MACHINES ET D'INSTRUMENTS AGRICOLES

Locomobiles et batteuses	de Ruston Proctor C-ie Ltd., Lincoln
Faucheuses et lieuses de gerbes	» Mc. Cormick Harw C-ie, Chicago
Charrues universelles et semoirs	» Rud. Saek, Leipzig
Trieurs et celebres	» Meyer et C-ie, Kalk sur le Rhin
Machines à vapeur et frigorifères	» A. Borsig, Berlin-Tegel
Moteurs à pétrole et à gaz	» Crossley Brothers, Openshaw

Dépôt considérable de machines agricoles et industrielles de tous genres

Succursales à Braila, Craiova, Botoshani et Varna

Le Catalogue est envoyé gratis à qui le demande

AGENCE GÉNÉRALE
DES CHEMINS DE FER BAVAROIS
DES CHEMINS DE FER ORIENTAUX
DE LA SOCIÉTÉ POUR L'EXPLOI-
TATION DES CHEMINS DE FER
DES PAYS-BAS

AGENCE
DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS
PARIS-LYON-MEDITERRANÉE
EST, ORLÉANS, MIDI
DES LIGNES DU GREAT EASTERN
DES CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
BELGE
ET DE LA COMPAGNIE
LEHIGH VALLEY RAILROAD Co.

TRANSPORTS INTERNATIONAUX

SCHENKER & C^{ie}

BUCAREST-GALATZ

AGENCE GÉNÉRALE
DE LA COMPAGNIE TRANSATLAN-
TIQUE DE LA C^{ie} DES MESSAGERIES
MARITIMES

DE LA S^{te} DES VAPEURS
HOLLANDAIS-AMÉRICAINS
AUSTR^o-AMÉRICAINS
DE LA LIGNE LEYLAND. WILSON
DE LA C^{ie} ANGL^o-HONGROISE
DE VAPEURS
AGENCE

DE TRANSPORTS DU LLOYD
AUSTRICHIEN
REPRÉSENTATION GÉNÉRALE
DE LA C^{ie} FRANÇAISE DES CABLES
TÉLÉGRAPHIQUES.

SIÈGE CENTRAL: VIENNE, I. NEUTHORGASSE 17.

VIENNE, ANDRINOPE, ALA, ANVERS, BELGRAD, BRUXELLES, BUCAREST, BUDAPEST, CONSTANCE,
CONSTANTINOPE, DÉDÉAGH, DERINDJÉ, ÉGER, KARLSBAD, PHILIPOLI, PRAGUE, FIUME,
GALATZ, HAMBOURG, LINDAU, LONDRES, MANNHEIM, MÜNICH, NÜREMBERG, PASSAU, PRAGUE,
ROTTERDAM, SALONIQUE, SCHÖNPRIESEN, SOFIA, STEINSCÖNNAU,
TETSCHEN, TRIESTE.



H. R. SIMONS

BUCAREST

STRADA DIACONISELOR 4

**RÉPRÉSENTANT DES INDUSTRIES
ÉTRANGÈRES ET DU PAYS**



RUZICKA, ELIAS & TAUBES

BUCAREST

17, RUE SMARDAN, 17

RÉPRÉSENTANCE GÉNÉRALE ET EXCLUSIVE

de la

SOCIÉTÉ ANONYME DES PÉTROLES ROUMAINS

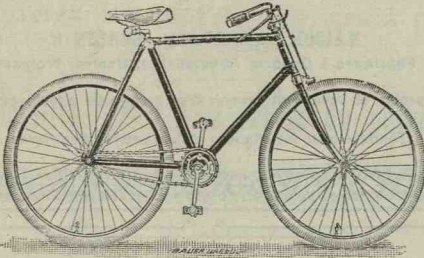
**Pétroles, Benzines, Résidus,
Huiles Minérales**

E. I. RESSEL

FONDÉ EN 1860

GRAND DÉPÔT
DE

MACHINES-À-COUDRE
et de **VELOCIPÈDES**



Représentation générale de premières marques :

Velocipèdes :

Tiger, Humber, Monarch.



Machines à coudre :

Werthheim, Pfaff, etc.

Atelier spécial

à

moteur pour réparation

* **ARTHUR KOPPEL** *
BUCAREST

Bureaux: Rue J. C. Bratiano, No. 10 (Ancien Boulevard Coltza, 52)

Fabrique et dépôt: Rue Viilor, No. 59 (Gare de Filaret)

GALATZ

*Dérôt de rails, traverses,
plaques tournantes. Roies,
embranchements de lignes.
Vagonets*

*On se charge
de la réparation et de la
location d'appareils*

MAISON PRINCIPALE: BERLIN G.

Fabriques à Bochum (Westphalie), Camen, Wolgast

Prospectes et Devis sont envoyés franco et gratis à toute demande

Fabrique pour installations et locomotives électriques

* RĂSBOIUL „ROMÂNIA” *

A. & A. CROMPTON & CO. LTD.

BUCAREST, STR. VIILOR

CONCESSIONNÉ DU GOUVERNEMENT ROUMAIN

FABRIQUE DE TISSAGE

Ventes de Metiers
à tisser manual et d'Étoffes nationales

LA MÉTALLURGIE ROUMAINE

ANCIENNE MAISON

JACQUES J. CATZ

INGÉNIEUR

— BUCAREST-FILARET —

Ateliers mécaniques.

Fabrique de chaudières. Fonderie de fer
et de cuivres. Boulonnerie. Ateliers à presser
et à émailler

Spécialités pour l'industrie du pétrole

Installations complètes pour sondage, dis-
tillerie et raffinerie du pétrole et de ses
dérivés

Reservoirs agitateurs, chaudrons à distiller
Machines et chaudières à vapeur et à com-
pression

Tubes de sondage soudés et polis sur toutes
les jointures

Wagons-citernes, barils et bidons

Pièces en fonte jusqu'à 10 tonnes de contenance

La fonderie travaille

*tous les jours. Boulons. Clous pour sondage,
crampons*

Plans et devis gratis

BUCHER & DURRER

MENUISERIE MÉCANIQUE, BOIS DE CONSTRUCTION ET BOIS
POUR MEUBLES

Fabrique de parquets.

*Fabrication de toutes sortes d'articles en bois
pour les écoles et les bureaux. Articles d'art.
Mètres et instruments de mesurage. Ustensiles de
Cuisine et pour la maison. Meubles pour enfants
et pour jardins. Jouets et Objets tournés.*

COMMERCE DE BOIS

Etablissement le plus considérable et le mieux or-
ganisé pour le travail des bois en Roumanie.

JACQUES GOLD

Rue Doamnei, 23-25. — BUCAREST. — Rue Doamnei, 23-25

Représentant général des fabriques :

*Société anonyme anciennement Seck Frères,
Dresde; Erste Brünnner Maschinenfabriks-Gesell-
schaft, Brünn; Reif-Franck, Zürich, etc.*

Dépôt spécial de machines de Meunerie :

*Blateries, Trieures, Sasseurs „Reform“ Appareils
à cylindres, etc.*

Accessoires de Machines et Articles techniques

Catalogues et Prospectus à toute demande

Au Petit Parisien

BUCAREST

92, RUE DE LA VICTOIRE, 92

VIS-À-VIS DU PALAIS ROYAL

VICTOR KRAJS

PROPRIÉTAIRE

Fournisseur breveté



de la Cour Royale

GRANDE SPÉCIALITÉ D'ARTICLES D'ENFANTS

Costumes fillettes et costumes garçons

CHAUSSURES, BONNETERIE, LAYETTES

Paletôts, Chapeaux

MODES & CONFECTION

Matinées & robes de chambre pour dames

ARTICLES D'ETRENNES

JOUETS D'ENFANTS

SEUL DÉPÔT POUR LA ROUMANIE

de la

LINGERIE FRANÇAISE à la OUATE de TOURBE

Du Docteur RASUREL

LA PLUS HYGIÉNIQUE ET LA PLUS DURABLE

B. D. ZISMAN & C^{IE}

Rue de la Victoire, 44. BUCAREST. Rue de la Victoire, 44

Bicyclettes „Clément“

Les meilleures du monde: marche aisée, élégance complète,
la plus grande solidité.

— Constamment 100 à 200 machines en dépôt —

Grand assortiment d'armes pour la chasse. Armes de luxe,
précision, de salon

Fusils anglais dernier système

Revolvers, carabines.

Cartouches. Grenaille. Articles pour l'escrime

Atelier de réparation

BAIN CENTRAL

RUE ENEL, BUCAREST

Outre les bains hygiéniques de vapeur, de piscine et de
luxe, l'établissement du Bain Central comprend une section
médicale avec les services suivants :

- I. **Hydrothérapie.**
- II. **Electrothérapie,** Bains électriques et bains
de lumière.
- III. **Mécanothérapie,** système du D. Zander et
Orthopédie.
- IV. **Inhalateurs complets,** d'après le **système
de Reichenhall et d'Ems** pour inhalation d'eaux
minérales et de médicaments, ainsi que d'air com-
primé.

LA DIRECTION

BUCAREST
RUE DE LA VICTOIRE, 57



BUCAREST
RUE DE LA VICTOIRE, 57

W. MÜLLER & SIBER

FOURNISSEURS DE LA COUR ROYALE

*Fabrication d'armes de précision.
Dépôts de fusils et de revolvers de toutes espèces
provenant des premières fabriques.
Fusils anglais. Fusil idéal. Utensils de chasse.
Objets d'éscrime. Vélocipèdes.*

ATELIER DE RÉPARATIONS



FRANÇOIS BRANG

FOURNISSEUR DE LA COUR ROYALE
TOURNAGE ET DÉPÔT D'ARTICLES DE LUXE ET DE FANTAISIE

Rue de la Victoire 57. BUCAREST. Maison Cretzoulesco

Dépôt de tous les articles nécessaires aux
cafés et aux clubs. Billes de billard, queues, échiquiers,
échees etc. Spécialités en porte-cigarres d'ambre et en cannes.
Quilles et billes pour jeux de quilles. Exécution de toutes
commandes pour travaux d'art en nacre, ivoire et écaille
de tartue.

Se charge de toutes les réparations de sa branche.

H. HÖNICH

Boulevard Élisabeth, Palais des Bains de l'Éphorie

BUCAREST

*Recommande son riche assortiment de tapisseries,
en tous genres*

Prix fixes et modérés

Fournisseurs de la Cour Royale de S. M. le Roi de Roumanie



* JOSEPH RESCH FILS *

ORFÈVRE ET JOAILLIER

à

BUCAREST

REPRÉSENTANT
de la fabrique d'horlogerie de
PATEK PHILIPPE et C^{ie}
de Genève

REPRÉSENTANT
de la manufacture d'orfèvrerie
CHRISTOFLE et C^{ie}
de Paris

L'ANCRE

Société d'assurance sur la vie et rentes viagères. Autorisée pour la Roumanie
par décret ministériel du 16 Décembre 1869

FONDS DE GARANTIE PLUS DE 145 MILLIONS DE FR.

*La Société contracte des assurances sur la vie humaine dans
toutes les combinaisons telles que :*

*Assurances en cas de vie, assurances dotales, avec un ca-
pital minimum garanti et 85⁰/₁₀ de participation aux bénéfices.*

*Assurances en cas de décès et assurances mixtes dans les
combinaisons les plus variées.*

Assurances de rentes viagères et tontines.

*Pour informations et demandes s'adresser au représentant
général pour la Roumanie.*

BUCAREST

Rue de la Victoire 38, Palais Nippon

ADRESSE POUR LETTRES : GUSTAV RIETZ

GUSTAV RIETZ

BUCAREST – RUE CAROL No. 54 – BUCAREST
AU DRAPEAU BLANC

Denrées coloniales, délicatesses, fruits du midi, Conserves.

Vins indigènes et étrangers. Champagne. Spiritueux.

Liqueurs Rhum. Cognac. Drogues.

A Noël : Accessoires pour arbres de Noël.

Principal Dépôt

de la premières fabriques de levures de D. M. Bragadir

Fondée en 1850. La plus ancien magasin de cette branche sur la place

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : RIETZ

MAISON JOBIN

Fondée en 1849

CH. JOBIN

Bucarest, Rue de la Victoire, 57, Bucarest

NOUVEAUTÉS

PARFUMERIE ET CHEMISERIE

Savonnerie Continentale

Gants Jouvin et de Maroquinerie fine

CHEMISES SUR MESURE

MÉDAILLE D'ARGENT A L'EXPOSITION 1900

UNIQUE DÉPÔT:

1) EAU de COLOGNE de RAFIN, Paris; 2) EAU et POMMADE du Dr. IACOMY

contre la chute des cheveux (Bleuze-Hadancourt, Paris)

Ne se trouvent qu'à la Société pour le commerce des machines à coudre
"SINGER"

MAȘINA DE CUSUT
ORIGINALĂ SINGER
 in Familie

FIE-CARE
 MAȘINA DE CUSUT
 A
COMPANIEI SINGER
 poarta alăturata
MARCĂ DE FABRICĂ

SOCIETATE PENTRU COMERCIUL CU MAȘINE DE CUSUT SINGER
BOURNE & Co.
 Fostă firmă: G. NEIDLINGER.

SPHARSA

BOURNE & C^{IE}
 ANCIENNE MAISON
G. NEIDLINGER

JASSY

Rue Lapoushnéanu, No. 37

BUCAREST

No. 1, Rue Vamei, No. 1

Ainsi que dans les principales villes de la province, toujours sous la même
 raistn n social

„STELLA“

PREMIÈRE FABRIQUE À VAPEUR
DE SAVONS

de PARFUMERIE et de BOUGIES en STÉARINE
BUCAREST

*R*ecommande toutes sortes de savons de toilette et d'articles de parfumerie ainsi que ses spécialités de savons de cocos, de glycérine.

Eau de Cologne. Extraits pour mouchoirs
en flacon et par gramme

Bougies en stéarine blanche et colorée de qualité supérieure

Le dépôt principal de nos articles se trouve :

CHEZ **MM. O. ET H. MÜLLER**
RUE DE LA VICTOIRE, No. 55, PASSAGE ROUMAIN

*On est prié d'envoyer
les correspondances directement à notre fabrique
Chaussée Colentina, No. 66*

==== Prix-courants gratuits et franco ====

VERIFICAT
2017

SOCIETATE ANONIMĂ
PENTRU
COMERCIUL DE MAȘINI ȘI INTREPRINDERI TECHNICE
FOST

EUGENIU BEHLES

1 și 3, Str. Bibescu-Vodă

BUCURESCI

(IN DOSUL AȘEDĂMINTELOR BRÂNCOVENEȘTI)

FILIALE :

CRAIOVA, Str. Cogălniceanu 5 ; BRĂILA, Bul. Cuza ; CONSTANȚA,
Str. Carol și VARNA (Bulgaria)

Cel mai mare deposit din toată țara de tot
felul de

Mașini și Unelte Agricole și Industriale

de o soliditate și perfecțiune neîntrecută

Garanție absolută pentru buna funcționare și materialul solid a tuturor
mașinilor

Biourou tehnic special de tot felul de instalațiuni industriale

Representanța societății pe acțiuni

SIEMENS & HALSKE

TOT FELUL

de

INSTALAȚIUNI ELECTRICE

Cataloage, Proecte și Devise gratuit

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
2007

91(R)

30

D
/ AR

90
/ 41

Case ariat
Lei 30

9/2475. 19. I. 960